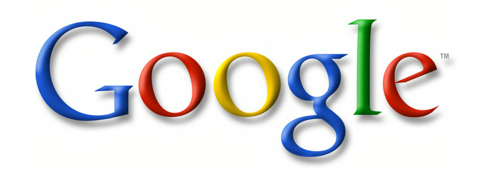
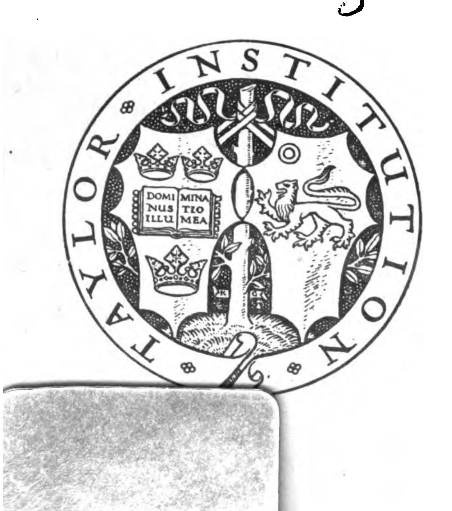





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

POËSIES DIVERSES.

Explication du Frontispice.

1. LA premiere figure qui est au milieu represente la Muse de l'Auteur qui demande quartier au Génie de Mr. Estienne, qui est aprés à composer ses ouvrages pour les imprimer. Pour la premiere piece intitulée, *Mr. Estienne, Eh! ne m'imprimez pas.*

2. Sur le devant M. le Dauphin, qui donne sa main à baiser au petit Marquis de Brancas; il y a une piece sur ce sujet.

3. Dans le coin un Janus chantant & jouant de la Lyre, dont un des visages est couronné de myrtes & de fleurs, & l'autre de lauriers, pour désigner la Piéce intitulée *le destin du nouveau siécle*; espece de Prologue d'Opera en Musique sur la Paix & sur la Guerre.

4. Un Génie qui découvre un Pâté, par rapport au Remerciment fait par l'Auteur à M. le Duc du Maine pour vingt-deux pâtez qu'il avoit envoyez aux Journalistes de Trevoux.

5. Un autre Génie qui présente à la Muse un Enfant nouveau né pour tirer son *Horoscope.* Il y a une piéce sous ce titre.

6. Tout au haut un petit Génie tenant *le portrait du Roi de Suede* par rapport à la piéce qui porte ce titre.

7. Un autre Génie qui annonce à la Muse *l'arrivée du Messager du Mans*, que l'on voit dans l'enfoncement avec un bout de la Ville de Paris. Il y a deux piéces sur ce sujet.

8. Une Dame suivie de sa femme de Chambre qui patrouille dans un marais, & qui est vûë par son mari qui est à la fenêtre d'une maison voisine. Pour la piéce intitulée *la nouvelle Eve.*

9. Tout au haut, *un Chêne & une Epine*; pour la piéce qui porte ce titre.

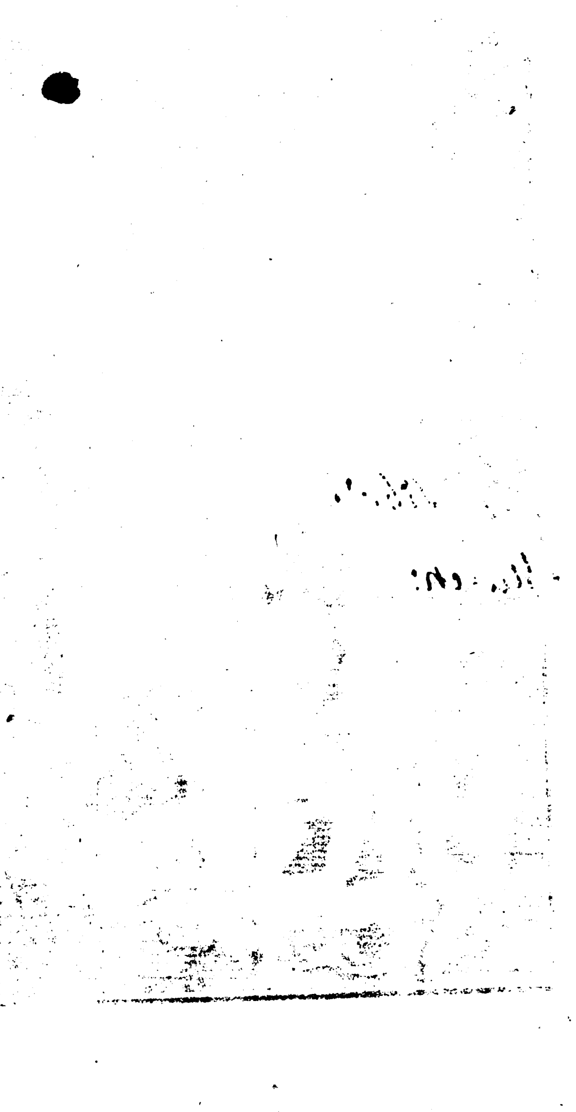
10. Au bas de la planche, *le Parquet.* Il y a une piéce sous ce titre.

11. Au bas dans un coin on voit un morceau de Canevas avec des aiguilles & de la laine pour travailler en Tapisserie: pour la piéce intitulée *le Poëte Tapissier.*

12. Dans un autre coin au bas, il y a de petites figures en broderie: pour la piéce intitulée, *les bons hommes de la Chine.*

13. Tout au bas on voit des Coquillages, pour désigner le *bouquet fait de coquillage* envoyé à Mgr. l'Archevêque de Bourges.





RECUEIL
DE
POËSIES
DIVERSES.

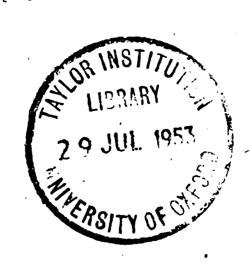
NOUVELLE EDITION,

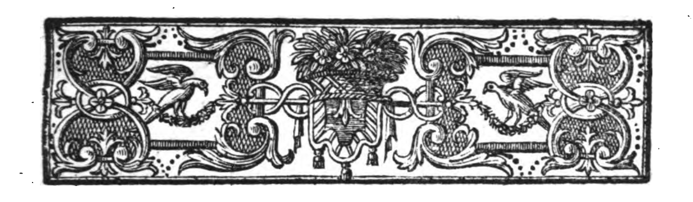
Revûë, corrigée, & beaucoup augmentée.



A PARIS,
Chez JACQUES ESTIENNE, ruë S. Jacques, à la Vertu.

M. DCC. XX.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.





AVIS DU LIBRAIRE AU LECTEUR.

CE *Recueil de Poësies diverses*, dont on donne aujourd'hui une nouvelle Edition, parut pour la premiere fois en 1715. imprimé à Amsterdam chez Pierre Humbert. J'avois déja imprimé plusieurs années auparavant quelques Pieces détachées du même Auteur, comme celles des *Pâtez*, de l'*Horoscope*, & d'autres adressées au Roi, qui étoit alors Monseigneur le Dauphin. Je m'étois flaté que l'impression de ces Pieces m'avoit acquis une sorte de droit sur les autres du même Auteur; je lui fis il y a plus de huit ans des instances très-pressantes pour obtenir de lui la permission

de les imprimer ; ſans que toutes ces inſtances produiſiſſent autre choſe que la Piece qu'il me fit l'honneur de m'adreſſer, & qu'on voit à la tête du Recueil. Je lui prédis dès-lors qu'il ne pourroit éviter l'impreſſion dans les païs étrangers, & en Hollande en particulier, où le merite de ſes Ouvrages n'étoit pas moins connu qu'en France ; & où l'on n'auroit pas pour ſa répugnance les mêmes égards qu'on pouvoit avoir ici. Je l'avertis même dès 1713. que je ſçavois qu'un Libraire de Hollande, qui étoit venu paſſer quelques mois à Paris, y avoit ramaſſé des copies de ſes Poëſies, & les avoit emportées avec lui dans le deſſein de les donner au Public. Ce que j'avois prédit arriva ; & tout ce que je pus faire alors, pour me dédommager en quelque ſorte de la perte d'un Ouvrage que je me croyois dévolu, & qui m'étoit enlevé, ſans qu'il y eût de ma faute, fut d'en faire venir de Hollande un grand nombre d'exemplaires, comme je l'ai fait à pluſieurs repriſes, pour les débiter ici, où on me les demandoit avec un empreſſement extraordinaire. Mais comme l'Edition de Hollande ſe trouve enfin épuiſée, & que j'ai été averti qu'on ſongeoit à en faire une nouvelle en ce

païs-là ; j'ai cru que je ne devois pas me laisser prévenir une seconde fois, & que l'Auteur ne pouvoit pas trouver mauvais que je réimprimasse à mes risques des Pieces qui avoient déja paru, & qu'il semble, par l'indifference où il est à cet égard, avoir abandonnées au premier occupant. C'est pour cela qu'afin de le faire dans les regles, & de me mettre à couvert de toute chicane;& aussi, pour n'être point croisé dans mon entreprise par d'autres Libraires de Paris, que j'étois informé qui avoient le même dessein, j'ai pris la précaution de poursuivre un Privilege, qui m'a été enfin accordé, & sous la sauve-garde duquel je crois pouvoir débiter hardiment de l'impression de Paris, un Ouvrage qu'on me permet de débiter depuis quatre ans, de l'impression de Hollande, & dans lequel il n'y a rien qui puisse être sujet à la moindre censure.

Après avoir rendu compte de la conduite que j'ai tenuë à l'égard de cette Edition, il est tems de parler de l'Edition même, qui a sans contredit deux grands avantages sur celle de Hollande ; le premier, du côté de la correction ; & le second, du côté de l'augmentation.

Il eſt ſûr que l'Edition de Hollande n'étoit rien moins que correcte, & il étoit même difficile qu'elle le fût davantage. C'eſt le ſort ordinaire de toutes les Editions qui ſe font au loin, & ſur des copies ramaſſées, qui par la negligence ou l'ignorance des Copiſtes ſont toûjours très-défectueuſes. C'eſt ce qui eſt arrivé à l'égard de l'Edition dont je parle, dans laquelle on trouve des vers, ou abſolument omis, ou tranſpoſez & hors de leur place, ſans compter une infinité de termes entierement eſtropiez ; de ſorte qu'on peut dire que tout y fourmille de fautes, & que, quelque ample que ſoit l'*Errata* qu'on a mis au bout de l'Ouvrage, il ne comprend que les principales & les plus groſſieres.

Il n'en ſera pas de même de cette Edition ; & après les ſoins que je me ſuis donné pour la rendre correcte, je crois que le Lecteur aura peu de choſe à me reprocher là-deſſus. J'ai trouvé heureuſement chez un des Amis de l'Auteur un Exemplaire de ſes Poëſies, que cet Ami l'avoit engagé à corriger de ſa main. C'eſt ſur cet Exemplaire que j'ai fait mon Edition, que j'ai tâché d'ailleurs de conduire avec toute l'exactitude qui m'a été poſſible. Je ſçais combien les

Lecteurs sont délicats sur ce point, & que la moindre negligence les révolte. Je ne crois pas qu'on en trouve ici de considerable; du moins puis-je me flater que cette Edition-ci se trouvera pour la correction fort au dessus de celle de Hollande.

Elle ne l'emporte pas moins du côté du nombre des Pieces, qui vont à plus d'un tiers d'augmentation. J'ai ramassé pour cela non-seulement toutes celles qui ont paru du même Auteur, soit dans les Mercures, soit en manuscrit, depuis l'Edition de Hollande, mais encore une infinité de petites Pieces fugitives, & jusqu'à de petites Epigrammes que j'ai déterrées chez des Amis de l'Auteur, qui n'ont point fait de difficulté de me les communiquer pour en enrichir mon Edition. Je ne répons pas que malgré les mouvemens que je me suis donnez, & les recherches que j'ai faites, il ne m'en soit encore échapé quelqu'une; mais du moins le nombre n'en sçauroit-il être grand; & ce qui me manque à cet égard ne sçauroit être que de ces sortes de Pieces dont les Auteurs sont jaloux, qu'ils ne communiquent qu'avec précaution, ou que, pour des raisons particulieres, ils ne laissent gueres sortir de leur porte-feüille.

Mais la plus considerable augmentation, & qui doit faire le plus de plaisir au Lecteur, est la Piece de l'*Enfant prodigue*, Piece de Theatre imprimée depuis long-tems en Latin, & mise depuis en vers François, mais qui n'avoit point encore été imprimée en cette langue. Comme elle n'est presque qu'une Traduction un peu libre de la Piece Latine, on a cru ne pouvoir mieux faire que de se servir de la Préface Latine même, qu'on a traduite, pour mettre à la tête de la Françoise. L'Auteur y rend compte de la maniere dont il a cru devoir arranger son sujet pour le faire quadrer aux regles du Theatre, sans s'écarter en rien de la Parabole qui en fait le fond. Au reste, cette Piece a été si bien reçûë dans les representations differentes qu'on en a données, & elle est pleine de si beaux sentimens & si bien touchez, que je ne crois pas qu'on m'ait trompé, quand on m'a fait entendre, que quand il n'y auroit point d'autre addition dans mon Recueil, celle-ci suffiroit seule pour le faire rechercher. Je souhaite que le jugement du Public s'accorde sur cela avec celui des Connoisseurs que j'ai consultez, & sur la foi desquels je n'ai rien épargné pour recouvrer

une copie exacte de cette Piece.

J'avois eu dessein de mettre à la suite de cet Avis la Préface qui est à la tête de l'Edition de Hollande, ainsi qu'il se pratique ordinairement dans les nouvelles Editions d'un Ouvrage qui a déja été imprimé. Mais des personnes intelligentes que j'ai consultées, m'ayant fait remarquer, qu'une grande partie de cette Préface fort bigarrée d'ailleurs par le mêlange de ce que le Libraire y dit de lui même, & des Lettres qu'on lui écrivoit de Paris pour l'exhorter à entreprendre l'impression de ces Poësies, ne rouloit que sur un détail qui regardoit uniquement la premiere Edition, & qui paroîtroit assez hors d'œuvre dans celle-ci; je me suis déterminé sur leur avis à ne prendre de cette Préface que ce qui touche précisément les Pieces de l'Auteur, ce qui peut donner quelque idée de leur caractere & de leur merite particulier, & par-là être de quelque utilité & de quelque agrément pour le Lecteur. Je crois qu'il me sçaura gré de m'être borné dans cette vûë à l'Extrait suivant, sans le fatiguer de la Préface entiere, qui n'auroit pû servir qu'à grossir inutilement le volume.

EXTRAIT DE LA PREFACE qui se trouve à la tête de l'Edition de Hollande.

- - - - - - - - - - - - - -

Au reste, Monsieur, je crois pouvoir vous garantir qu'en imprimant ces Poësies vous ferez plaisir à bien du monde; on les demande depuis long-tems; & quoiqu'une infinité de gens les aient manuscrites, ces sortes d'Ouvrages font toûjours plus de plaisir quand ils sont imprimez; & je m'imagine avec quelque raison, que sur ce point là tout le monde est assez fait comme moi, qui lis plus volontiers la lettre moulée que l'écriture. Si vous perdez quelque chose du côté de la nouveauté, en ce que ces Pieces qui doivent composer votre Recueil sont connuës pour la plûpart, vous regagnerez cela d'ailleurs par la certitude du succès, dont vous répond l'empressement avec lequel on recherche les Pieces de cet Auteur, & l'estime generale où elles sont depuis long-tems dans le public, dont le jugement sur ces sortes de choses ne porte guere à faux. Il y a des Ouvrages dont les beautez, quelque touchantes qu'elles soient, ne le sont pas pour tout le monde. Il faut avoir beaucoup d'esprit & d'intelligence pour être en état de rendre justice à leurs Auteurs, & pour

connoître tout le prix de leur travail ; ce sont des beautez qui échapent au commun des Lecteurs, & ils ne les connoissent presque que sur la foi d'autrui. Il n'en est pas de même de ces Pieces-ci ; j'ai remarqué qu'elles se trouvoient à la portée de tout le monde, & qu'elles étoient également bien reçûës & des Connoisseurs, & de ceux qui ne le sont pas : aussi est-ce l'effet que produiront toûjours des Ouvrages du caractere de ceux-ci, c'est à dire, dont le vrai & le naturel font pour ainsi dire le fond & la matiere. Car leur merite ne consiste pas dans une recherche fort curieuse & fort étudiée pour les choses ; rien de plus simple pour l'ordinaire que les sujets que traite l'Auteur ; on sent bien qu'il ne les a pas cherchez, & que c'est le hazard seul qui les lui a fait tomber sous la main pour la plûpart. La même simplicité qui se rencontre dans les sujets, se rencontre encore dans la maniere dont il a coûtume de les traiter. Quand je dis simplicité, je n'entends pas une simplicité seche & ennemie des agrémens ; il en admet autant qu'aucun autre Poëte, mais il les veut tirez du sujet & proportionnez à la matiere, comme il l'a lui-même expliqué si bien dans son Epître sur la décadence du bon goût, lorsqu'il y dit :

Les ornemens, ainsi que de raison,

Etoient de mise, & l'on pouvoit sans doute
Cueillir des fleurs quand c'étoit la saison,
Mais il falloit les trouver sur sa route.

C'est en effet la regle qu'il suit: mais quelque rigoureuse & quelque gênante qu'elle paroisse, ses Ouvrages n'y perdent rien, en ce qu'il sçait si bien choisir sa route, qu'il ne manque jamais d'y trouver des fleurs. Encore ne les prend-il pas à pleines mains; il a soin de les trier & de les assortir, & il n'en met gueres qu'autant qu'il en faut pour donner du relief à tout le reste.

Mais où il me paroît le plus singulier, c'est dans ce qu'il a sçû tirer des sujets qui paroissoient les plus steriles. Telle est la Rhune, *par exemple, nom d'un Hermitage situé, à ce qu'il nous apprend sur la pointe d'une des plus hautes montagnes des Pyrenées. Il s'agissoit précisément de dire quelque chose d'agréable sur l'inclination qu'une Dame de qualité témoignoit pour cette Solitude. Voilà tout le fond du sujet, & sur cela l'Auteur trouve moyen de pousser la Piece à près de cinq cens vers, & de promener l'esprit si agréablement par la nouveauté, la varieté & la beauté des images qu'elle presente, qu'on se croit encore à moitié chemin, lorsqu'on est déja arrivé au terme. Quoi de plus neuf & de mieux touché que le portrait qu'il y fait du monde! quels coups*

de pinceau! quels contrastes! & que tout ce qu'il dit prouve bien que cette varieté d'évenemens qui se succedent dans le monde, est une espece de charme qui nous fait devorer tout ce qu'il a d'ailleurs de desagréable & de rebutant; on n'aime le monde, ni on ne l'estime; on convient même qu'en quelque situation qu'on soit, on a beaucoup à en souffrir; mais on lui passe tout, uniquement parce qu'il nous amuse. Voilà tout ce qui fait le merite du monde auprès de la plûpart des gens, & je ne sçais si on a jamais rien dit de plus vrai & de plus instructif sur cette matiere. Ce que je dis ici de la Rhune, *je pourrois le dire de l'*Horoscope,, *du* Chêne *& de l'*Epine, *des* Pâtez, *des* De profundis, *& de plus des trois quarts des Pieces de votre Recueil, & en particulier des deux du* Messager du Mans. *Je ne crois pas que ce soient celles dont l'Auteur fasse le plus de cas, & elles sont peut-être des moindres pour la regularité de la versification: mais il y a tant de fécondité pour l'invention, tant de varieté pour les chûtes, & des saillies d'imagination si neuves & en même tems si naturelles, que je ne suis pas surpris qu'elles aient été aussi applaudies qu'elles l'ont été, même par des gens d'un goût fort délicat.*

L'Auteur nous donne une idée bien sensible de

la délicatesse du sien dans celles de ses Pieces qui roulent sur la critique, & que je vous conseille de mettre ensemble; telles sont la Valise de l'Auteur, *l'*Epître sur la décadence du bon goût, *son* Apologie, le Grand Prevôt du Parnasse. *Dans la premiere il fait la critique des principaux Poëtes Latins, mais une critique très-sensée & très-instructive. Elle me paroit sur-tout fort propre à ramener beaucoup de jeunes gens qui se laissoient trop surprendre au brillant d'Ovide, & je ne trouve rien de plus judicieux que les deux vers par lesquels l'Auteur termine le parallele qu'il fait d'Ovide & d'Horace:*

J'étois pour Ovide à quinze ans,
Mais je suis pour Horace à trente.

Ce n'est en effet qu'après que l'esprit a meûri, qu'on donne à ce dernier la préference sur l'autre, qui a ordinairement nos premieres inclinations. Dans la jeunesse on a trop peu d'experience pour goûter beaucoup un Auteur dont toutes les reflexions sont le fruit d'un jugement meûr qu'un long usage a formé; au lieu que la vivacité, & si je l'ose dire, la volubilité d'Ovide, souvent trop jeune dans ses pensées, entraîne aisément des gens qui se ret. ouvent eux-mêmes dans son caractere. Mais à mesure que la raison prend le dessus sur l'imagination, Ovide déchoit & Horace s'accredite. Je

ne

ne m'étendrai point davantage ni sur cette Piece, ni sur les autres Pieces critiques du même Auteur ; mais je vous dirai en general qu'elles me paroissent très-propres à former ce goût sain & délicat qu'on aime dans les Ouvrages.

J'oubliois à vous dire, Monsieur, qu'une des choses qui fera le plus de plaisir dans l'Edition de votre Recueil, est le nombre de Pieces en vers Marotiques qui s'y trouve, & qui en fait près de la moitié. C'est une espece de Poësie qui est fort à la mode aujourd'hui, quoiqu'on ne convienne pas generalement de ce qui doit faire & de ce qui fait réellement son veritable caractere. Marot étoit un Poëte qui pensoit naïvement, & qui écrivoit d'une maniere très-naturelle ; mais il vivoit dans un tems où l'on ne parloit pas aussi bien qu'on parle aujourd'hui. Son langage, quoique fort poli pour le Siecle de François I. ne l'est plus pour le nôtre, la langue a vieilli ; mais malgré ce desavantage, Marot non seulement s'est conservé à la faveur du vrai & du naturel qui regnent dans ses Poësies, mais il a fait en quelque sorte la fortune de beaucoup de vieux mots qu'on emprunte volontiers de lui ; & il les a si bien mis en honneur, que loin de les éviter, on les recherche, & qu'on les employe même à titre d'agrémens. Il y a pourtant des ménagemens à gar-

der ſur cela, & je crois qu'on ne doit uſer de cette eſpece de licence qu'avec quelque réſerve. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que comme il eſt bien plus aiſé de l'imiter dans ce qui regarde le langage, que dans la fineſſe & la naïveté des penſées, bien des gens ont plus donné dans le premier que dans le ſecond. Pour l'Auteur de votre Recueil il paroît ſe borner à imiter Marot dans ce qui regarde le tour & l'ordonnance de ſes Pieces, & la ſimplicité naïve de ſes penſées, & il eſt d'ailleurs fort réſervé à l'imiter dans le langage. Je ne vous diſſimulerai point que le parti qu'il a pris eſt fort de mon goût, & que ſi je voulois écrire dans le ſtile de Marot, je ſuivrois le même plan. Car il me paroît que pour imiter ce Poëte, il faut écrire comme il auroit écrit dans ces derniers tems. Il n'eſt pas bien de mettre le Lecteur dans la neceſſité de conſulter les anciens Dictionnaires François pour entendre ce qu'on lui dit : ceux qui croyent être Marotiques en employant des termes ſurannez & aujourd'hui inintelligibles, ſe trompent ſelon moi, & je leur dirois volontiers ce qu'Armande dit à ſa ſœur dans les Femmes Sçavantes de Moliere au ſujet de leur mere :

Et ce n'eſt point du tout la prendre pour modele,
Ma ſœur, que de touſſer & de cracher comme elle.

Ce n'est point non plus prendre pour modele Marot, que d'affecter des termes vieillis qu'il a employez dans son tems, parce qu'ils avoient cours alors, mais qu'il se donneroit bien de garde d'employer aujourd'hui que l'usage les a en quelque sorte dégradez. L'Auteur de votre Recueil a bien marqué dans son Apologie à quoi il s'en tenoit sur cela, lorsqu'il dit en parlant de cet ancien Poëte François :

Et si j'en ai quelque chose herité,
C'est un vernis de sa naïveté.

Entre celles de ses Pieces qui n'ont jamais été imprimées, la nouvelle Eve *est une des meilleures, & qui suffiroit seule pour faire rechercher votre Edition ; car cette Piece est bien plus rare que les autres, & je ne sçais comment vous avez pû l'avoir. L'Auteur y fait voir, aussi-bien que dans l'Epître sur les Pâtez & dans la Piece addreßée à M. le Dauphin au sujet de son avanture avec le petit de Brancas, que l'art de narrer n'est pas un de ses moindres talens. Il paroît n'être pas moins entendu à donner une louange fine & délicate. Celles qu'il fait entrer dans ses vers sont presque toûjours indirectes, & se rencontrent si naturellement sur son chemin, que quelque peine que notre malignité naturelle nous fasse trouver à entendre louer autrui, on lui par-*

donne aiſément celles qui lui échapent, je dis qui lui échapent, parce qu'il les place ſi à propos & avec tant d'art, qu'elles ſemblent veritablement lui échaper.

Mais je ne m'apperçois pas que le goût que je me ſens pour cet Auteur, & l'envie que j'ai que vous imprimiez le Recueil que vous avez de ſes Pieces, me fait allonger ma Lettre plus que je ne le voulois. Ainſi ſans entrer ſur cela dans un plus grand détail, je vais finir en vous faiſant le caractere de ſes Ouvrages, du moins tel que je l'ai conçû. Je vous dirai donc que les penſées en ſont juſtes & vraies, communes pour le fonds, mais toûjours expoſées ſous des jours qui leur donnent un air de nouveauté & quelque choſe de piquant; juſques-là que les proverbes les moins relevez y ſont mis en œuvre, & enchaſſez ſi agréablement, que loin de choquer, ils y font une beauté. Ce que j'aime encore dans ces Pieces, c'eſt que l'Auteur y parle toûjours raiſon, & que ce qu'il dit dans ſes vers eſt ſi ſenſé, & même ſi moral, que quand ce ſeroit de la proſe, l'eſprit ne laiſſeroit pas d'être content. J'appuye d'autant plus volontiers ſur ce point, qu'il me paroît que pluſieurs de nos Poëtes pechent par cet endroit, & que quand on vient à examiner le fond de leurs Pieces, & à les dépouiller des ornemens que la cadence, la

rime & la magnificence des termes leur prètent, elles ne peuvent presque plus se soûtenir. Celles-ci au contraire ayant tout ce qu'il faut pour se soûtenir d'elles-mèmes, sont d'ailleurs embellies par une versification aisée, naturelle, coulante, accommodée au sujet, & par une fécondité, une recherche, une délicatesse, une netteté d'expression, & si j'ose le dire, une legereté de pinceau qui plaît infiniment. Mais ce qui fait le principal agrément des Ouvrages de cet Auteur, c'est l'enjouëment qui y domine, & personne de ce côté-là n'a mieux profité de la leçon qu'a donné feu M. Despreaux dans son Art Poëtique, quand il a dit :

Imitez de Marot l'élegant badinage.

Il l'imite effectivement dans ses vers, mais avec une noblesse & une dignité qu'il sçait répandre jusques sur les choses qui en paroissent le moins susceptibles, & en même tems avec une discretion, une réserve & une retenuë qu'on ne sçauroit assez estimer. Aussi puis-je vous dire par avance, qu'un des endroits qui fera le plus rechercher ces Pieces, est l'agrément innocent qui y regne ; c'est en effet un des genres de Poësie qui nous manque le plus. La plûpart des Poësies enjouées que nous avons sont pour l'ordinaire si licentieuses, qu'il y a toûjours beaucoup de danger à les

lire, & on aime mieux se priver du plaisir qu'elles pourroient faire, que de s'exposer à en courir les risques. C'est ce qu'on n'aura point à craindre dans celles-ci, qui d'ailleurs sont pleines d'un enjouëment infini, & fort capables de plaire aux honnêtes gens.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Livre intitulé : *Recueil de Poësies diverses.* Le Public a déja reconnu le merite singulier de presque tous ces Ouvrages. Il est heureux pour un Livre d'être déja tout loué quand on l'imprime. Fait à Paris ce 25. Janvier mil sept cens dix-neuf.

HOUDART DE LA MOTE.



PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Seneschaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien-amé JACQUES ESTIENNE Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main un Manuscrit qui a pour titre : *Recueil de Poësies diverses*, qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au public, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer ledit Livre en tels volumes, forme, marge, caractere, conjointement ou séparément & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes : Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance : Comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ledit Livre en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interests ; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, &

ce dans trois mois de la date d'icelles : Que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant que de l'exposer en vente le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée és mains de notre tres-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur de Voyer de Paulmy Marquis d'Argenson, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit tres-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur de Voyer de Paulmy Marquis d'Argenson, le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchemens : Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers Secretaires foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le vingt-deuxiéme jour de Mars, l'an de grace mil sept cens dix-neuf, & de notre Regne le quatriéme.

Par le Roi en son Conseil,

FOUQUET.

Régistré sur le Régistre IV. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 461. N° 505. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Aoust 1703. A Paris le 12. Avril 1719.

DELAULNE, Syndic.

EPITRE I.



EPÎTRE I.

A MONSIEUR ESTIENNE Libraire de Paris.

Sur ce qu'il avoit prié l'Auteur de lui permettre d'imprimer ses Poësies.

Monsieur Estienne, eh! ne m'imprimez pas.
Au nom de Dieu quartier, Monsieur Estienne;
Jamais en rien, vous le sçavez, helas!
Ne vous fis tort, au moins qu'il me souvienne;
Et si l'ai fait, encor, posez le cas,
Gardez-vous bien que rancune vous tienne,
Les rancuniers sont mal menez là-bas.
Si ne voulez que tel mal vous avienne,
Pardonnez-moi d'une ame bien Chrétienne.
Monsieur Estienne, eh! ne m'imprimez pas.

Je ſçai, qu'en l'art de bien mouler un livre,
Vous égalez ces Eſtiennes fameux
Que vous comptez au rang de vos ayeux ;
Et qui dans vous commençant à revivre,
Nous font trouver dans un de leurs neveux
Ce que leur ſiécle a tant loüé dans eux ;
Mais quand bien même, en dépit de la Parque,
Pour m'imprimer, revenant ſur leur pas,
Ils ſe pourroient échaper de la barque,
Où tous mortels vont après leur trépas ;
Fût-ce Robert, ou fût-ce Charle Eſtienne,
Je lui dirois toûjours la même antienne,
Monſieur Eſtienne, eh ! ne m'imprimez pas.

Ne croyez pas qu'un chagrin miſantrope
Me faſſe ici le prendre ſur ce ton,
J'aime la gloire en enfant d'Helicon ;
Mais tel ſouvent après elle galope,
Dont le Pegaſe à chaque moment chope,
Et qu'elle fuit, comme on fuit un larron ;
Je la connois, j'ai fait ſon horoſcope,
Quand on dit oüi, la quinteuſe dit non.
Or, s'il vous plaît, en pareil acceſſoire
Irois-je faire un procès à la gloire ?
Procès ſur quoi ? D'ailleurs, c'eſt un grand cas
Si par procès la Dame s'aprivoiſe ;

Mais faiſons mieux, & pour éviter noiſe,
Monſieur Eſtienne, eh! ne m'imprimez pas.

Vous me direz: Cela vous plaît à dire,
Je ſçai le cas qu'on fait de vos écrits,
Les ai ſouvent oüi priſer & lire,
Par maints quidams, ſoi diſant beaux eſprits;
La preſſe eſt grande à les faire décrire,
Or mieux vaudroient moulez que manuſcrits.
Graces vous rends de votre courtoiſie;
Car c'eſt de vous que part le compliment,
Honteux ſerois de mentir ſi crûment
A mon profit, de vous c'eſt Ambroſie
Que je ſavoure aſſez bénignement.
Mais que mes vers ſoient bonne marchandiſe,
Comme prêchez, ou de mauvais alloi,
Comme entre nous me le paroît à moi;
Quand ſeroit vrai qu'à Paris on les priſe,
Ne laiſſerois de vous dire tout-bas,
Pour des raiſons que trouverez de miſe,
Monſieur Eſtienne, eh! ne m'imprimez pas.

Quelque parfait que puiſſe être un ouvrage,
En l'imprimant on lui fait mauvais tour;
Preſque toûjours il en reçoit dommage,
Maint en ai vû ſe hâler au grand jour;
Sur quoi ſouvent à par moi je recole:

Petit écrit donné sous le manteau,
Qu'on se dérobe, & qui vient par bricole,
Ou bien moulé chez Pierre du Marteau,
Fût-il mauvais, nous paroît toûjours beau;
Et pour l'avoir on ne plaint la pistole;
Qu'il cesse d'être & secret & nouveau,
On n'en voudra débourser une obole.
J'ai ce sonnet, mon voisin ne l'a pas,
Voilà par où le sonnet m'a sçû plaire,
Ce point de vûë en fait le grand appas;
Est-il public, n'en fait-on plus mystere?
Il perd son sel dès-lors, & tombe à bas.
Monsieur Estienne, eh! ne m'imprimez pas.

Vers manuscrits souffrent des négligences
Qu'à vers moulez on ne pardonne pas:
Dans les premiers on les nomme licences;
Là tout s'excuse & se passe au gros sas;
Dans les seconds la moindre tache est crime;
Point de quartier de la part d'un Lecteur,
Qui sur le tour, la cadence & la rime,
Ne fait jamais nulle grace à l'Auteur.
Tant que mes vers sous la simple écriture
N'étant moulez, ni reliez en veau,
Dans les reduits iront *incognitò*,
Pour eux ne crains de fâcheuse avanture:

La pitié seule en dépit des malins,
Garantira ces pauvres orphelins,
De coups de bec : mais sur votre boutique
Si me mettiez jamais en rang d'oignon,
Point ne seroit de petit compagnon,
Point de grimault qui ne me fît la nique,
Tels en sçavez qu'on a mis en beaux draps.
Monsieur Estienne, eh ! ne m'imprimez pas,
Dès qu'à Paris on affiche un ouvrage,
C'est le tocsin que l'on sonne sur lui ;
Gens du métier, à qui tout fait ombrage,
Et toûjours prêts à donner sur autrui,
Pour l'accabler l'attendent au passage.
Nouvel Auteur qui se met sur les rangs,
A son debut doit compter, s'il est sage,
De bien payer à ces petits Tyrans
Sa bien-venuë & son apprentissage ;
Pour les lauriers, & la gloire & l'encens,
Qu'aux siens Phœbus assigne pour tout gage ;
Qu'il ne prétende être admis à partage,
Leur part en souffre, & c'est, selon leur sens,
Soupe de pain qu'on ôte à leur potage.
Sur ce pied-là que de gens sur les bras !
Leur tenir tête, & montrer bon visage,
Seroit le mieux si j'avois du courage ;

Mais il me manque, & je crains les combats.
Monsieur Estienne, eh! ne m'imprimez pas.
Je le vois bien, contre toute avanture
L'espoir flateur du débit vous rassûre;
Car encor bien que soyez gracieux,
Point ne croirai, soit dit sans vous déplaire,
Qu'alliez vous mettre en frais pour mes beaux yeux.
Si le faisiez, ne seriez bon Libraire.
Mais s'il avient, comme tout se peut faire,
Que mes écrits, par un triste destin,
Triste pour sûr, mais assez ordinaire,
De la boutique aillent au magasin;
Et que de-là, moisis dans la poussiére,
Ils soient enfin livrez à la beurriere,
Et tous en bloc vendus pour un douzain;
Qu'en diriezvous? Ce seroit bien le pire,
Vous en seriez pour nombre de ducats;
Et quant à moi, je n'en ferois que rire,
En vous disant, avois-je tort de dire,
Monsieur Estienne, eh! ne m'imprimez pas.
Mais supposons, contre toute apparence,
Que lesdits Vers, puisqu'ainsi vous le plaît,
Par la faveur d'une heureuse influence,
Seront prisez & vendus, qui plus est;
Je ne dis pas que ne soit quelque chose,

Force Ecrivains s'en contenteroient bien,
Et puis de gloire une petite dose
Chez les Rimeurs ne gâta jamais rien :
Mais croyez-vous, quoique l'ouvrage plaise,
Que l'on n'ait rien d'ailleurs à discuter,
Et que l'Auteur en soit plus à son aise ?
J'ai vû, pour moi, bien des gens en douter ;
Maints en connois qu'on a menez bien roide,
Et comme on dit, plus vîte que le pas ;
Chat échaudé, croyez-moi, craint l'eau froide,
Monsieur Estienne, eh ! ne m'imprimez pas.
Pour ces raisons, & pour bien d'autres causes,
Que sur ce point je pourrois alleguer,
Mes petits Vers resteront lettres closes,
Et vous plaira ne les point divulguer.
De mon vivant ne veux les voir paroître,
Quand serai mort, alors serez le maître ;
Si demandez quand sera ? vous dirai,
Que ce sera le plus tard que pourrai ;
Vous convient donc un peu de tems attendre,
Et vous prendrez, je vois, le tout en gré,
Ne voudriez que je m'allasse pendre
Pour abréger ; au moins rien n'en ferai ;
Si le comptiez, compteriez sans votre hôte,
Mais moi défunt, je suis à vous sans faute,

Prenez mes Vers, faites en vos choux gras,
Force sera de souffrir ce martyre,
Parce qu'alors ne pourrai plus vous dire,
Monsieur Estienne, eh ! ne m'imprimez pas.
Ne sçais-je même encore quand j'y pense
S'il y feroit bien sûr après ma mort ;
Ne vous hâtez de vous mettre en dépense
Que n'aïe eu tems de m'endormir bien fort.
Certains défunts, qu'il ne vous en déplaise,
Sont quelquefois d'humeur assez mauvaise ;
On parle tant par tout de revenants ;
Si par hazard j'allois être du nombre,
Ce que je pense étant chez les vivans,
Le penserois tout de même étant Ombre.
Or, vous le dis, avenant mon trépas,
Si m'apperçois que chez-vous on s'empresse
A me mouler & mettre sous la presse,
Point ne vous puis répondre qu'en ce cas
Sur le minuit quelquefois ne revienne,
En vous criant, quartier Monsieur Estienne,
Monsieur Estienne, eh ! ne m'imprimez pas.

EPÎTRE II.

A SON ALTESSE SERENISSIME

MONSEIGNEUR

LE DUC DUMAINE.

Sur un présent de vingt-deux pâtez qu'il avoit envoyez aux Jesuites, qui sont chargez du Journal de Trevoux.

PLEINS de vos dons, comblez de vos bienfaits,
PRINCE, en bonté, des Princes le modele,
Encor faut-il en Vers, bons ou mauvais,
D'un compliment faire aujourd'hui les frais,
Et vous en dire au moins quelque nouvelle.
D'autres défauts on nous reproche assez,
Comme il appert par maints & maints volumes
Faits en ce tems, & faits aux temps passez,
Que gens de bien ont chez eux ramassez;
Mais pour ingrats jamais nous ne le fûmes:
Sur-tout sçavons comme l'on doit priser
Tout don qui part d'une Auguste Personne,
Et qu'on ne peut assez préconiser

Et le présent, & celui qui le donne.
En cas pareil nous faisons tous effort.
Pour Vous, GRAND PRINCE, on n'en sçauroit
trop faire ;
Mais pour tel œuvre il faudroit un Homére.
Moi qui de reins ne me sens assez fort,
Bien mieux ferai de venir à l'histoire
De vos Pâtez. Ils vinrent à bon port,
Tous vingt & deux, si j'ai bonne mémoire,
Pas un ne fut perdu dans le Charroi ;
Malgré la crotte, & la pluye, & l'orage,
Tout arriva sans déchet ni dommage,
Tant prudemment fut conduit le Convoi.
OR quand il vint terminer sa carriere
Dans le College à qui LOUIS LE GRAND,
Roi des François, & votre Auguste Pere,
Donna son Nom par grace singuliere,
Dieu sçait s'il fit du fraças en entrant.
Parut alors le docte Abbé Boissiere,
Qui minutant quelque beau compliment,
Beau pour le sûr, car d'autres n'en sçait faire,
En Conducteur s'avança gravement.
A son aspect nous crûmes bonnement
Qu'en qualité de Bibliothecaire
De VOTRE ALTESSE, il venoit de sa part

Nous apporter Livres plein un brancart,
Ou Manuſcrits de Note non vulgaire :
Vous euſſiez vû nos Sçavans accourir ;
Et tous voulant s'éclaircir de la choſe,
Du Conducteur à l'envi s'enquerir,
Si c'étoit Grec ou Latin, Vers ou Proſe ?
De quel volume ? Et comme entre Sçavans,
Sur tout cela les goûts ſont différents ;
Tel pour l'Hébreu, tel pour le Grec opine,
On s'échauffoit, & l'on diſputoit fort,
Quand le Convoi tirant vers la Cuiſine,
Mit ſur ce point tous nos Sçavans d'accord.
Vers eux alors le docte Abbé s'avance,
Et d'un ton haut dit : Peres Reverends,
Point de débat, vous ſerez tous contens,
Chacun de vous peut ſelon ſa ſcience
Sur Livres tels exercer ſes talens.
Tous ſont complets, & de bonne nature,
In folio, reliez à profit,
Dorez ſur tranche, & ſur la couverture,
Mieux n'auroit fait Boyer * ſans contredit.
Point n'y verrez Livres de contrebande,
N'en ayez peur ; mais beaux & bons Journaux,
Non de Leipſic, Angleterre ou Hollande,

* *Fameux Relieur.*

Mais Journaux tels que l'on les fait à Seaux.
Pour en juger doctement, SON ALTESSE
Aux Ecrivains de Trevoux les adresse;
Feüilletez-les & direz avec nous,
Qu'ils sont parfaits, & que dans leur espece
Ils valent bien ceux qu'on fait à Trevoux.

QUAND l'Orateur eut exercé sa langue,
En tels propos de chacun fort goûtez,
On lui donna pour prix de sa harangue,
Un des Journaux qu'il avoit apportez;
A Tourneli grand Docteur de Sorbonne,
Qui de Trevoux revise les Ecrits,
Fut envoyé par discrete personne
Pareil Volume, & l'un des mieux fournis,
Afin qu'il pût en dire son Avis.

DE vingt & deux en bonne arithmetique,
Qui deux retranche, il n'en reste que vingt,
C'étoit encore pour nous de la pratique,
Pour partager le travail, il convint
Chercher secours. D'abbord au Grand la Chaize
D'avis commun il en fut dépêché
Deux des plus beaux, pour les lire à son aise;
Bien que d'affaire il soit moult empêché,
Point ne doutez qu'en homme prude & sage,
Il n'ait trouvé du tems pour cet Ouvrage.

Il ſuffiſoit, PRINCE, qu'il vînt de vous,
Et l'on ſçait bien, quelque ſoin qui le preſſe,
Qu'il quitte tout pour ſervir VOTRE ALTESSE,
A ſon exemple autant en faiſons-nous

QUATRE pareils à la Manſe commune
Furent livrez, ce qui vint bien à point,
Car nos profès, gens tendres de pécune,
De tels Journaux chez eux ne liſent point.
Or encor bien, que par male fortune,
L'âge à pluſieurs affoibliſſant les yeux,
Leur ait rendu les paupieres moins nettes;
Soyez certain, PRINCE, que le plus vieux
Les a pourtant fort bien lûs ſans lunettes.

POUR les petits Loyolas nouveaux-nez,
Qui font à part leurs ſaintes caravanes,
Sevrez du monde, & de tous ſoins profanes,
Deux des Journaux ont été deſtinez.
Toute autre étude on ſçait leur interdire;
Mais il eſt bon, comme nous ſemble à tous,
Qu'en ces Journaux dont nous ſommes jaloux,
Dès l'âge tendre ils apprennent à lire,
Juſques où va votre bonté pour nous.

DOUZE reſtoient, douze pour le college;
Deux tiers pour nous, un tiers pour les Préfets,
C'eſt des aînez le droit & privilege;

En maint païs un tiers pour les Cadets,
Quelquefois rien, ou peu par avanture,
Mais nous avons trouvé la loi trop dure :
Ne voulant pas d'ailleurs très-prudemment,
Que quand un jour on viendroit les semondre,
De nous aider pour le remerciment,
Comme autrefois ils pûssent nous répondre,
Nescio vos, qu'on venoit un peu tard,
Leur demander, en leur faisant caresse,
Vers bien tournez & polis avec art,
Pour des Pâtez, ou mets de telle espece,
Dont ils n'auroient pourtant mangé le lard.
APRE'S qu'ainsi l'on eut fait le partage,
Convint vacquer aux huit pour nous restez,
Huit des plus beaux, si les ai bien cottez ;
Les oublier eut été grand dommage,
Et maint Sçavant les auroit regrettez ;
De Livres tels ne faut perdre une page.
A l'examen ils furent donc citez ;
Quand avec pompe on les eut apportez,
Chacun se mit de grand cœur à l'ouvrage ;
C'étoit un zele, une ardeur, un courage,
Ne vîtes onc Journaux mieux feüilletez.
EN feüilletant on fit à l'ordinaire,
Sur le dessein, l'ordre & l'arrangement,

Mainte Remarque, & maint beau Commentaire;
Quoique, pour moi, n'y sois Grec autrement
A tout hazard j'en fis pareillement,
Et je disois : Faut avoüer l'affaire,
Princes toûjours dans ce qu'ils daignent faire,
Sçavent répandre un certain agrément
Au stile, au tour qui passe le vulgaire,
A ne sçai quoi qui plaît ne sçai comment,
On reconnoît toûjours leur caractere,
Tout ce qu'ils font, ils le font noblement.

Comme l'Ouvrage étoit de longue haleine,
Il y falut maintefois revenir,
Mais pour vous Prince, on ne plaint point sa peine.
On eût voulu pouvoir ne point finir;
On s'y portoit gaïment, & je vous jure
Que de ces doux & délicats Journaux,
Onc un moment n'ennuya la lecture,
Jeunes & vieux les trouverent fort beaux.

Or quand chacun en eut sa fourniture,
Et que l'on vint à parler d'Ecriture,
A demander Madrigaux ou Sonnets
D'après Marot, ou bien d'après Voiture,
Pour celebrer & chanter vos bien-faits,
Maint s'excusoit sur un Si, sur un Mais;
Et dans l'ébat tel avoit fait merveille,

Qui commença lors à baisser l'oreille.
Non que chacun ne sentît dans le cœur
Tout le retour & la reconnoissance,
Que méritoit votre Magnificence;
Mais l'entreprise à plus d'un faisoit peur.
Aussi n'étoit-ce une petite affaire;
Car quoiqu'on fût charmé de vos bontez,
Rimer des Vers dignes d'être goûtez,
D'un Prince à qui l'excellent seul peut plaire,
Est chose, au moins, plus difficile à faire,
Que recevoir & manger des Pâtez.

QUE plût à Dieu, que de ce sel Attique,
Qu'en votre Cour on seme à pleine main
A notre Muse écoliere & rustique,
Dans les Pâtez fût venu quelque grain!
Que Malezieu, que Geneſt le Lyrique,
Qui des bons Vers ont trouvé la fabrique,
Eussent daigné de leur Art tout divin
Nous enseigner la sçavante pratique,
Et nous prêter un peu de ce goût fin,
Qui fait partout priser leur Poëtique;
Eussiez été, sans crainte de critique,
Servi plûtôt aujourd'hui que demain.
Mais, PRINCE, helas! comme bien pouvez
A nous chetifs n'appartient telle gloire;

Vers bien rimez ne cherchez point ici,
Et telle quelle agréez notre offrande,
Plus n'en sçavons ; peut-être de ceux-ci,
Où des Pâtez ai tracé la légende,
PRINCE, rirez, & la Princesse aussi ;
Or riez-en, ne vous en faites faute ;
Car vous le dis, PRINCE, si vous comptez
Avoir des Vers qui vaillent les Pâtez,
Est tout certain que comptez sans votre hôte.
Outre que l'Art chez nous ne va si loin,
Trop bien sçavez, Prudent comme vous êtes,
Que dans ce tems, quoiqu'on cherche avec soin,
Est plus aisé de trouver au besoin
Bons Pâtissiers, que trouver bons Poëtes.



EPÎTRE III.

A MONSEIGNEUR L'EVÊQUE D'ANGERS.

Sur ce qu'il avoit mandé à l'Auteur, que n'entendant point parler de lui il l'avoit crû mort, & avoit dit nombre de De profundis *à son intention.*

De vos nombreux & beaux *De profundis*,
Seigneur Prélat, bien grandmerci vous dis.
Toûjours ai fait grand cas de vos prieres,
Toûjours de même en veux faire grand cas;
Mais celles-ci sont un peu meurtrieres,
J'en ai tremblé, je ne cele pas.
De ma frayeur, peut-être allez-vous rire;
Et vous dirèz que je m'alarme à tort;
A tout cela je n'ai qu'un mot à dire,
Deprofundis, semble appeller la mort;
Et réciter dans la forme ordinaire
Avant le temps ce Pseaume mortuaire,
C'est réveiller, comme on dit, chat qui dort.

Car que ſçait-on ? la mort peu charitable,
Qui lors peut-être à moi ne penſoit pas,
Au triſte ſon d'un Verſet lamentable,
Peut, revenant tout d'un coup ſur ſes pas,
Se raviſer ; & comme il n'eſt que chance,
Si la camarde alloit, ſans autre avis,
Dire en portant contre moi la ſentence ;
Hâpons toûjours celui-ci par avance,
Il eſt loti de ſes *De profundis* ;
Seigneur Prélat, vous en auriez ſans doute
Quelque regret, ou je vous connois mal,
Et vous diriez dans le cœur il m'en coûte
Un ſerviteur zelé, certe, & loyal.
Mais cependant j'en tiendrois pour mon compte ;
Et quand là-bas la mort nous a reclus,
Ne faut penſer qu'ici haut on remonte ;
Depuis long-tems la mode n'en eſt plus.
  Bien eſt-il vrai, ſi l'on en croit l'hiſtoire,
Qu'aux tems paſſez il s'eſt vû des Prélats,
A qui le Ciel pour couronner leur gloire
Permit d'ouvrir les portes du trépas.
Aux ſaints devoirs, comme eux, toûjours fidele,
Vous poſſedez leurs vertus & leur zele ;
Comme eux auſſi vous feriez, je le croi,

En un beſoin quelque prodige inſigne,
Du Toutpuiſſant l'aſſiſtance benigne
N'en voudroit pas démentir votre foi:
Mais s'il falloit, comme j'en ſuis peu digne,
Que tel indult ne tombât pas ſur moi,
Que mes méfaits y miſſent quelque obſtacle,
Je pourrois bien reſter dans le grabat;
Pour le plus ſûr mieux vaut, Seigneur Prélat,
Vous épargner la façon d'un miracle.

Laiſſons la mort ſans lui hocher le frein,
Paiſiblement paſſer ſon droit chemin;
Aſſez déja ſur nos jours elle rogne:
De ſes fourriers le dangereux eſſain
N'amenera que trop tôt notre fin,
Ne hâtons point, s'il vous plaît la beſogne.

Dès qu'une fois, de ſa fatale main,
La mort viendra terminer ma carriere,
Et que garni d'un ſurtout de ſapin,
Elle m'aura, narguant le Medecin,
Tout de mon long mis dans ſa gibéciere;
Chantez alors & Pſeaumes & Leçons,
Répons, Verſets, & Proſes, & Vigiles,
Et *Requiem* de toutes les façons,
Pour les défunts ce ſont meubles utiles,

Et j'en veux bien quand le cas écherra ;
Mais à préſent treve de *Libera.*

Graces au Ciel qui formant ma machine,
Me prémunit d'un bon temperament,
Je ne connois eſtomac ni poitrine,
Et rien encor chez moi ne ſe dément.
Si c'eſt en moi la bile qui domine,
Si c'eſt le ſang, ou le flegme, & comment ?
Que qui voudra le cherche & l'examine,
Je ne m'en mets en peine nullement.
Toûjours mon pous de même pas chemine,
Et dans ſon cours eſt troublé rarement.
Contre la fiévre, & ſa fureur mutine,
Sans employer ni drogue ni racine,
La diete eſt tout mon retranchement,
J'honore fort toute la médecine,
Et par reſpect j'en uſe ſobrement.
Concluſion, je me porte à merveille ;
Or ſur cela, voici mon compliment :
Tant qu'ici-bas bien mangeant, bien dormant,
Je joüirai d'une ſanté pareille,
De vos nombreux & beaux *De profundis*,
Seigneur Prélat, bien grandmerci vous dis.

EPÎTRE IV.

A MONSIEUR ***.

J'EN ai promis, le fait eſt tout conſtant,
De le nier je ferois grand ſcrupule,
Promis des Vers, bon ou mauvais, s'entend,
Tout de nouveau je les promets d'autant,
Voire s'il faut, vous en ferai cedule;
Mais que cela ſoit de l'argent comptant,
Nenni Déa, non, ne ſoyez ſi crédule.

Ce ſont deux points que promettre & tenir;
Quant au premier, j'y conſens avec joye
Pour le preſent, comme pour l'avenir,
Les prometteurs Dieu puiſſe-t-il bénir;
Promeſſes ſont des paroles de ſoye,
Chiche n'en ſuis, j'en ai toûjours en voye,
A tout venant je ſuis prêt d'en fournir,
Onc pour ſi peu ne me ferai honnir,
Tant qu'on voudra j'en donne & j'en envoye;
Mais à l'effet ſi l'on prétend venir,
Je n'y ſuis plus, c'eſt une autre monnoye.

Ah ! quelle horreur, direz-vous à ces mots,
Vous dont l'humeur eſt ſi franche & loyale,
Peut-on tenir de ſemblables propos
Et débiter cette indigne morale ?
Quoi ! De promettre il ſera donc permis,
Et de manquer quand on aura promis ?
Homme d'honneur doit garder ſa parole :
C'eſt fort bien dit, les droits en ſont ſacrez ;
Mais *diſtinguo*, Signor, en quelle Ecole ;
Ne ſçavez pas que j'ai pris mes dégrez
En Faculté de fine Normandie,
Et fait mon Cours, dont j'ai de bons témoins ;
Là de promettre, & même ſur la vie,
Quand de tenir on n'auroit nulle envie,
On ne fait faute en ſes petits beſoins ;
L'honneur pourtant n'en ſouffre nulle tache :
Qu'on ait fauſſé ſa parole vingt fois,
On n'en perd pas un poil à ſa mouſtache :
Chaque païs a ſes Us & ſes Loix.
Que ſur cela votre courroux s'allume,
Moraliſez, en ſévére Caton,
Je vous dirai tout net, c'eſt la coûtume ;
Et, s'il vous plaît, comment la nomme-t-on,
Cette coûtume ? On la nomme la ſage

Par excellence, en voici la raison :
C'est qu'en tout lieu, comme en toute saison,
Il n'en est point de plus utile usage,
Ni de plus sûr : on m'en a fait leçon
Sept ans entiers, si ma mémoire est bonne ;
C'est droit acquis, je m'en sers quelquefois ;
Or bien sçavez qu'en usant de ses droits,
On ne fait tort en ce monde à personne :
D'où je conclus, & crois conclure bien,
Après avoir visé toutes les piéces,
Que, nonobstant tous sermens & promesses,
Foi de Normand, je ne vous dois plus rien,
Fors le respect, car ma Muse est discrete,
Et celui-là ne se vend, ni s'achete.
Vous me direz, achetez-vous les Vers ?
Je les achete ; oüi, n'en faites de doute,
Et qui pis est, vû le prix qu'il m'en coûte,
Depuis un tems je les trouve fort chers.
Trouvez marchand à qui ma Muse agrée,
Je la lui vends, & lui vends de l'ennui,
Pour ses lecteurs aussi-bien que pour lui :
Mais je crois bien que pareille denrée
Trouvera peu de marchands aujourd'hui.
Telle qu'elle est, si je veux vous en croire,

Au Bourniquet * pourtant en fait-on cas ;
Pour un Rimeur ce n'eſt pas peu de gloire :
Mais ſur ce point ne me flattez-vous pas ?
Quoi qu'il en ſoit, flattez toûjours, n'importe,
Bien vous le paſſe, & je vous dis ici
D'après quelqu'un qu'on flattoit de la ſorte,
Tu m'aduli, mà pûr tu mi piaci.
Oüi, je m'en tiens à votre témoignage
Touchant ce fait, & ne veux rien de plus ;
D'en appeller je n'ai pas le courage,
Honte auroit beau me prêcher là-deſſus.
Onc à Rimeur honte ne fit dommage,
Sur le Parnaſſe on tient que c'eſt abus.

Mais entre-nous, voyez comme tout change,
Il fut un tems, & le cotterois bien,
Que quand on m'eût accablé de loüange
Au Bourniquet, l'aurois compté pour rien.
Pour le preſent il en eſt autre choſe ;
D'encens qui vient de ce petit canton,
Je priſe plus cent fois la moindre doſe,
Que tout celui que foürnit l'Helicon.
D'où peut venir cette métamorphoſe ?

* Maiſon dans le fauxbourg d'Orleans où demeuroit le Cardinal de Boüillon, avant ſa ſortie de France.

Bien le voyez : tant vaut l'homme dit-on,
Tant vaut sa terre, & tant vaut sa maison.
Le texte ici n'a pas besoin de glose,
Et qui voudra remonter à la cause,
Dira d'abord, le Proverbe a raison.
De tout ceci ne peut-on pas conclure,
Que si bien-tôt par la faveur des Dieux
Certain Seigneur s'approchoit de ces lieux,
Le Bourniquet pourroit par avanture
En valoir moins, & nous en valoir mieux.
Or vous le dis bien clair, & le repete;
Quand je devrois m'attirer le courroux
Du Bourniquet, & peut-être les coups,
Déja voudrois que la chose fût faite.
D'autres que moi le voudroient bien aussi,
Et qui plus est ne vois ici personne,
Qui de bon cœur ne le souhaite ainsi,
J'attens toûjours, & non pas sans souci,
Qu'enfin le Ciel à nos vœux le redonne,
Et n'y plaindrai les frais d'un grandmerci.
Que plût à Dieu qu'au défaut de Pégase,
Je pûsse au moins, perché sur un criquet,
A travers monts voler au Bourniquet,
Et voir de près le Patron de la case,

Là volontiers planterois le piquet,
Si l'on vouloit m'en ouvrir le loquet.
A tant de grace oserois-je prétendre ?
C'est bien assez qu'on y souffre mes Vers ;
Vous qui sçavez la route qu'il faut prendre,
Si le voulez sçaurez bien me l'apprendre,
Au Bourniquet tous huis vous sont ouverts,
Et de plein pied vous pouvez vous y rendre ;
Près du Patron oubliant l'Univers,
Là vous soulez & le voir & l'entendre,
Et l'admirer, l'un de l'autre s'ensuit ;
Bien en ferois autant à votre place,
Mais on n'a pas toûjours ce qui nous duit ;
Jugez de-là, quelque mine qu'on fasse,
Que dans le fond le Bourniquet & vous,
Par cet endroit faites bien des jaloux.

Ne faut pourtant que si bonne fortune
Aille vous faire oublier vos amis ;
Joüissez-en, elle n'est pas commune,
Mais bien sçavez ce que m'avez promis.
De moi chetif ayez donc souvenance
Dans votre gloire ; & quand y verrez jour,
Près de l'Altesse, ou près de l'Eminence,
Ce m'est tout un, faites un peu ma Cour.

Or pour cela ne faut tant de détour ;
Suffit de peindre en un portrait fidele
L'attachement, & l'ardeur & le zele,
Et le reſpect, dont mon cœur lui fait vœu ;
Ajoûtez-y reconnoiſſance entiere
Pour ſes bontez ; bref, ſur cette matiere
N'apprehendez que d'en dire trop peu.
A ſa faveur recommandez ma Muſe,
Elle a beſoin d'un ſemblable ſupport,
Si quelquefois au moins elle l'amuſe,
Je ſuis content, & me voilà trop fort.
Qu'après cela déſormais on la fronde,
Fier d'un honneur qui releve ſes droits,
J'oſerois dire, elle a plû toutefois
A la prémiere Eminence du monde.



SUR LE PARQUET DONNÉ A Mme L'ABBESSE DE PREAUX

le jour de sa Fête.

J'Allois cueillir des fleurs, pour vous faire un bouquet;
Elles s'offroient en abondance,
Et demandoient toutes la préference,
Jusqu'au moindre petit muguet;
Quand un gros chêne à fiere contenance,
Prit la parole en arbre d'importance,
Et par ces mots rabatit leur caquet:
Canailles, taisez-vous, leur dit-il en colere,
C'est bien à vous de vous offrir ici;
Votre beauté fragile est courte & passagere,
Un gratecu sur pied vaut mieux, sans vous déplaire
Que tout autant que vous voici,
Dès que vous n'êtes plus au sein de votre mere.
Quant à moi, Chêne, il n'en est pas ainsi.
Vivant, ou mort, je suis toûjours d'usage,
On sçait me mettre en œuvre poliment.

Sous le nom de lambris, ou bien de parquetage.
Je ne ſuis pas d'un petit ornement.
Las du fardeau de la vieilleſſe,
Je veux m'immoler galamment,
Pour une illuſtre & ſage Abbeſſe:
Qu'elle me foule aux pieds dans ſon appartement
Mon ſort ſera plus beau, que quand juſques aux ci
J'élevois ma ſuperbe tête;
Et j'aſpire au moment que tiré de ces lieux,
J'aille en Parquet changé me montrer à ſes yeux
Et ſervir de bouquet à ſa nouvelle fête.
Ainſi fut fait, comm'il l'avoit reglé;
Un Chêne de Dodone auroit-il mieux parlé?



EPÎTRE V.

A M[me] L. M. DE M....

Qui avoit demandé à l'Auteur les Vers précedens, pour accompagner le Parquet dont elle faisoit present à Madame l'Abbesse de Preaux.

POur bien chanter l'Abbesse de Preaux,
Et le present que votre cœur lui donne,
Il eût fallu du moins un Despreaux,
La piece encor n'auroit été trop bonne.
Mais quand du Ciel je pourrois obtenir
De devenir Despreaux tout à l'heure,
Je vous le dis bonnement, que je meure,
Si je voudrois Despreaux devenir ;
Non qu'il n'ait rang parmi les plus illustres
Qu'on voit briller dans le sacré Vallon :
Mais il faudroit vieillir de quelques lustres ;
Et n'en déplaise au seigneur Apollon,
Au bon Pégase, aux Muses que j'honore,
Tout compassé, j'aime bien mieux encore,
Malgré la gloire & tous ses partisans,

Rimer plus mal, & vivre plus longtems.
Vous en ſerez un peu moins bien ſervie,
J'en ai regret, & pourtant n'ai pas tort;
Vers bien rimez nous les priſons tous fort,
Mais nous priſons encor bien plus la vie.

Vaille que vaille, il faut prendre ceux-ci,
Ils m'ont coûté plus que je ne puis dire,
Depuis trois jours je ſouffre le martyre,
L'eſprit bouché, la cervelle en ſouci,
A tout * Auxois enfin je ſuis en butte;
Point de quartier, j'ai beau crier merci
L'Epoux, l'Epouſe, & tout le monde ici,
Juſqu'au Papa Parfait me perſécute.
J'ai dit, pourquoi me charger du paquet,
Et que peut-on dire ſur un Parquet?
Dans une chambre un Parquet fait merveille,
Mais dans des Vers il ne fait pas trop bien;
En vain j'écris, je griffonne, je veille,
C'eſt tems perdu, l'eſprit ne fournit rien.
Si l'on parloit de vanter la ſageſſe,
Et la vertu de votre illuſtre Abbeſſe;
S'il ne falloit dans un pompeux écrit,
Que mettre en Vers tout ce qu'en bonne proſe,

* Auxois la Ferriere en Brie.

Autr

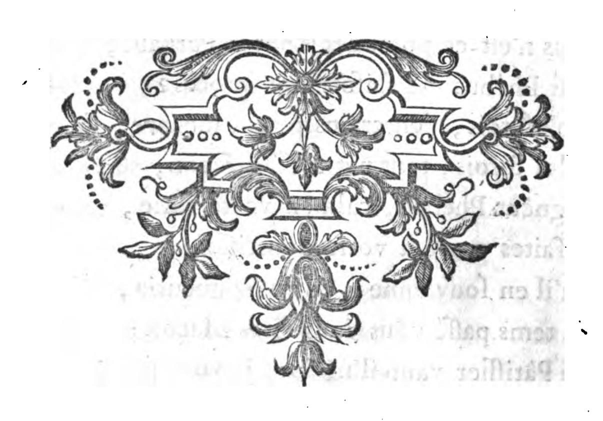
Autres & vous d'elle nous avez dit,
Avec plaisir j'entreprendrois la chose ;
Sans emprunter l'éclat de ses ayeux
J'en pourrois faire un éloge pompeux :
Mais un Parquet, helas ! Par où m'y prendre ?
Phébus lui-même y perdroit son Latin :
En vain pourtant j'ai voulu m'en défendre,
On m'est venu relancer ce matin,
Dire il le faut, & cela d'un ton ferme,
En me donnant deux heures pour tout terme :
Quand il le faut, il le faut une fois.
J'ai donc d'abord un peu rongé mes doigts,
Mis en grondant mon esprit à la gêne,
Mais le trouvant plus sec que le Parquet,
Que vous donnez en guise de Bouquet ;
A son défaut j'ai fait parler un chêne,
Qui bien ou mal, ainsi qu'il vous a plû,
A dit en Vers ce qu'aurez déja lû.

Chênes parler, n'est chose si nouvelle,
Ceux de Dodone, ainsi qu'on l'a noté,
Avoient ce don, & d'une voix fidèle
Parloient jadis & disoient verité.
J'en connois maints dans le siecle où nous sommes ;
Je ne dis pas des chênes, mais des hommes,

Qui dans leurs dits n'en sçauroient faire autant,
Et de bien dire ils se vantent pourtant :
A moult parler souvent la langue chope,
Au tems jadis bêtes parloient aussi ;
Sans remonter jusques au tems d'Esope,
Bêtes encor parlent en celui-ci ;
Pour ce ne faut nulle métamorphose,
Cela se fait tout naturellement :
Mais tout compté, selon mon sentiment,
Chênes parler, est encore autre chose ;
Or sur ce que le chêne vous dira
Gardez-vous bien de paroître incrédule ;
Vous le pouvez écouter sans scrupule,
Dans ses propos jamais ne mentira.
Faiseurs de Vers, le monde nous accuse,
D'avoir un peu mauvais bruit sur ce point,
J'ose pourtant en excepter ma Muse,
Elle vaut peu, mais elle ne ment point.
Dans le moment que j'écris cette page
J'entends déja du bas de l'escalier,
Certaine voix qui m'appelle à l'ouvrage
Et m'avertit de prendre un tablier :
Point ne chommons, chacun aide au menage.
L'Eté passé l'on me fit Tapissier,

J'ai depuis peu changé de personnage ;
Et me voilà devenu Pâtissier.
Non pas en Chef, je le voudrois bien être ;
Mais je commence, & me fais au métier,
Apprentif suis, avant que d'être Maître ;
Sur mes progrès on juge que dans peu
Je le serai ; l'on me flate peut-être,
Mais, entre nous, je sçai déja connoître
La pêle à four d'avec la pêle à feu.
Or qui verra l'ardeur & le courage,
Dont je me porte à mon apprentissage
Ne sera point surpris de ce succès......
Mais n'est-ce point dégrader le Parnasse,
Et si Phébus me faisoit mon procès ?
Il n'oseroit, j'en crains peu la menace ;
Et lui dirois, tout net & sans façon,
Seigneur Phébus, calmez votre furie ;
Et faites grace à votre nourrisson.
Qu'il en souvienne à votre Seigneurie,
Au tems passé vous vous fîtes Maçon ;
Un Pâtissier vaut-il moins, je vous prie ?
Nous nous tuons à rimer jour & nuit ;
Quand nous avons épuisé notre veine,
Un vain laurier est souvent le seul fruit,

Que nous tirons de toute notre peine.
Je prise fort vos lauriers, il sont beaux,
Mais après tout c'est maigre nourriture,
Encor du moins quand je fais des gâteaux,
J'en ai ma part, j'en croque à l'aventure.
J'entends encor que l'on me cite au four,
Seigneur Phébus, adieu jusqu'au retour,
S'il faut opter, je suis pour la galette,
Mieux vaut encor, je le dis sans détour,
Estre ici-bas Pâtissier que Poëte.



EPÎTRE VI.

A MADAME LA PRESIDENTE BRUNET DE CHAILLY,

Sous le nom d'une Dame de ses amies chez qui étoit l'Auteur.

VOs lettres sont toûjours plaisir,
Chere Chailly, je vous le jure,
Les mots jettez à l'avanture
Y semblent placez à loisir,
Et l'on diroit que la nature
Auroit pris soin de les choisir.
L'embarras est d'y bien répondre,
Mais pour le faire comme il faut,
Il me faudroit toute refondre;
Et je crains, malgré le grand chaud,
De ne faire que m'y morfondre.
Peut-être fort peu vous en chaut;
Mais, ma Chailly, qu'il vous en chaille,
Ou qu'il ne vous en chaille pas,
Je vais tâcher vaille que vaille

De ſortir de cet embarras.
Commençons donc notre beſogne :
Vous êtes heureuſe en Bourgogne,
Et quoi qu'on diſe de Grigny,
Il s'en faut beaucoup qu'il réponde
Au merite de Serigny.
Dans votre Châtel tout abonde,
Tout y reſpire le bon goût,
Jeux, plaiſirs, grand-chere, & beau monde;
Dames de Beaune ſur le tout.
Ici je n'ai pour tout potage
Qu'un pauvre Hermite à colet noir
Et l'autre de même plumage
Que chez moi vous avez pû voir,
Et qui ne vaut pas davantage ;
C'eſt tout le compte ; & puis bon ſoir.
Vous me direz, c'eſt peu de choſe :
Mais on ſe ſauve comme on peut,
Et n'a pas quoiqu'on ſe propoſe,
Des Dames de Beaune qui veut.
Malgré cela le tems ſe paſſe,
Je ne puis vous dire comment,
Mais toûjours fort joyeuſement,
Dont au Seigneur nous rendons grace.

La nuit on dort tranquillement,
Le jour on rit modeſtement,
On chante, on lit, ou l'on converſe,
Permis de dire en converſant
Tout ce qui vient à la traverſe;
Et voilà comme on fait bon ſang.
Avec cela bon vin en perce,
Du Bourguignon, du Champenois,
Soit l'un, ſoit l'autre à notre choix
Dans nos verres bien frais ſe verſe.
Si du gibier vous faites cas,
Sçachez que nous n'en manquons pas,
Perdreaux & Lapreaux à leur ſuite
Viennent chez nous en bon état,
Et tournent ſur la lichefrite,
Le tout ſans bruit & ſans éclat;
Mais grace à qui d'un ſi bon plat?
A Dieu d'abord, & puis enſuite
Au Garennier de Beleſbat.
Franchement c'eſt un galant homme,
Qui vous ſçait faire Echec-&-mat
Le gibier le plus délicat
Qu'on trouve d'ici juſqu'à Rome,
Quand il vient ſelon notre pact

En Garennier fidele, exact,
Portant sur son cheval de somme
Maints petits pieds d'un fin carat,
Il est digne qu'on le renomme,
Et nous crions alors : *Vivat*
Le Garennier de Belesbat.
  Mais quand par un destin contraire
Il vient à vuide, ou ne vient pas,
Chose pour nous peu salutaire,
On lui dit injures à tas,
On le traite de miserable,
On le nomme faquin, goujat,
Gibier de gibet tout à plat,
Qui des plus grands crimes capable,
Le cœur plus noir que son rabat,
Sent le fagot, vient du sabat :
Enfin le plus modeste à table,
Dans sa fureur envoye au Diable
Le Garennier de Belesbat.
  Nous aurions tort de nous en plaindre,
Tout le monde en est satisfait,
Et pour un Garennier parfait,
Je puis ici vous le dépeindre,
Il a des talens en effet

Où nul autre ne peut atteindre :
Qu'il pourſuive comme il a fait,
Nous le ferons boire au buffet,
C'eſt tout le mal qu'il ait à craindre.

Croyez-en ce que vous voudrez,
Nous ſommes gens fort moderez,
Et nous avons l'ame ſi bonne,
Que quand nous ſommes bien leſtez,
Bien abbreuvez, bien appâtez,
Nous ne voulons mal à perſonne.

Pour Vous, nous vous voulons tout bien,
Helas! que n'êtes-vous des nôtres,
Vous ne ſçauriez y gâter rien;
Nos Hermites dans l'entretien
Le diſent tout comme les autres;
Mais vous & votre cher Epoux,
Qu'on aime preſqu'autant que vous,
Parlez-vous de nous dans les vôtres?

C'en eſt aſſez, peut-être trop;
J'ai pris le ſecours de la Rime
Pour me ſauver par le ſublime,
Et vous ratrapper au galop.
Adieu, c'eſt ſans ceremonie,
Le mieux eſt d'en uſer ainſi,

Si l'on en croit Monsieur d'Hansy
Et toute notre compagnie :
Adieu, Madame, & Dieu vous gard
Des visites longues d'une aulne
Que vous font les Dames de Beaune,
Sur tout lorsqu'elles s'en vont tard.



EPÎTRE VII.

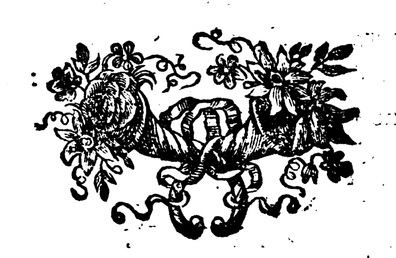
A MONSIEUR A. C. A. L. C. D. A.

Sous le nom de sa belle sœur, en lui envoyant de petites figures Chinoises en broderie.

VOus négligez bien les bons hommes,
De partir sans vous en charger ;
Pourtant deviez-vous bien songer
Que dans la saison où nous sommes
Ce n'est pas chose à negliger.
Cette denrée est assez rare
Pour qu'on ait droit d'en être avare ;
Je le jure en femme d'honneur,
Pour tout autre j'en serois chiche,
Mais pour vous, grave Senateur,
Je vous les donne de bon cœur,
Il m'en reste un, je suis trop riche,
Leur figure vous fera peur,
Mais n'en jugez pas par la mine,
On peut s'y tromper quelquefois,

Et s'ils on l'air un peu Chinois,
Il ne faut pas qu'on s'imagine,
Que cette marchandise-là
Ne se peut trouver qu'à la Chine.
C'est beaucoup dire, mais holà;
On en trouve parci par là,
Aux païs Chinois & dans d'autres,
Et même sans aller si loin,
Qui les chercheroit avec soin
En pourroit trouver dans les nôtres.
A tout hazard gardez ceux-ci,
La dépense n'en est pas grande,
Je vous les livre tous ici,
Leurs femmes & le Diable aussi,
Qui s'est faufilé dans la bande;
Et pour le prix que j'en demande
Il suffira d'un grandmerci.
Vous me direz c'est cas étrange,
Qu'ils ont ces bons hommes si bons,
Toûjours le Diable à leurs talons,
Et qu'on n'y trouve jamais d'Ange.
Le fait est sûr & trop certain,
Mais qu'y faire? C'est leur destin.
Job en son tems fut un bon homme,

Et vous sçavez pourtant en somme,
Qu'il eut, le pauvre malheureux,
Durant un tems long & fâcheux,
Sa femme & le Diable à ses trousses.
C'étoit trop d'un ; mais qui des deux
Donna de plus rudes secousses,
C'est de quoi l'on dispute fort ;
Et même on dit que la Sorbonne
Sur ce point là n'est pas d'accord.
Mais qu'une femme aimable & bonne
Puisse rendre heureux un Epoux,
Je n'en ai vû douter personne,
Nos Docteurs nous l'assurent tous ;
Et si je doutois du contraire
Pour sçavoir le vrai de l'affaire
Je n'irois consulter que vous.



EPÎTRE VII
A MONSIEUR * * *

JE vous redemande mes Vers,
Et vous m'en envoyez des vôtres ;
J'y gagne plus que je n'y perds,
Ils valent les miens & bien d'autres ;
Mais, à vous parler franchement,
C'est toûjours répondre en Normant.
Pardonnez ce petit reproche
A mon juste ressentiment :
Un Poëte ordinairement
A toûjours quelque trait en poche,
Que son corroux malin décoche,
Sans songer sur qui, ni comment,
Dès qu'il voit devant lui qu'on cloche :
Or pour ne point vous le mâcher,
Vous êtes né sous un clocher
Où pour sauver une anicroche
La langue est sujette à clocher.
Vous êtes fort heureux en rime,

Et je conviens que du Royer
Rime fort bien avec Boyer ;
Mais un sçavant maître d'escrime,
Pour ne rien devoir qu'à son art,
Auroit évité, ce me semble,
Ces deux beaux noms que le hazard
A fait si bien rimer ensemble.
Passe encor que pour une fois
Par nécessité l'on les mette ;
Mais le rimeur est aux abois
Qui dans douze vers les repete.
Vous avoüez de bonne foi,
Que la rime est foible de soi
Et vous priez qu'on vous la passe ;
Elle est de trop mauvais alloi,
Et je ne puis vous faire grace.
Mais je vous donne un bon conseil,
Sans faire rimer l'un à l'autre,
Le nom de Boyer & le vôtre,
Faites rimer en cas pareil,
Quoi qu'on en dise & qu'on en glose,
Du Royer avec du Royer,
Comme Boyer avec Boyer,
C'est à peu près la même chose,

Corrigez votre plaidoyer :
Corrigez, mon cher, & pour cauſe,
Quand la rime aux regles s'oppoſe,
Il vaut mieux ſans tant tournoyer
Baiſſer le ton & parler proſe.

Je conviens qu'à ce défaut près
Vos Vers ont d'aſſez jolis traits ;
Mais ce petit défaut les gâte,
Outre qu'ils ſont trop ſans apprêts ;
Et ſemblent faits fort à la hâte.
Excuſez ma ſincérité,
Je crains votre facilité ;
Elle vous flatte, elle vous tente ;
Mais c'eſt un dangereux écüeil ;
Parce qu'un terme ſe préſente,
Il ne faut pas lui faire accüeil.
Quand de ſon travail on eſt chiche,
On ne ſçauroit aller bien loin ;
La rime n'eſt jamais trop riche,
Et demande beaucoup de ſoin.
Entre cent choiſiſſez-en une,
Et ne la mettez que par choix ;
Dès que la rime eſt trop commune,
Le rimeur perd bien de ſes droits,

Et

Et ſur le Parnaſſe François
Ne fait jamais grande fortune.
Marot & ſes contemporains,
Gens ſur cela ſans indulgence,
N'avoient rien de cette indigence
De tous nos Poëtes forains.
Chez eux de bonne intelligence
La rime avec le ſens s'agence,
Le tour eſt libre & dégagé,
Et dans leurs Vers l'air négligé
Ne tient rien de la négligence.
La facilité vous plaît fort,
Cultivez-la, j'en ſuis d'accord,
Mais loin de la prendre pour guide,
Tenez-lui toûjours bien la bride.
J'inſiſte beaucoup ſur ce point;
Auſſi c'eſt la grande maxime,
Dans nos Vers conduiſons la rime,
Et qu'elle ne nous mene point.
Quand rime ſur rime on entaſſe,
On perd ſouvent bien du papier;
Quatre vers tiſſus avec grace,
Et bien polis ſur le métier,
Valent mieux qu'un poëme entier.

Ma Critique eſt un peu ſévere
Mais elle vous eſt néceſſaire,
Et vous devez en faire cas;
C'eſt un flambeau qui vous éclaire
Et ſert à diriger vos pas,
Je vous flaterois pour vous plaire,
Et ne vous critiquerois pas,
Si vous ne pouviez fort bien faire.



C

EPÎTRE IX.

POUR MONSEIGNEUR LE DAUPHIN*,

Au sujet d'une avanture arrivée entre lui & le petit Marquis de Brancas.

MUse, prenez vos plus brillans atours,
Vos patins neufs, vos habits des bons jours,
Vos beaux pendants: soyez proprette & blanche,
Telle qu'un jour de Fête, ou de Dimanche.
Il faut partir dès demain pour la Cour;
Un jeune Prince, aussi beau que l'Amour
Enfant des Dieux, par ses graces éxige
De tous les cœurs un juste hommage lige:
Chacun s'empresse à lui rendre le sien;
Portez-lui vîte & le vôtre & le mien.
C'est ce DAUPHIN, seul gage qui nous reste
D'un Pere, helas! que le courroux céleste
Malgré les cris des peuples gémissans

* Aujourd'hui le Roi Loüis XV.

Nous enleva dans la fleur de ſes ans.
Faſſe le Ciel appaiſant ſa colere,
Qu'un jour le Fils nous remplace le Pere ;
Nous ne pouvons ſouhaiter aujourd'hui
Rien de plus doux, ni pour nous ni pour lui.
Mais arrêtez : que vois-je ici, ma Muſe ?
Vous qui d'abord étonnée & confuſe,
Et dans le cœur murmurant contre moi,
Vous défendiez d'accepter cet emploi,
Au tendre nom du DAUPHIN de la France
Vous reprenez toute votre aſſurance,
Et ſemblez même à votre air vif & gai
Ne demander qu'à partir ſans délai.
Je vois le point, & je crois vous entendre :
Pour un Enfant dans l'âge le plus tendre,
Et qui ne compte encor que trois moiſſons,
Me dites-vous, faut-il tant de façons ?
Muſe, tout doux : qui vous laiſſeroit faire,
Vous me feriez à la Cour quelque affaire.
Je crois vous voir prompte à vous oublier,
D'un pas leger & d'un air familier,
Vers le DAUPHIN pour début d'ambaſſade
Les bras ouverts courir à l'embraſſade.
Autant en fit dans un ſemblable cas

Jeune Marquis que vous ne valez pas,
Autant en fit, & compta ſans ſon hôte;
Retenez-en, Muſe, & n'y faites faute,
Toute l'hiſtoire. Au Prince, certain jour,
Ce jeune Enfant alloit faire ſa Cour.
Sa Cour, que dis-je? Helas! C'eſt un langage
Dont à trois ans on ignore l'uſage.
Sans tant tourner, diſons qu'il l'alloit voir,
Plus par inſtinct même que par devoir.
Le cœur qui fut ſon guide & ſon génie,
Ne connoît point tant de cérémonie.
Depuis long-tems flatté de ce plaiſir
Le pauvre enfant brûloit d'un vrai déſir
De voir le Prince, & diſoit à toute heure,
Quand le verrai-je? Il ſe tourmente, il pleure,
Il veut le voir. Soyez ſage, & demain,
Lui diſoit-on, vous le verrez: ſoudain
Il s'appaiſoit; une telle promeſſe
Plus le touchoit que bonbons & careſſe.
Arrive enfin ce jour tant ſouhaité,
Long-tems promis, & ſouvent acheté.
D'attendre au moins qu'un moment on l'inſtruiſe,
Point de nouvelle: il faut qu'on l'y conduiſe
Sans différer. Enfin, pour faire court,

On l'y conduit, ou plutôt il y court.
Dès qu'il le voit, ne se sentant pas d'aise,
Il vole à lui, saute à son cou, le baise
De tout son cœur. Qui n'en feroit autant
Si l'on osoit ? N'en faites rien pourtant ;
Un tel début quoiqu'assez pardonnable,
Muse, n'eut pas un succès favorable.
Bientôt le Prince étant débarrassé
Des petits bras qui l'avoient embrassé,
Sur l'embrasseur jette un œillade fiére,
En reculant quatre pas en arriére.
Son petit cœur, mais noble, & qui se sent ;
Est tout émû de ce trait indécent.
Que fera-t'il ? Il s'agite, il secoüe
Avec dépit ce baiser de sa joüe ;
Et de sa main il semble s'efforcer,
S'il est possible, au moins de l'effacer.
A tous ces traits d'un courroux respectable ;
Que dit, que fit, que devint le coupable ;
Coupable ? oüi : qu'il soit ainsi nommé,
Mais seulement pour avoir trop aimé.
Le pauvre Enfant dans une alarme extrême
Se fit d'abord son procès à lui-même,
Les yeux baissez, immobile, interdit,

Il reconnut sa faute, il en rougit;
Son repentir répara son audace,
Par son respect il mérita sa grace,
Et s'approchant humblement du DAUPHIN,
Il fit sa paix en lui baisant la main.
De tout ceci vous paroissez surprise,
Et votre esprit raisonnant à sa guise
Se dit tout bas; Prince, tant soit-il grand,
Si jeune encor, entrevoit-il son rang?
De son berceau touchant à la couronne,
Distingue-t'il l'éclat qui l'environne?
Et de LOUIS présomptif Successeur,
De son destin connoît-il la grandeur?
Muse, il la sent, s'il ne sçait la connoître:
Dans les Heros que pour regner fait naître
Des grands Bourbons la Royale Maison
Le sang inspire, & prévient la raison.
Le noble instinct qui dans leur cœur domine
Rappelle en eux leur auguste origine,
Et de ce sang reçu de tant de Rois
La Majesté reclame tous les droits.
Allez donc, Muse, & désormais instruite,
Sur ces leçons reglez votre conduite,
De ce Soleil sous l'enfance éclipsé

N'approchez point d'un air trop empressé,
Sans affecter des airs de confiance
Qu'une modeste & naïve assurance,
Gagne le Prince, & puisse de sa part
Vous attirer quelque tendre regard.
Haranguez peu, mais que votre visage
De votre cœur exprime le langage.
Je ne ne dis pas qu'un petit compliment
Assaisonné du sel de l'enjoûment,
N'eût son mérite, & même ne pût plaire,
Mais l'embarras, Muse, est de le bien faire;
Le tout dépend des momens & du tour:
Vous l'apprendrez des Rhéteurs de la Cour.
Point ne connois, pour l'art de la parole,
De plus adroite & plus subtile Ecole:
Le beau parler vint au monde en ce lieu,
Et compliment est leur Croix de par-Dieu.
L'air du Pays qui de lui-même inspire
Vous dictera ce que vous devez dire.
Si cependant vous doutez du succès
Retranchez-vous à faire des souhaits,
C'est un encens qui fut toûjours de mise;
Mais faites-les en Muse bien apprise.
Vous trouverez de quoi dans le DAUPHIN;

Et sur son compte on en feroit sans fin.
Souhaitez-lui les vertus de son Pere,
Ajoûtez-y les graces de la Mere,
L'ame & le cœur du DAUPHIN son ayeul,
De LOUIS, tout, il comprend tout lui seul:
Lui souhaiter qu'à LOUIS il ressemble,
C'est le doüer de tous les dons ensemble.
S'il demandoit, comme il faut tout prévoir,
Pourquoi ne suis moi-même allé le voir;
Vous lui direz à l'oreille: mon Prince,
Je crois qu'il a quelqu'affaire en Province:
Mais en tout cas à lui ne tiendra point,
Que ne soyez obéi sur ce point.



EPÎTRE X.

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN*

Pour lui demander permission de l'aller voir.

QUand sur certain petit évenement
Ma Muse alla vous faire compliment,
Elle vous dit, ou dût dire, MON PRINCE,
Qu'avois alors affaires en Province.
Elle dit vrai, pas d'un mot n'en mentit,
Car, m'en souvient, j'en avois un petit,
Et m'ont tenu quatre bonnes années;
Mais à present elles sont terminées,
Et voudrois bien, puisque suis de retour,
Moi-même aller vous faire un peu ma Cour;
Or avisez, si le voulez permettre,
Et l'Ecrivain suivra de près sa lettre.
Quelqu'un peut-être, avec malignité,

* Aujourd'hui le Roi Loüis XV.

Dira tout bas, c'eſt curioſité.
Qu'il le diſe : oüi, PRINCE, de vous connêtre
Suis curieux, & l'on peut à moins l'être.
Depuis trois mois qu'un deſtin fortuné
M'a dans les murs de Paris ramené,
De tous côtez j'entens à mes oreilles
Gens qui de vous diſent monts & merveilles.
Mon Dieu, dit l'un, que le petit DAUPHIN
A dans ſon air & du grand & du fin !
Peut-on, dit l'autre, en un âge ſi tendre
Et plus valoir & faire plus attendre !
Qu'il a d'eſprit, ajoûte un ſurvenant,
Il apprend tout, & preſqu'en badinant :
Du Nord, du Sud, il diſtingue les plages,
Et ſur la Carte il fait de longs voyages.
Sur tous ces chefs & ſur maint autre point
Chacun raiſonne & l'on ne tarit point.
J'entens le tout, PRINCE, & de ces ſuffrages ;
Je ſçais pour vous tirer d'heureux préſages ;
Mais il me fâche, à vous le dire net,
De n'opiner toûjours que du bonnet ;
Sur ces propos, dont j'ai l'ame attendrie,
En vain j'admire, en vain je me récrie,
Je ſuis honteux, & pris au dépourvû

Quand on me dit : Hé bien, l'avez-vous vû ?
Et puis, d'ailleurs, quoique la Renommée,
Soit à surfaire assez accoûtumée,
Je crains toûjours, PRINCE, qu'elle n'en ait
Dit & cité bien moins qu'elle n'en sçait.
Elle a beau faire & nous vanter son zele,
Je l'ai surprise à n'être pas fidelle ;
L'éprouverez peut-être quelque jour,
Mais à LOUIS elle a joüé le tour.
Quand de ses faits éclatante interprete
En sa faveur elle enfloit la trompette,
Vous eussiez dit au seul ton de sa voix
Qu'elle flatoit comme on flate les Rois :
Mais l'Etranger qu'elle attiroit en France,
Voyant de près LOUIS & sa puissance,
De sa grandeur surpris & transporté,
Loin de trouver l'éloge trop flaté,
Trouvoit, ainsi que l'avoûra l'Histoire,
La Renommée au dessous de sa gloire.
De Vous aussi, PRINCE, quoiqu'en petit,
Elle pourroit en avoir trop peu dit ;
Au bruit public mille choses échapent,
Qui sous les yeux charment, saisissent, frapent ;
C'est un sourire, un air de tête, un rien,

Mais tout cela porte coup & peint bien :
Quand on commence ainsi que vous le faites,
Quand on est fait, PRINCE, comme vous l'êtes,
Quelques couleurs qu'on donne à vos portraits,
Il n'est rien tel que d'être vû de près.



EPÎTRE XI. EN RONDEAU,

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN, APRE'S L'AVOIR VÛ.

IL n'eſt rien tel, PRINCE, que de vous voir.
La Renommée étoit une infidelle,
Et je lui veux apprendre ſon devoir.
Mon cœur plus vif & plus alerte qu'elle
S'en défioit, & me diſoit tout bas,
Ne ſoyez point la dupe de ſon zele,
Il en eſt bien qu'elle ne vous dit pas,
Plus trouverez que ſa voix n'en dépoſe:
Je vous ai vû, PRINCE, & ſans contredit,
En fait d'eſprit, d'air, & de toute choſe,
J'ai plus trouvé qu'elle ne m'avoit dit:
Elle a chez moi perdu tout ſon crédit.
Sur tous vos faits, je le jure & propoſe,

A ſon Bureau n'irai plus me pourvoir ;
Chez vous le texte en dit plus que ſa gloſe,
Il n'eſt rien tel, PRINCE, que de vous voir.

En l'entendant jaſer ſur votre compte
Et débiter votre los dans Paris,
De ſes diſcours, je l'avouë à ma honte,
En vrai badaut je fus d'abord épris.
Sa Rhetorique ingenuë & naïve
Devant les yeux ſçavoit mettre d'abord
Cinq ans, & moins encor, en perſpective,
Puis alleguoit & le Sud & le Nord.
Je l'écoutois : pour un âge ſi tendre
C'étoit beaucoup, & plus n'oſois prétendre.
Mais quand vous vis dans votre cabinet
Sur carte nuë où le double hemiſphere
Ne preſentoit qu'un diſque blanc & net,
Parler en maître & d'une main légere
Tracer vous-même & marquer les climats,
Courir les mers, puis de chaque Couronne
Fixer, borner, diſtinguer les Etats,
Et m'indiquer Iſles, Dieu me pardonne,
Qu'avant cela je ne connoiſſois pas ;
Je fus ſurpris d'une toute autre ſorte,

Et dès l'inſtant pûs bien m'appercevoir,
Que quelque trait que de vous on rapporte,
Il n'eſt rien tel, PRINCE, que de vous voir.

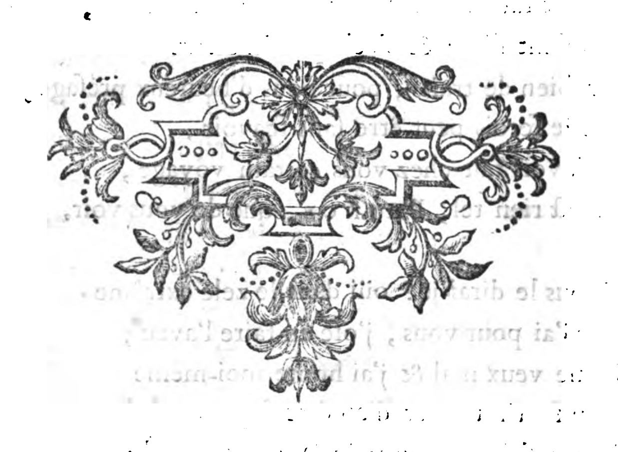
A mon retour j'avois l'ame charmée
Et ſavourois le tout bien doucement;
Mais j'en voulois à cette Renommée
Qui vous avoit ſervi ſi foiblement.
Zelé pour vous, plein de dépit contre elle,
Et ne cherchant qu'à lui faire querelle,
Je la tançois d'un air aſſez bourru;
Le croiriez-vous? elle n'en fit que rire,
Puis ajoûta: Quand j'aurois pû tout dire,
C'étoit en vain, l'on ne l'auroit pas crû.
A ſon calcul ce fut trait de prudence,
Inſinuant qu'au peu qu'elle avoit dit,
Elle vouloit garder la vraiſemblance,
Et ne viſoit qu'à mettre en appétit.
Le tour étoit hardi, ne lui déplaiſe;
Mais quel que ſoit ſon art & ſon ſçavoir,
Cet aveu même authoriſe ma thêſe,
Il n'eſt rien tel, PRINCE, que de vous voir.

La Renommée a la voix grande & forte
Quand

Quand il s'agit d'éxalter les Héros ;
Rien pour l'éclat sur elle ne l'emporte ;
Mais elle prend leurs vertus trop en gros.
On aimeroit qu'elle voulût s'étendre
Sur des détails qu'elle néglige à tort ;
Mais c'est un soin qu'il n'en faut pas attendre,
Sur les détails toûjours elle s'endort.
Vous y perdez, PRINCE, je puis le dire ;
Tout charme en vous, jusqu'au moindre soûrire ;
L'humanité, la bonté, la douceur,
Du fond de l'ame aimables interpretes,
En cent façons dans tout ce que vous faites,
Semblent sortir & s'échaper du cœur.
Combien de traits, pour nous d'heureux présage ;
Que je serois peut-être sans sçavoir ;
Si n'avois fait chez vous certain voyage,
Il n'est rien tel, PRINCE, que de vous voir.

Vous le dirai-je ? oüi dans le zele extrême
Que j'ai pour vous, j'ose en faire l'aveu ;
Je me veux mal & j'ai honte moi-même
D'en sentir tant & d'en dire si peu.
Sur ma foiblesse en vain je me retranche
En supprimant mille traits précieux,

La Renommée a sur moi sa revanche,
Je veux mieux faire, & je ne fais pas mieux.
Quoique de vous, PRINCE, elle puisse dire,
Quoique de vous ici l'on puisse lire,
On en lit plus mille fois dans vos yeux.
Je le confesse à qui me le demande,
Par tout au loin je l'écris & le mande,
Je le publie, & de tout mon pouvoir;
Je le dirois & je voudrois l'apprendre,
Même aux rochers, s'ils me pouvoient entendre;
Il n'est rien tel, PRINCE, que de vous voir.



EPÎTRE XII.

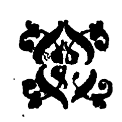
A M. LE C. D***.

En lui envoïant un mémoire des dégats faits par son Chat.

ON dit bien vrai, que qui terre a, guerre a.
L'écrit présent trop vous le prouvera,
Seigneur C**. lisez, si sçavez lire,
Ledit écrit, un Rudiment n'est pire;
S'il a dit vrai dans tout ce qu'il contient,
Ceci n'est pas de l'argent qui vous vient.
Ce petit Chat a mine si jolie,
Que vous aimez jusques à la folie,
Le beau Minet, en moins de quinze jours,
Chez nos voisins a fait d'étranges tours.
Serins croquez en fracassant leurs cages,
Chassis rompus sont ses moindres dommages,
Onc il ne fut un semblable lutin:
Tant que son hôte est venu ce matin
Criant, jurant, & pour maint malefice
Me menaçant de le mettre en justice.

Vous jugez bien que, pour l'amour de vous,
On a pris ſoin de rabattre les coups.
J'ai fait venir Minet en ma préſence,
Et tout d'abord l'ai tancé d'importance
En lui diſant : Comment, petit fripon,
Qu'entens-je ici ? Minet, à ce ſermon,
Voyez helas que la jeuneſſe eſt folle,
En gambadant m'a coupé la parole,
Et s'enfuïant comme un vrai malfaiteur
A laiſſé là le prône & le prôneur.
Il a fallu pourtant entrer en compte,
Et voir à quoi tout le dommage monte.
Le trouverez au Mémoire cy-joint
Que j'ai long-tems diſcuté point à point.
Le mal eſt fait, nous n'y ſçaurions que faire,
Mais il faut bien tirer Minet d'affaire.
Pour l'avenir j'aurai ſoin d'y pourvoir,
Et je ſerai méchant, il faudra voir !
Car je comprens enfin que la licence
Vient à coup ſûr de mon trop d'indulgence ;
Plus ne ſerai ſi bon, je m'en repens,
Le lui ferai connoître à ſes dépens.
Sur le pardon la credule jeuneſſe
Compte toûjours, & ſur notre foibleſſe.

Voyez Minet : ne veux l'épouvanter,
Mais il pourra trouver à decompter.
N'aurai-je pas raison, que vous en semble?
De tout ceci nous parlerons ensemble,
Lorsque serez de retour en ces lieux ;
Et cependant je crois que pour le mieux
Il seroit bon d'acquitter le Mémoire,
Et d'étouffer cette vilaine histoire.
La somme est forte & Minet a grand tort,
Mais bien voudrez pour lui faire un effort.
Car autrement je crains qu'on ne l'affronte,
Pour lui, pour vous, ce seroit grande honte.
Vous en serez quitte pour cette fois
En déleguant deux ou trois de vos mois,
Et ce qui peut vous venir des étrennes
Qui serviront à payer ses fredaines :
Le tout payé vous ne devrez plus rien,
Or payez donc comptant & ferez bien.



EPÎTRE XIII.

APOLOGETIQUE

*Du nommé Minet Chat de M. le C. D***.*
audit Seigneur son Maître.

VOus l'avez lû, mais l'avez-vous pû croire
Ce que portoit le scandaleux Mémoire,
Que contre moi Chat d'honneur & de bien
A fabriqué quelque honnête vaurien.
Ne le connois, ni ne veux le connoître,
Mais gardez-vous de lui, mon petit maître ;
Je veux mourir si dans l'écrit cité
On vous a dit seul mot de verité.
Serins croquez, & leurs cages brisées,
Sont faussetez méchamment supposées,
Et j'en appelle ici comme d'abus.
Que puissiez-vous vivre cent ans & plus,
Comme tous deux en dépit de l'envie
Sont gais, gaillards, dispos & pleins de vie
J'en dis autant du rhûme & des syrops,
Et du surplus des articles tous faux ;

La porcelaine auprès du feu caſſée,
Eſt ſur-tout choſe heureuſement penſée;
Pour en caſſer il faudroit en avoir,
J'ouvre grands yeux & je n'en ſçaurois voir,
Et bien ſçavez que, pour raiſon fort ſage,
Pareil métail n'eſt guere ici d'uſage.
Bref pour n'entrer dans un détail plus grand,
De tous dégats on rend Minet garant.
Quelques chaſſis ſont briſez par l'orage?
Oh! c'eſt Minet, voilà de ſon ouvrage.
Un brin de paille à terre répandu
S'apperçoit-il? ô ciel! tout eſt perdu,
Minet rompt tout, nos chaiſes ſont en pieces,
Minet en fait de toutes les eſpeces,
Par-ci Minet, & puis Minet par-là,
Il rompt ceci, puis il briſe cela,
Il faut ſur l'heure en dreſſer un Mémoire:
Mémoire helas! ou plutôt vrai grimoire.
Voilà comment & ſurquoi fut dreſſé
Ledit écrit, puis à vous adreſſé;
Et quel écrit! où l'on n'a pas eu honte
De faire entrer ma nourriture en compte.
Et cependant deux ou trois liards de moû
Dont je n'ai pas même mangé mon ſoû,

De méchans os & de l'eau toute claire,
Au bout du compte en font toute l'affaire;
Et si je crois par mes tours & mes soins
Avoir gagné mes dépens tout au moins.
On fait grand bruit de quelques gaillardises;
Mais pas un mot des souris que j'ai prises;
Puis le *Pater* que vous connoissez bien
Joint au Mémoire une Epître du sien,
Daube Minet à plaisir, & peut-être
Quelque autre aussi sous main, mon petit Maître.
Il dit qu'il est trop indulgent, trop bon,
Que desormais il changera de ton,
Que la jeunesse est & credule & folle....
Je n'aime point tous ces dictons d'Ecole.
Je pense même entrevoir ses desseins,
Et quant à moi je m'en lave les mains,
Les mains, au moins, c'est à dire la pate;
Quoiqu'il en soit, la chose est délicate,
Y penserez comme sage & prudent,
Pour éviter tout fâcheux accident;
Et cependant, si vous voulez m'en croire,
Vous brûlerez au plutôt le Mémoire;
C'est le conseil que vous donne tout net
Votre humble Chat & serviteur Minet.

EPÎTRE XIV.

A MONSIEUR PAJOT DES MARCHES.

En 1711.

Mil ſept cent onze eſt une bonne année,
Mil ſept cent douze aura lieu dans ſon temps,
Et vaudra bien peut-être ſon aînée,
Mil ſept cent treize entre après ſur les rangs ;
Puis mil ſept cent quatorze & quinze & ſoize :
De ſeize à vingt le chemin n'eſt ſi long ;
Et le ferez je crois bien à votre aiſe,
Joignons-en cinq pour faire un compte rond :
De vingt & cinq irez bien juſqu'à trente.
Quand y ſerez, le bidet fut-il las,
Faudra pourtant encor doubler le pas
Juſques à tant que ſoyez à quarante.
Or mil ſept cens quarante étant venu,
Bien étoffé, gros comme pere & mere,
Je ſuis d'avis, ſi n'avez mieux à faire,
Que de nous deux un chacun ſoit tenu

De comparoître à certaine journée
En certain lieu qu'on appelle Viri,
Pour décider de la meilleure année
De ces vingt-neuf : la chose examinée,
Ce sera celle où vous aurez plus ri.
Jusqu'à ce temps, si m'en croyez, beau Sire,
Rirez toûjours, ne sçauriez faire mieux,
Et pour cela je supplîrai les Dieux
De vous donner souvent sujet de rire.
Sur-tout ces ris bien revûs en détail
Pour le passé l'affaire étant reglée,
Nous songerons à faire un nouveau bail :
Votre famille y doit être appellée,
Et sur cela ne vous plaindra ses soins.
Puis ne voulant rien faire à la volée,
Il sera bon d'avoir quelques témoins.
Nous prendrons donc mes amis & les vôtres,
Tous bonnes gens, & tels qu'il nous les faut,
S'y trouvera qui le voudra des autres ;
Et plaise à Dieu que n'y fasse défaut.



ÉPÎTRE XV.

A MONSIEUR

A***. DE M****.

QU'est-ce donc, entre-nous, que cette fluxion,
Qui sur vos pieds se coulant par surprise,
s a mis depuis peu sous sa sujettion ?
vain sur ce point-là mon esprit subtilise ;
rès un jour entier de méditation,
Cette importante question
Chez moi reste encore indécise.
compatis beaucoup à votre affliction ;
aís comment, s'il vous plaît, faut-il qu'on la baptise ?
On attend sur cela votre décision.
Ne seroit-ce point une entorce ?
Les Medecins disent que non.
les contredirois, si j'en avois la force ;
urtant faut-il que ce mal ait un nom.
: le pourroit-on pas qualifier d'enflure ?
nom qui conviendroit, ce me semble, assez bien,
Met à couvert de la censure,

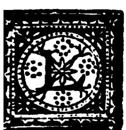
Et n'engage d'ailleurs à rien.
On pourroit même encor, s'ajuſtant au theâtre,
Le décorer du nom de crampe opiniâtre,
De foulure de nerfs, de maligne tumeur,
Je ne ſçais de ces noms lequel eſt le meilleur.
Vous me direz, & que m'importe ?
La douleur qui m'accable occupe tous mes ſoins;
Qu'on baptiſe mon mal ou d'une ou d'autre ſorte,
Couché ſur mon grabat je n'en ſouffre pas moins.
Fort bien; mais ai-je tort pourtant, quand je ſuppoſe
Qu'un beau nom dans nos maux ſoulage notre ennui ?
Quelque douleur que le mal cauſe,
J'ai cru ſouvent remarquer qu'aujourd'hui
On s'inquiete plus du nom que de la choſe.
Mais lorſque vous aurez obtenu gueriſon
De ce mal douloureux que ſous maint ſynonyme
J'indique doucement & qu'enfin pour raiſon
Dans mes vers je laiſſe anonyme;
Informez-vous un peu, ſi, comme je le crains,
Mon payeur que je crois galant homme ſans doute,
N'auroit point par hazard, je ne dis pas la goute,
Mais du moins quelque crampe ou quelque enflure aux mains.



PIECES CRITIQUES.

LA VALISE DU POËTE,

Ou caprice au voyage de Lucienne proche de Marly.



LORSQUE je parts pour la campagne,
Je fais toûjours de grands projets :
Poëtes sont assez sujets
A bâtir châteaux en Espagne,
Et bâtissent à peu de frais.
Pour moi d'abord je me figure,
Que quand je verrai des forêts,
Des colines, de la verdure,
Et que j'entendrai le murmure
Des ruisseaux qui dans les Guerets,
Vont promener leur onde pure,

Les vers ne tariront jamais.
Pourrai-je voir une fontaine
Entre des cailloux ruisseler;
Sans m'imaginer que ma veine
S'en va tout de même couler?
Cherchant des routes inconnuës,
J'irai me perdre dans les bois,
L'Echo doit répondre à ma voix
Et la renvoyer dans les nuës,
Sans qu'il soit besoin d'implorer
Apollon, ni ses neuf compagnes,
Dans les bois & dans les campagnes,
La moindre fleur va m'inspirer.
Ainsi je garnis ma valise
De plumes, d'encre, & de papier;
Fort peu de livres & de mise,
Que j'ai grand soin de bien trier.
Chacun a son goût, mais Horace,
Par droit, ou par entêtement,
Tient chez moi la premiere place.
Peut-être les rangs au Parnasse,
Se trouvent reglez autrement;
Mais quoiqu'on dise, & quoiqu'on fasse,
Je lui donne, sans compliment,

Le premier lieu dans mon bagage ;
Et ſur cela point de langage,
Je prétends qu'il ait ſon étui ;
C'eſt mon compagnon de voyage,
Et je ne marche qu'avec lui.
Quand je lui donne compagnie,
Terence en date eſt le premier ;
Avec ces deux, ſans m'ennuyer,
Je paſſerois toute ma vie.
Mais à ces mots j'entends crier,
Hé quoi donc, l'élegant Catulle,
Le fier & pompeux Juvenal,
Le tendre & délicat Tibulle ;
Properce, Ovide & Martial,
Sont-ils gens à traiter ſi mal ?
Si je comprends votre viſée,
On laiſſera pour la priſée
Virgile qui n'eut point d'égal :
Oh ! ſçachez que ſur le Permeſſe
Votre Horace avec ſa fineſſe
N'eſt tout au plus que ſon vaſſal ;
Apollon apprendra la choſe,
Le crime eſt grand & capital,
Et je vais ſur le champ, pour cauſe,

En dresser mon procès verbal.
Je crains quiconque verbalise,
Et n'aime point les différens :
Le grand Phébus peut à sa guise,
Et sans que je m'en formalise,
Sur l'Hélicon regler les rangs ;
Mais à même droit je prétends
Le regler, moi, dans ma valise,
Apollon n'a que voir dedans.
Que s'il falloit entrer en compte,
Et plaider à son tribunal,
Peut-être votre Juvenal
N'en sortiroit-il qu'à sa honte.
On sçait que c'est un vieux bourru
Dont l'âpre & boüillante colere,
Quand une fois il est feru,
Ne feroit pas grace à son pere.
Avec son ton aigre & mordant ;
Ses bruyants éclats de paroles,
Son air magistral & pedant,
Ses emphases, ses hyperboles,
Si l'on m'en croit, mon avis est,
Qu'on l'envoye établir son siege
Aux Sauromates, s'il lui plaît,

Ou, s'il l'aime mieux, au College;
Car pour parler net sur ce point,
Dans ma valise on n'en veut point;
C'est sa faute aussi, qu'y ferai-je?
Pour Ovide, autrement, Nason;
Qu'on le préconise & le louë;
J'avoûrai que l'on a raison,
Mais il faut aussi qu'on m'avouë
Qu'il cherche un peu trop à briller.
Pour moi, j'ai la tête blessée,
Lorsque je lui vois tortiller
En cent façons une pensée.
A force de la ressasser,
La pointe, au bout du tems, s'émousse,
Et l'esprit vient à se lasser:
Il ne faut pas toûjours qu'on pousse
Jusques où l'on pourroit pousser.
Sa fécondité qu'on admire,
Irrite ma mauvaise humeur,
Et j'enrage contre un Auteur,
Qui ne me laisse rien à dire.
Horace & lui sont excellens;
Mais je leur trouve des talens
De nature bien differente.

Selon les âges & les tems
Leur crédit tombe, ou bien augmente.
J'étois pour Ovide à quinze ans,
Mais je ſuis pour Horace à trente.
Et Martial eſt-il un ſot?
Non, ſes traits même ont dequoi plaire;
Mais il court après un bon mot.
Horace attend tout au contraire,
Que le bon mot vienne s'offrir;
Et ſans qu'il s'en faſſe une affaire,
Il ſçait l'attraper ſans courir.
Quand au grand & fameux Virgile,
Qu'on ne ſçauroit trop ménager,
Quoiqu'il pût m'être fort utile,
Je ne le fais point voyager
De crainte de quelque danger,
Et je le garde pour la ville.
Enfin, pour finir ſur cela,
Catulle, Tibulle, & Properce;
Et gens de ce calibre-là,
Sont tous d'un aſſez bon commerce:
Comme quelquefois je les prens,
Quelques fois auſſi je m'en paſſe;
Mais en tous lieux, comme en tous tems,

Je veux toûjours avoir Horace.
Vous mettez long-tems à partir,
Dira quelque cervelle ſage,
Mais j'oubliois d'en avertir,
Tout ceci ſe dit en voyage.
Suppoſons donc comme certain,
Que déja je ſuis en chemin:
Je me vois en campagne raſe,
Dominant ſur tout l'horiſon,
Je pique des deux mon griſon,
Et crois voler ſur un Pegaſe,
Comme un autre Bellerophon.
Un berger me ſemble un Satyre,
Un côteau couvert de gazon,
De loin me ſemble un Hélicon;
Enfin, je vis, & je reſpire
Comme un homme hors de priſon.
O Paris! ô Ville ſuperbe!
O qu'il m'eſt doux de te quitter!
J'aime bien mieux marcher ſur l'herbe,
Que ſur ton pavé me croter,
Lors qu'un vilain courtaut me pouſſe,
Et me jette vers le ruiſſeau,
Qu'un caroſſe qui m'éclabouſſe,

Charge de mouches mon manteau :
Du bruit, de la cérémonie,
Point de repos ni nuit, ni jour,
Voilà le train que va la vie
Dans ton admirable séjour.
O qu'heureux, selon moi, doit être,
Qui peut quelques fois s'en bannir !
S'entend néanmoins s'il est maître,
Quand il lui plaît d'y revenir.
Dieu nous en fasse à tous la grace,
J'en dis, *Amen*, & je poursuis.
J'arrive enfin comme je puis.
Le premier jour on se délasse,
Le lendemain le tems se passe
A reconnoître le païs.
Avant que d'entamer l'étude
On cherche encore à marchander,
Il faut toûjours quelque prélude,
Et du tems pour échafauder.
Allons pourtant, prenons courage,
Et mettons la main à l'ouvrage.
Mais lors que je veux avancer,
Quel Démon vient me traverser ?
J'éprouve un travail que j'ignore,

: ne puis qu'à peine tracer
n vers froid qui me deshonore,
: qui ne fait que grimacer.
ent fois il me faut effacer,
: corrige, j'efface encore,
t toûjours à recommencer.
ependant mon feu s'évapore;
e sens ma veine se glacer.
pollon, le Dieu que j'adore,
levant moi semble s'éclipser.
luses, en vain je vous implore;
n vain je viens vous encenser,
ous me traitez de Turc-à-More,
: ne daignez plus m'éxaucer.
illantes fleurs, charmantes plaines,
: ne trouve en vous nul secours;
ous coulez devant moi, fontaines,
ns m'animer par votre cours:
ai beau vous apprendre mes peines,
hos, pour moi vous êtes sourds.
En cet état que puis-je faire?
ais quand j'y pense je suis bon
e m'amuser à ce jargon,
ans ce lieu doux & solitaire,

Où j'ai tous les biens à foiſon,
Au lieu de vivre en volontaire,
Et me rouler ſur le gazon.
La reflexion eſt fort bonne ;
J'aime, pour moi, quand on raiſonne.
Que ſuis-je venu faire ici ?
Rimer en Poëte tranſi ?
Non certes, Dieu me le pardonne ;
Mais bien délaſſer ma perſonne,
Vivant ſans ſoin & ſans ſouci.
N'eſt-ce pas aſſez d'une année
A ſe tarabuſter l'eſprit,
Et ſouffrir en ame damnée
En forgeant un mauvais écrit ?
Faites-le bon, viendra-t'on dire.
C'eſt fort bien dit, quand on le peut ;
Bien ou mal, il nous faut écrire,
Et ne le fait pas bien qui veut.
En eſt-on mieux pour le bien faire,
Et n'en coûte-t'il rien pour plaire ?
Produire, eſt un enfantement,
Qui ne va jamais ſans tourment :
La racine eſt toûjours amere
Quoique le fruit au goût ſoit bon ;

l'enfant le plus beau, dit-on,
ìte bien des maux à sa mere.
in, pour finir ce propos,
quelque air qu'on prenne la chose,
ous faut toûjours du repos.
nons-en donc, & parlons prose.
monde est méchant & pervers;
heur à qui lui donne prise;
prose, helas, les plus grands Clercs
ent souvent mainte sottise,
nment n'en dire pas en vers?
beau ragoût qu'un misantrope,
qu'un Poëte morfondu,
dans son chagrin s'envelope,
dis que son esprit galope
ès un vers qu'il a perdu.
ınd on est en païs barbare,
s douceur, sans societé,
e qu'on ait l'esprit bizarre,
ue d'écrire on soit tenté;
s qu'en ces lieux, mais qu'à Lucienne,
ıvie ou la fureur me vienne
vivre en Poëte crotté,
aroîtrois bien dégoûté.

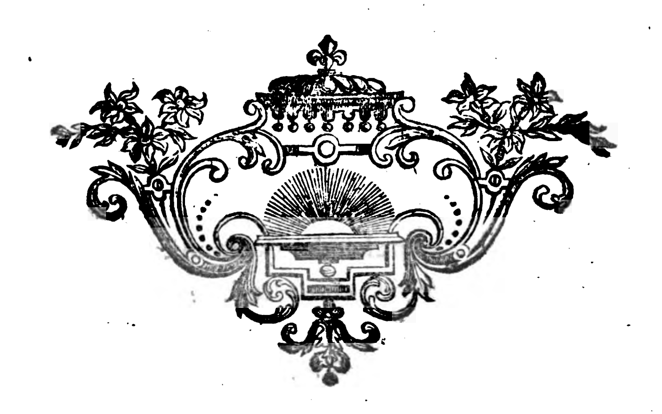
Comment avoir cette manie,
Dans un lieu si beau, si charmant!
Où trouve-t'on plus d'agrément,
Une plus saine compagnie,
Moins de faste, moins d'embarras,
De façon, de cérémonie,
Et quels biens n'y trouve-t'on pas?
Que dire de ces païsages
Où l'œil se plaît à s'égarer;
Non, les Peintres dans leurs ouvrages,
Ne nous presentent point d'images,
Qu'on puisse bien leur comparer,
Je crois, pour moi, que la nature
S'est fait elle-même un plaisir
De nous travailler à loisir
Une si riante peinture.
C'est elle qui de son pinceau
Nous a tracé dans ces prairies,
Ce que renferment de plus beau,
Les campagnes les plus fleuries,
Et nous en a fait un tableau,
Tout y paroît grand & nouveau;
La scène y change, & se varie;
A l'opposite d'un Château,

C'est une ſimple bergerie ;
Vous voyez dans un même tems
Mille objets, & tous différens,
Que ſa main habile apparie :
Elle les confond à nos yeux,
Et fait briller ſon induſtrie,
Dans un déſordre qui vaut mieux
Que la plus belle ſymetrie.
  Que j'aime à voir couler ces eaux,
Qui trouvant diverſes barrieres,
Entrent dans différens canaux,
Et font de nouvelles rivieres !
  Mais, ô Dieux ! qu'eſt-ce que je vois,
Que de prodiges à la fois,
Quelle merveilleuſe ſtructure * !
Je me trompe, ou l'art envieux
Semble vouloir en ces beaux lieux,
Le diſputer à la nature.
N'eſt-ce point un enchantement,
Qui m'impoſe agréablement ?
L'onde s'éleve par étage,
Montant par cent tuyaux divers,
Et ſe faiſant avec courage

* *La Machine de Marly.*

Un nouveau chemin dans les airs,
S'empresse d'aller rendre hommage
Au plus grand Roi de l'Univers.
Ici du haut d'une éminence,
Je la vois se précipiter ;
Puis se répandre & serpenter
Dans ce charmant lieu de plaisance,
Où LOUIS trouve tant d'attraits :
Là redoublant sa violence,
Elle entre en des conduits secrets,
D'où vers le Ciel elle s'élance
Avec pompe & magnificence,
Et contribuant quelquefois
Au plaisir du meilleur des Rois
Elle en fait à toute la France.
Muse, en voilà plus qu'il ne faut,
Vous prenez votre vol trop haut,
Ce seroit être téméraire
De pousser les choses plus loin ;
D'autres s'il faut le sçauront faire,
De votre art on n'a pas besoin,
Et vous feriez mieux de vous taire.
L'avis me semble salutaire.
Laissons donc à d'autres ce soin.

Peut-être que c'eſt la pareſſe,
Qui par ſurpriſe & par adreſſe
Me fait cette belle Oraiſon.
Je me rends pourtant, & je ceſſe ;
Car il faut que je le confeſſe,
Pour cette fois, elle a raiſon.



A MONSIEUR I. D. F. A. G. A. P.

Sur la décadence du bon goût.

DEpuis un tems, mon silence en fait foi,
Dans vos Cantons n'oserois plus écrire,
Grand Magistrat, si demandez, pourquoi ?
Tout bonnement je m'en vais vous le dire,
A maint écrit qu'à Paris on admire
Ou peu s'en faut, ne puis comprendre rien ;
Le style en est très-beau, je le vois bien ;
Mais tel qu'il est, si n'y puis rien entendre,
N'ai-je pas lieu d'apprehender qu'au mien
Paris aussi ne puisse rien comprendre ?
Grand mal m'en veux, & ne suis peu touché
D'avoir l'esprit si dur & si bouché,
Car j'ai beau faire, & hausser mes lunettes
Et Prose & Vers tout est si haut perché,
Qu'également je m'y trouve empêché,
Et c'est toûjours pour moi lettres secrettes,
Goutte n'y vois. Oh ! que tout a changé

r le langage ; & que dans la grand-Ville,
ɔuis le tems que j'en ſuis délogé,
s'eſt rendu terriblement habile !
In point pourtant ſur cela m'a ſurpris,
is le dirai-je ? Excuſez ma franchiſe,
ſt vous, Seigneur, qui cauſez ma ſurpriſe ;
ır ce qui part de vous eſt d'un grand prix,
ɔeut ſervir de regle & de modele,
ſt verité dont perſonne n'appelle ;
;ez par-là de mon étonnement.
:ſqu'en diſcours ſortis de votre bouche
ıous forains tranſmis fidellement
. trouvé tout énoncé clairement,
n de forcé, rien d'obſcur, rien de louche.
-ce donc là, d'abord me ſuis-je dit,
Magiſtrat dont par toute la France
priſe tant le merveilleux eſprit,
vante tant la force & l'éloquence ?
le croyois un oracle du tems,
cependant il parle & je l'entens.
vous le dis, Seigneur, c'eſt grand dommage ;
:te clarté qui fut une vertu
tems paſſé, n'eſt plus du bel uſage ;
ne voudrois en donner un fêtu ;

On la souffroit jadis dans le langage,
Quand on parloit afin d'être entendu :
Mais aujourd'hui que l'on devient plus sage,
Adieu vous dis, son crédit est perdu.
On a raison, tout étoit confondu
Dans ces tems-là. Le peuple, la canaille,
Mettoit le nez dans les meilleurs écrits,
En décidoit souvent vaille que vaille :
Chose indécente, & que nos beaux esprits
N'ont dû souffrir : ils ont mis si bon ordre
A cet énorme & vicieux abus,
Que leurs écrits sont autant de Rebus,
Enigmes même, & n'est aisé d'y mordre :
Qui le pourroit ? Ils ne se montrent plus
Qu'enveloppez de nuages confus :
Impunément ils bravent les orages,
Toûjours guindez dans le plus haut des airs,
De tems en tems du fond de ces nuages
On voit sortir des flammes, des éclairs ;
Un peu de bruit & beaucoup de fumée ;
Puis un essain soi-disant renommée
Veut qu'on admire, & nous en fait la loi ;
On obéït, on crie à la merveille,
Je crie aussi, sans trop sçavoir pourquoi :

Mais si m'allois faire tirer l'oreille,
Bientôt aurois la grand-bande sur moi.
Par quoi, de peur qu'on n'aille s'y méprendre,
Je le déclare en tant qu'il est besoin,
Et s'il le faut, vous en prens à témoin,
J'admire tout sans le pouvoir comprendre;
Pour ces Messieurs plus ne puis ni ne dois.
Car de vouloir que je les puisse entendre,
C'en seroit trop, Seigneur, & je les crois
Trop gens d'honneur pour vouloir le prétendre;
Tous au contraire, entr'eux-mêmes, tout bas
Sont convenus qu'ils ne s'entendroient pas.
Voilà, Seigneur, touchant le beau langage
Sur le Parnasse un grand remû-ménage,
Or il s'agit de prendre son parti;
Avisez-y, vous êtes bon & sage;
Mais n'en voudrez avoir le démenti,
Je le vois bien, & tiendrez toûjours ferme
Pour le vieux goût. Qu'entens-je par ce terme?
J'entens celui d'Horace & Ciceron;
Encor faut-il en conserver le germe,
Et lui laisser au moins quelque Patron.
Vous risquez moins que bien d'autres à l'être;
Comme en cet art vous êtes un grand Maître,

Peut-être à vous le pardonnera-t'on.
A nous chetifs, recognez en province,
Suivre convient l'usage qui prévaut;
Pour résister notre credit est mince,
Et quant à moi, qui crains un peu la pince,
Bon gré malgré c'est un faire le faut.
Ma coutume est, de peur qu'on ne me fronde,
D'être toûjours le premier à crier,
Comme Sosie: *Ami de tout le monde:*
Sur ce pied-là ne me suis fait prier.
J'ai donc voulu, suivant le nouveau Code,
Qu'ont établi maints & maints beaux esprits,
Penser, écrire, & parler à leur mode,
Or écoutez comment je m'y suis pris.
En premier lieu j'ai fait plier bagage,
Non toutefois sans violens remors,
Au grand Virgile, Horace, & leurs consorts,
Tels ont cedé sans murmure à l'orage,
D'autres ont fait un peu plus les mutins;
Mais beaucoup moins les Grecs que les Latins.
Juvenal, chef de la mutinerie,
M'a regardé d'abord du haut en bas,
Et me quittant aussi-tôt en furie
A pris sa course * *ultrà Sauromatas.*

* *Commencement de la II. Satyre de Juvenal.*

Vous faites bien, m'a dit tout bas Horace,
Nous gâterions le bon goût aujourd'hui,
Et j'en ferois autant à votre place :
Perſe vouloit s'en aller avec lui,
L'ai retenu par la manche ; & pour cauſe.
Les Orateurs, & tous les gens de proſe,
Grands chicaneurs, ont voulu marchander ;
Et Ciceron, pour la cauſe publique,
Comme autrefois, toûjours prêt à plaider,
A débuté par une Philippique.
J'étois perdu ſi l'avois écouté :
Mais l'ai d'abord dès l'éxorde arrêté ;
Diſant à tous : Meſſieurs, point de replique.
J'en ſuis honteux, mais l'arrêt eſt porté ;
En vous gardant l'on eût mieux fait peut-être
Et reſteriez, ſi j'en étois le maître ;
Mais comme ſuis de l'avis des plus forts,
Voici la porte, & voilà la fenêtre,
Pouvez opter, mais vous irez dehors.
Plus indigné que confus de l'outrage
O tems ! ô mœurs ! S'écrioit Ciceron ;
Bref, du vieux tems dans ce commun naufrage
Ne ſe ſauva que Perſe & Lycophron.
Or ces Meſſieurs ayant tous pris la fuite,

Vous jugez bien que justesse, raison,
Clarté, bon sens, craignant même poursuite,
A petit bruit sortirent à leur suite,
Nul ne resta, tout vuida la maison.

Ce fut, Seigneur, une belle décharge;
Auparavant j'étois comme en prison :
Mais eux partis je me vis bien au large.
Comment! Tandis qu'ai suivi leurs leçons
Cent fois par jour j'étois à la torture :
Pour faire un Vers c'étoit plus de façons,
Heureux le mot qui passoit sans rature :
Tantôt le tour paroissoit trop guindé ;
Tantôt la phrase embarrassée, obscure :
L'un ne vouloit d'un terme hazardé,
L'autre trouvoit l'expression trop dure :
Toûjours la Régle & l'Equerre à la main,
Il me falloit suivre jusqu'à la fin
Le plan tracé, sous peine de censure ;
M'en écarter n'étoit gueres permis,
Même en donnant mieux que n'avois promis.
Juste en ce point, il falloit l'être encore
Dans l'hyperbole & dans la métaphore ;
Pour tel écart qui seroit encensé
Au tems présent sous nom de noble audace,

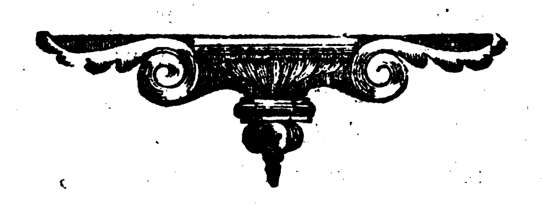
Me suis souvent vû rudement tancé,
Rien n'étoit beau, s'il n'étoit à sa place.
Les ornemens, ainsi que de raison,
Etoient de mise, & l'on pouvoit sans doute
Cueillir des fleurs quand c'étoit la saison,
Mais il falloit les trouver sur sa route.
Un synonyme en habit retourné,
Quoiqu'éclatant, n'étoit pas pardonné.
La plus pompeuse & brillante épithete,
On la rayoit quand elle étoit muette.
Pour un seul terme, ou froid ou négligé,
C'étoit pitié, l'on m'eût dévisagé.
Rien ne passoit s'il n'étoit de calibre;
Que vous dirai-je enfin? J'étois à bout.
Or désormais ai secoüé le joug,
Et je puis dire à present, je suis libre.
Aussi bien-tôt verrez * *ma plume en l'air*
Suivre le vol de l'Auteur noble & rare
Qui déclamant pour le Roi de Navarre,
A chaque trait élançoit un éclair.
Je vais d'abord pour enrichir mes rimes,
Faire un amas de brillants synonymes,
Et, par cet art aujourd'hui si commun,

* *Début d'un Livre de cet Auteur.*

Dire en vingt mots, ce qu'on peut dire en un.
Tout paroîtra, jusqu'aux moindres sornettes,
Enluminé de nobles épithetes ;
Et dans la foule égaré, confondu,
L'objet qui plus devoit frapper la vûë,
Enveloppé de cette épaisse nuë,
Se trouvera presque comme perdu.
En bel esprit, qui creuse & subtilise,
Je veux me faire un patois à ma guise ;
Et sans toucher aux termes établis,
Que malgré nous maintient un vieil usage ;
Sous mêmes mots autrement assortis
Faire trouver tout un autre langage.
Pour me former un style tout nouveau,
Un style auquel nul autre ne ressemble,
J'accouplerai, d'un bizarre pinceau,
Traits qui jamais ne se sont vûs ensemble.
Mon art surtout brillera dans le tour,
J'aurai grand soin qu'au langage il réponde ;
Tout sera neuf, tout viendra par détour :
Ne fallût-il, dans ma verve féconde,
Que vous donner seulement le bon jour ;
J'amenerai cela du bout du monde.
De suivre un ordre & se tracer un plan,

D'avoir un but, & tendre à quelque chose,
C'est être esclave & se faire un tyran,
Pour rien n'en veux, & quoique je propose,
J'en avertis, & qu'on l'entende bien,
C'est sans m'astreindre & m'engager à rien.
Je veux errer, maître de la campagne,
Traînant partout mes Lecteurs ébahis,
Tantôt en France, & tantôt en Espagne;
Qui me suivra verra bien du païs,
J'irai bon train, & me suive qui m'aime;
Pas ne réponds pourtant qu'en me suivant
On ne se perde: Helas! le plus souvent
Dans mes écarts je me perdrai moi-même.
L'ouvrage fait, il faudra consulter,
Ainsi qu'en doit user tout homme sage,
Si même encor s'en tolere l'usage;
Mais en ce point ne prétends imiter
Ce que faisoit cet Auteur que l'on vante,
Qui pour se rendre intelligible en tout,
Sur ses écrits consultoit sa servante.
Tout au rebours je veux gens de haut goût,
Esprits perçans, déliez & sublimes,
Devinans tout; puis leur lisant mes rimes
Je leur crîrai: Dites par votre foi,

M'entendez-vous, gens de bien, dites-moi?
Moins ils pourront comprendre à mon ouvrage,
Plus je croirai dès-lors de bon aloi,
Et sur cela ne veux d'autre suffrage.
Vous blâmerez le parti que je prens,
Mais quoi, Seigneur, que voulez-vous qu'on fasse?
Il se faut bien accommoder au tems,
J'aime la paix, je crains les différens,
Et ne veux point me broüiller au Parnasse.
Mais après tout, que diront nos neveux!
Ce qu'ils diront? Ce sont de beaux morveux
Pour nous reprendre; ils n'oseroient sans doute:
Et puis, d'ailleurs, si ces petits esprits,
Veulent jamais gloser sur nos écrits,
Quinaults seront, car ils n'y verront goutte.



APOLOGIE DE L'AUTEUR,

Sur ce qu'il s'amuse quelquefois à faire des Vers, & à en faire dans le style de Marot.

QUi fit des Vers, des Vers encor fera,
C'est le moulin qui moulut & moudra.
ontre l'étoile il n'est dépit qui tienne,
je me câbre en vain contre la mienne :
algré mes soins ma Muse prend l'essor,
ai fait des Vers, & j'en refais encor.
ue de leçons, & même à juste titre,
-je essuyé pourtant sur ce chapitre !
gres Censeurs me l'ont tant reproché,
int vrais amis m'ont sur cela prêché !
é quoi ! toûjours des Vers, êtes-vous sage ?
1 ! Renoncez à ce vain badinage ;
ccupez-vous, grave & solide Auteur,
un plus utile & plus noble labeur ;
, pour charmer nos cœurs & nos oreilles,
ournez ailleurs vos talens & vos veilles.

ombien de fois touché de repentir
ſuis-je cru prêt à me convertir !
ıteux, confus de mes rimes paſſées,
ıes ſouvent par mes pleurs effacées,
'ois juré cent fois d'un cœur contrit,
ne tracer Vers, ni grand, ni petit,
é cent fois, je l'avoue à ma honte :
ıs beau jurer, Apollon n'en tint compte;
'an cruel, il rit de nos ſermens,
nme l'amour rit de ceux des amans.
ne trouvai pénitent infidelle
vrai relaps rembarqué de plus belle;
ın nouveau feu je me ſentis brûler,
malgré moi je vis des Vers couler.
ns cet état de contrainte cruelle,
ignez-moi, vous, dont j'honore le zele,
ges amis, j'écoute vos leçons;
ıis j'en reviens toûjours à mes chanſons.
'our vous, Cenſeurs, qui de mes foibles rimes
ez partout me faire autant de crimes,
qui croyez dans votre eſprit bouché,
ıe faire un Vers ce ſoit faire un peché;
orciſez le Démon qui m'obſede,
ı par pitié ſouffrez que je lui cede,

Et condamnez avec moins de rigueur,
Des rimes dont je ſuis à peine Auteur,
Et qu'une aveugle & bizarre manie
Malgré moi preſque arrache à mon genie.
Mais quoi ? rimer ainſi que je l'ai fait
Eſt-ce après tout un ſi grave forfait ?
Vous écrivez ce qu'il vous plaît en proſe,
N'oſé-je en Vers faire la même choſe ?
Un ſentiment par lui-même eſtimé
Eſt-il mauvais quand il devient rimé ?
Et dans des vers d'ailleurs pleins d'innocence,
L'ordre, le tour, met-il quelque indécence ?
Cenſeurs malins, & peut-être jaloux,
Si dans mes vers j'offenſe autre que vous,
Si la vertu, ſi l'auſtere ſageſſe,
Y trouve rien qui l'effleure, ou la bleſſe;
Si, froid Auteur, j'ennuie en mes écrits,
Condamnez-moi, j'ai tort, & j'y ſouſcris.
Mais quand, ſuivant une injuſte maxime,
Préciſément ſur ce point: que je rime,
Vous prétendrez me faire mon procès,
Vous le ferez ſans fruit & ſans ſuccès.
Or rimez donc, dit un ami fidelle,
Mais quel Auteur prenez-vous pour modele ?

C'est une honte, y pensez-vous ? Marot ;
Homme verreux, & digne du garot,
Et dont jadis la Muse évaporée
A grande peine échapa la bourée.
Défaites-vous de ce style badin ;
Et laissant là Marot avec dédain,
D'un vol léger élevez-vous à l'Ode
Piece si noble & si fort à la mode,
Et dont le chant hardi, mélodieux,
Charme les Rois, & touche jusqu'aux Dieux.

Qui parle ainsi certes ne connoît gueres
De l'Hélicon les loix & les mysteres.
Esclaves nez du Dieu capricieux
Dont le pouvoir régle tout en ces lieux,
Nous n'avons point de choix dans son Empire,
Et nous chantons selon qu'il nous inspire.
Sans consulter sur cela nos souhaits,
Ce Dieu dispense à son gré ses bienfaits :
Donne à chacun, en le faisant Poëte,
A l'un la lyre, à l'autre la trompette ;
A celui-ci chausse le brodequin,
Eleve l'autre au Cothurne divin,
Accorde à tel la force & l'énergie,
Réduit tel autre à la tendre Elegie,

ı *Satyre* il rend l'un ſans égal,
ıe l'autre au ſimple Madrigal.
s ces dons Marot n'eut en partage
élegant & naïf badinage;
en ai quelque choſe hérité,
n vernis de ſa naïveté.
ı'égarer dans des routes ſublimes,
vernis je colore mes rimes;
e ſimple & naïf coloris,
tits vers ont tiré tout leur prix.
ſecours emprunté ſi ma Muſe
rme pas, pour le moins elle amuſe;
le vrai, qu'elle joint au plaiſant,
uefois même inſtruit en amuſant.
n tiens-là, ſans toucher à la Lyre,
Dieu des Vers il plût de m'interdire.
s cheris il réſerve ce don:
ıs chanter ſur ce ſublime ton
La Motte, & tel autre genie
la Lyre a conçu l'harmonie;
lons pas, Poëtes croaſſans,
rs concerts troubler les doux accens.
os François, je ne ſçaurois m'en taire,
ı folie & l'écüeil ordinaire.

Dès qu'en un genre un Auteur réüssit,
D'imitateurs un nuage grossit :
Vous les voyez bientôt, quoiqu'il en coûte,
En vrais moutons suivre la même route,
Entrer en lice, & courant au hazard,
Le disputer presque aux Maîtres de l'art.
Depuis le tems, La Motte, que ta plume
Sçut nous donner d'Odes un beau volume,
Combien d'Auteurs, s'attribuant tes droits,
Au ton de l'Ode ont ajusté leurs voix !
Plus d'autres Vers, ils ne riment qu'en Odes ;
Et désormais, comme autant de Pagodes,
A ce seul point fixez également,
Ils n'ont plus tous qu'un même mouvement.
Je ris de voir leurs Muses pulmoniques,
Impudemment, pour Odes Pindariques,
Nous frédonner, sur des tons presqu'usez,
Des Madrigaux en strophes divisez.
Que dans son vol le Poëte s'égare ;
Tout est permis en invoquant Pindare,
Qui des enfers se plaint qu'à tout propos
Un froid rimeur vient troubler son repos.
Ce n'est donc plus qu'en Odes qu'on soupire,
Qu'on rit, qu'on pleure, & même qu'on respire ;

ce Démon tout paroît possedé,
e Parnasse est d'Odes inondé.
s-je encor, me perdant dans la nuë,
ces Messieurs augmenter la cohuë ?
ı, j'aime mieux, avec moins de fracas,
contenter d'un étage plus bas.
Quant à Marot, il me plaît, je l'avouë.
r bon Poëte en tous lieux on le louë ;
e voudrois encore homme de bien,
ne déplaît qu'il fut un peu vaurien.
ıs l'imitez tel qu'il est : Je l'imite,
ıs son style, oüi, mais non dans sa conduite :
ı'a-t'il pas, ce style, quoique vieux,
ıe sçai quoi de fin, de gracieux ?
ɔuis long-tems Marot plaît, on le goûte :
e fais mal en marchant sur sa route,
üis, helas ! par un pareil endroit,
ı plus coupable encor que l'on ne croit.
ıt que je puis avec la même audace
e imiter Virgile, Homere, Horace,
cs & Romains ; Auteurs qui dans leurs tems
urent tous Payens & mécréans.
e l'ai fait sans en être blâmable,
rquoi Marot me rend-t'il plus coupable ?

Un héretique eſt-il pis qu'un Payen ?
Marot, du moins, Marot étoit Chrétien.
Qu'on le condamne, & que l'on ſe récrie,
Et ſur l'Erreur & ſur l'Idolatrie ;
J'en fais de même, & ma foi, ni mes mœurs
Ne prendront rien jamais de ces Auteurs.
Mais pour cet art, cette noble fineſſe,
Priſée en France, à Rome & dans la Grece,
Que je voudrois pouvoir dans mes écrits
Suivre de loin ces merveilleux Eſprits ;
Et recüeillant des beautez chez eux nées,
Mais dans leurs Vers trop ſouvent prophanées,
Sur de meilleurs & plus dignes ſujets
D'un pinceau chaſte en répandre les traits !
Telle au Printems voit-on la ſage abeille,
En voltigeant ſur la roſe vermeille,
Laiſſer l'épine, & du ſuc de la fleur
Tirer pour nous un miel plein de douceur.
Sur ces leçons que l'abeille lui donne
A petit bruit ma Muſe ſe façonne,
Et d'un Auteur, dont elle prend le ton,
N'imite rien que ce qu'il a de bon.
Qu'il ſoit méchant, ſcelerat, hypocrite,
De ſes talens ſans riſque l'on profite ;

n'y pût-on réüssir qu'à demi,
ûjours autant de pris sur l'ennemi.
Déformais donc sur Marot qu'on se taise,
n'en prends point de teinture mauvaise :
'on me le laisse avec soin écrèmer,
que sans trouble on me souffre rimer.
suis fort sobre, & quoique l'on en dise,
n'en fais pas métier & marchandise.
es petits, mais doux amusemens,
que j'ai mis quelquefois de momens,
on le rassemble en heures & journées,
fera pas trois mois sur dix années.
peu de tems n'est point un tems perdu,
prit ne peut être toûjours tendu.
1 se repose, un autre se promene :
-je pis qu'eux en exerçant ma veine ?
d'un travail plus noble, ou plus Chrétien,
ais des Vers quand d'autres ne font rien.
ngeant de grain la terre se repose :
ravaillant je fais la même chose ;
angement de travail, ou d'emploi,
le tout tems un vrai repos pour moi.
sonne enfin n'est parfait dans la vie,
ne à rimer quand il m'en prend envie.

De maints défauts, dont je ſuis dominé,
Pour mon malheur c'eſt le plus obſtiné :
Défaut fâcheux, mais qui, bien qu'on en gronde,
Ne déplaît pas pourtant à tout le monde ;
Je me ſuis vû pour tels vers dénigré,
Dont en bon lieu l'on m'a ſçu quelque gré :
Si j'oſe même ici, pour ma défenſe,
Sur ce point-là dire ce que je penſe,
Tel me cenſure & me damne tout haut,
Qui dans le cœur m'abſout ſur ce défaut.



NECESSITÉ
E LA CRITIQUE,
OU
E GRAND PREVÔT
DU PARNASSE.

N gronde contre la satire,
Et Cotin dit qu'on a raison.
is quoique Cotin puisse dire;
ıs l'étrange démangeaison
'en notre siécle on a d'écrire,
ous faut ce contre-poison.
ire en Vers, écrire en Prose,
tems passé c'étoit un art;
tems present c'est autre chose.
nt bien que mal, à tout hazard,
ne qui veut, qui veut compose,
dit habile, ou le suppose,
tre au Chorus, ou chante à part,
pour un tiers ou pour un quart,

Fournit le Texte, ou fait la Glose,
Et tout le monde en veut sa part.
Dites-nous, Muses, d'où peut naître
Cette heureuse fécondité?
Est-on sçavant quand on veut l'être?
Cela n'a pas toûjours été.
Il en coûtoit à nos ancêtres,
Ce ne fut pas pour eux un jeu;
Ce qui coûtoit à ces grands Maîtres
Pourquoi nous coûte-t'il si peu?
Vanité sotte, qui présume,
Par un aveugle & fol orgueil,
De son esprit & de sa plume,
Voilà d'abord le grand écueil.
Item, le Temple de mémoire
Est un très-dangereux appas.
Mais en griffonnant pour la gloire,
L'encre toûjours ne coule pas,
Et quelquefois avient le cas
Que l'on casse son écritoire.
Item, soit à bon titre, ou non,
On dit mes œuvres, mon Libraire,
Et l'on voit en gros caractere
Afficher son livre & son nom.

Item, chacun a sa folie ;
Item, aujourd'hui tout est bon
Et tout ouvrage se publie.
Ce qu'un homme a rêvé la nuit,
Ce qu'il a dit à sa servante,
Ce qu'il fait entre sept & huit,
Qu'on l'imprime & le mette en vente,
L'ouvrage trouve son débit ;
Et quelquefois, sans qu'il s'en vante,
L'Auteur y gagne un bon habit.
Item, quand on ne sçait mieux faire
On forge, on ment dans un Ecrit.
Item, on ne sçauroit se taire,
Et nous avons tous trop d'esprit.
Autre grand *Item*, il faut vivre ;
Voilà comment se fait un livre.
De-là nous viennent à foison
Maigres livrets de toute sorte.
Ils n'ont ni rime, ni raison ;
Cela se vend toûjours, qu'importe !
Tous les sujets sont presque usez,
Et tous les titres épuisez,
Jusques à des contes de Fées,
Dont on a fait long-tems trophées :

Le désordre croît tous les jours ;
Je crie, & j'appelle au secours.
Quand viendra-t'il quelque Critique
Pour réformer un tel abus,
Et purger notre république
De tant d'Ecrivains de bibus !
A l'aspect d'un Censeur farouche,
Qui sçait faire valoir ses droits,
Un pauvre Auteur craindra la touche,
Et devant que d'ouvrir la bouche,
Y pensera plus d'une fois.

Je touche une fâcheuse corde,
Et crois déja de tous côtez,
Entendre à ce funeste éxorde
Nombre d'Auteurs épouvantez,
Crier tout haut, miséricorde.
Soit fait, Messieurs, j'en suis d'accord ;
Mais quand le public en furie
Contre vous & vos œuvres crie
Miséricorde encor plus fort,
Que lui répondre, je vous prie ?
C'est un mal, je ne dis pas non,
Qu'un Censeur rigide & sévére,
Qui le prend sur le plus haut ton,

u'on hait, & pourtant qu'on révére :
:ais si c'est un mal, c'est souvent
n mal pour nous bien necessaire ;
n Critique au païs sçavant,
ait le métier de Commissaire.
Bornons-nous, sans aller plus loin,
la seule gent Poëtique,
us que toute autre elle a besoin
e Commissaire & de Critique.
es Poëtes sont insolens,
: souvent les plus miserables
: trouvent les plus intraitables.
.ers de leurs prétendus talens
s prendront le pas au Parnasse,
t sur Virgile & sur Horace,
'il n'est des Censeurs vigilants
our chasser ces passe-volants,
t marquer à chacun sa place.
)'abord ces petits avortons
'iennent se couler à tâtons :
.s sont soumis, humbles, dociles,
ouples à prendre des leçons
)es Horaces & des Virgiles ;
.t, devant ces Auteurs habiles,

Sont muets comme des poiſſons,
Mais quand enfin cette vermine
Sur le Parnaſſe a pris racine,
Elle s'ameute & forme un corps
Qui ſe révolte & ſe mutine;
Dès qu'une fois elle domine,
Adieu Virgile & ſes conſorts:
Dans quelque coin on les confine,
Et ſi Phébus faiſoit la mine,
Lui-même on le mettroit dehors.
Comment Ronſard & ſa Pleiade,
Dont un tems le regne a duré,
Dans leur groteſque maſcarade
Nous l'avoient-ils défiguré?
Craſſeux, déguenillé, mauſſade,
Plus bigarré qu'un Arlequin;
Affublé d'un vieux caſaquin,
Fait à peu près à la Françoiſe,
Mais d'étofe antique & Gauloiſe,
Sans goût, ſans air, le tout enfin
Brodé de Grec & de Latin,
C'étoit dans ce bel équipage
Qu'Apollon, noir comme un lutin,
Se faiſoit partout rendre hommage;

Mais, après un long esclavage,
Enfin Malherbe en eut pitié,
Et l'ayant pris en amitié,
Lui débarboüilla le visage,
Et le remit sur le bon pied:
Renvoyant à la friperie
Ses haillons & sa broderie.
Alors dans le sacré Valon
On décria la vieille mode,
Et Malherbe sous Apollon
Fit publier un nouveau Code;
Défendant ces vieux passemens,
Qu'avec de grands empressemens
On alloit chercher piece à piece,
Au Latium & dans la Grece.
Ronsard en fut triste & marri,
Perdant beaucoup à ce décri,
Il en pleura même, & de rage
Il se soufleta le visage,
Et s'alla cacher dans un trou,
En se souffletant tout son sou:
Les Muses n'en firent que rire,
Et demandoient, par quel hazard
Ronsard, si vanté pour bien dire,

Donnoit des souflets à Ronsard.
Cependant tout changea de face,
Sur l'Hélicon & le Parnasse,
C'étoit un air de propreté,
Plein de grandeur & de noblesse;
Rien de fade, ni d'affecté
N'en alteroit la dignité:
Le bon goût & la politesse
Brilloient dans la simplicité.
Laissant la frivole parure
Aux fades Heros de Romans,
On emprunta de la nature
Ses plus superbes ornemens.
Vous eussiez vû les jours de fêtes
Phébus, & les neuf doctes Sœurs,
N'employer, pour orner leurs têtes,
Que des lauriers mêlez de fleurs.
Mais cette mode trop unie
Ennuia bien-tôt nos François;
Au mépris des nouvelles loix
Ils revinrent à leur génie,
Et reclamerent tous leurs droits.
Nous aimons trop la bigarrure,
Je ne puis le dire assez haut;

Voilà notre premier défaut,
Et c'eſt depuis long-tems qu'il dure.
Il durera, j'en ſuis garant,
Quoique le bon ſens en murmure ;
Si l'on le quitte, on le reprend,
Même en dépit de la cenſure ;
On veut du rare & du nouveau,
Le tout ſans regle & ſans meſure ;
On outre, on laſſe le pinceau,
Mais à charger trop le tableau
On vient à gâter la peinture ;
Et voulant le portrait trop beau,
On fait grimacer la figure.
Soit Poëtes, ſoit Orateurs,
C'eſt là qu'en ſont bien des Auteurs ;
Nous nous mettons à la torture
Pour alembiquer un Ecrit ;
Nous voulons partout de l'eſprit,
Du brillant, de l'enluminure.
C'eſt un abus, ne forçons rien,
Laiſſons travailler la nature,
Et ſans effort nous ferons bien.
Il en coûte pour l'ordinaire,
Par cet entêtement fatal,

Plus à certains pour faire mal,
Qu'il n'en coûteroit pour bien faire.
Me voilà dans un fort beau champ,
Mais je prêche, & peut-être ennuie,
Comme bien d'autres en prêchant;
Je finis donc, & je m'essuie:
Bel exemple, sans me flater,
Si l'on vouloit en profiter!
Or durant cette maladie
Dont l'Hélicon fut infecté
On bannit la simplicité
Sous Malherbe tant applaudie.
Pointes, équivoques dans peu,
Et jeux de mots vinrent en jeu;
On vit l'assemblage grotesque
Du sérieux & du burlesque:
Le Phébus, le galimatias,
Parurent avec assûrance,
Et comme si l'on n'étoit pas
Assez fou, quand on veut, en France,
On fut avec avidité
Chercher jusques dans l'Italie
Des secours dont par charité
Elle assista notre folie.

Apollon se tuoit en vain
De faire mainte remontrance,
Nos gens suivoient toûjours leur train,
Et tout alloit en décadence.
Mais quand ce Dieu plein de prudence
Eut pris Boileau pour son Prevôt,
Combien d'Auteurs firent le saut!
On voyoit détaler en bande
Tous ces Messieurs de contrebande;
Chapelain couvert de lauriers
Sauta lui-même des premiers,
Et perdit, dit-on, dans la crotte,
Et sa perruque & sa calotte. *
Il crioit, prêt à trebucher:
Sauvez l'honneur de la Pucelle;
Mais Boileau, plus dur qu'un rocher,
N'eut pitié, ni de lui, ni d'elle.
Pradon voulant parlementer
Fit d'abord de la résistance,
Et parut quelque tems luter:
Même, en Poëte d'importance,
Il appella de la sentence,

* Allusion à une Parodie du Cid sur Chapelain, qui se trouve dans quelques éditions des Oeuvres de S. Evremont, & ailleurs.

Mais il fallut toûjours ſauter,
Et l'on n'a point jugé l'inſtance.
Sous le manteau de Regulus *
On eût épargné ſa perſonne ;
Mais le pauvre homme n'avoit plus
Que le juſte-au-corps d'Antigone. **
Quinault par la foule emporté,
Quinault même fit la culbute,
Mais un appel interjetté
Le vengea bien-tôt de ſa chûte.
On vit les Muſes en rumeur
A l'envi prendre en main ſa cauſe,
Quelques gens de mauvaiſe humeur
Vouloient pouſſer plus loin la choſe,
Inſiſtant qu'on fît au plutôt
Le procès au pauvre Prevôt.
Mais helas! qu'un Prevôt s'échappe,
Le cas eſt digne de pardon ;
Il n'eſt pas infaillible, non,
Plus ne prétendroit fut-il Pape.

* Tragedie de Pradon qui fut bien reçûë.

** Autre Tragedie du même Auteur qui fut mal reçûë. C'eſt par alluſion au ſort de ces deux pieces, qu'un Seigneur ayant trouvé Pradon qui portoit un aſſez mauvais juſte-au-corps ſous un beau manteau d'écarlate, lui dit : *Pradon, voilà le manteau de Regulus, & le juſte-au-corps d'Antigone.*

Cependant les plus emportez,
Dans cette émeute generale,
Etoient les Rimeurs maltraitez.
Les Cotins chefs de la cabale
Murmuroient & crioient tout haut,
Voyez-moi ce Prevôt de bale,
Il n'a pas épargné Quinault.
Mais Phébus d'un œillade fiére,
Les rejettant avec mépris,
Leur dit d'un ton ferme & sévére,
Paix, canaille de beaux esprits,
Qui n'avez fait ici que braire;
Si sur Quinault on s'est mépris,
J'y veillerai, c'est mon affaire.
Quant à vous, perdez tout espoir,
Et ne me rompez plus la tête;
Mon Prevôt a fait son devoir.

Ainsi se calma la tempête,
Et Quinault s'étant presenté
Dans ses griefs fut écouté.
On déclara, vû la requête,
Bien appellé comme d'abus,
Et le Prevôt resta camus.
Il fut même sur le Parnasse

Reglé ſans conteſtation,
Qu'auprès d'Orphée & d'Amphion
Il iroit reprendre ſa place:
Et puis Phébus d'un air humain
Lui mit ſa propre lyre en main?
Non que la ſienne fût uſée;
Mais par un noble & fier dedain
De la voir à tort mépriſée,
En tombant il l'avoit briſée:
On en fit recüeillir ſoudain
Tous les morceaux juſques au moindre;
Mais on les recueillit en vain,
Et l'on ne pût les bien rejoindre.
Tel fut le deſtin de Quinault,
Seul de tous où le Commiſſaire,
A ſon égard un peu Corſaire,
Se ſoit trouvé pris en défaut.
Pourtant en paya-t'il l'amande,
Et de mainte Muſe en courroux
Eſſuya verte reprimande,
On a dit même quelques coups.
Dans tout le reſte, irreprochable,
Faiſant ſa charge avec hauteur,
A tout mauvais & ſot Auteur

ıt Prevôt inexorable.
les grands chemins d'Hélicon,
ıt il fit preſque un Montfaucon,
voyoit de loin les ſqueletes
cent miſerables Poëtes;
mple dont le ſeul aſpect
ıoit les Rimeurs en reſpect.
ſt bien vrai qu'en ſa vieilleſſe
aiſſa tout à l'abandon,
it ſa charge avec molleſſe;
and on eſt vieux, on devient bon.
reſte de terreur empreinte
enoit pourtant les eſprits,
'on ne penſoit qu'avec crainte
ſort de tant d'Auteurs proſcrits.
ıs cette vieilleſſe impuiſſante
ı ombre encore menaçante
êtoit les plus réſolus;
is cette ombre fiere & glaçante,
te ombre même, helas, n'eſt plus.
ns cette eſpece d'interregne
ut dégenere & déperit,
faute d'un Prevôt qu'on craigne,
acun ſur pied de bel eſprit

Arbore déja son Enseigne.
Les Cotins bravant les lardons,
De tous côtez semblent renaître;
Et comme en un tems de pardons,
On voit hardiment reparoître
Les Pelletiers & les Pradons.
Apollon, c'est vous que j'appelle,
De ce mal arrêtez le cours.
Le prix de la gloire immortelle
Est en proye aux joüeurs de vielle;
Et la plus brillante des Cours,
Votre Cour autrefois si belle,
Devient un grenier de Gabelle,
Et s'encanaille tous les jours.
Déja qui veut sur le Parnasse
S'établit comme en son foyer.
Tel croit tout charmer qui croasse;
Tel en chantant semble aboyer.
Tel peignant sans art & sans grace
A peine est digne de broyer.
Tel fait des Vers qui, quoiqu'il fasse,
Semblent tous faits par contumace.
Tel pour tout titre ose employer
Des Vers qu'il prit à la tirace,

Sçavant dans l'art de giboyer.
Confondu parmi cette crasse,
Corneille pour garder sa place
En est réduit à guerroyer ;
Et Racine rencontre en face,
Tantôt le Clerc, tantôt Boyer.
Quel dépit pour le grand Horace,
D'avoir à soutenir l'audace
D'un fat qui vient le coudoyer !
Le mal plus loin va se répandre,
Si l'on n'y met ordre au plutôt,
Muses, songez à vous défendre,
Au spécifique, un bon Prevôt :
Un bon Prevôt, mais où le prendre ?

Je pourrois, s'il m'étoit permis
En nommer un digne de l'être ;
Par ses soins en honneur remis,
Et plus grand qu'il n'étoit peut-être,
Homere assez le fait connoître.
Il a tous les talens qu'il faut
Pour un emploi si necessaire ;
Je ne lui vois qu'un seul défaut :
C'est que ce métier salutaire,
De blâmer ce qui doit déplaire,

De reprendre & n'épargner rien,
Ce métier qu'il feroit si bien,
Il ne voudra jamais le faire.
Attaqué par maint trait felon
Jamais contre le noir frelon
Il n'employa ses nobles veilles;
Et comme le Roi des abeilles
Il fut toûjours sans aiguillon.
A son défaut cherchez quelqu'autre
Qui plus hardi, qui moins humain,
Pour votre gloire & pour la nôtre
Ose à l'œuvre mettre la main.
Du Parnasse arbitre suprême,
Si vous prisez mon zele extrême;
Faites-le voir en m'exauçant.
Helas! peut-être en vous pressant
Fais-je des vœux contre moi-même.

SANTEUIL VENGÉ.

[Trad]uction d'une piece Latine faite par le même Auteur.

[Qu]elle audace, grand Dieu ! Quelle témerité !
[O]n attaque Santeüil sur sa latinité !
[Quoi] ! ces termes pompeux dont la magnificence
[Fai]t offre à l'oreille une noble cadence,
[Au ch]agrin d'un Censeur n'ont pû le dérober,
[Et j]e vois déja tout prêt à succomber ?
[Celui qui co]n contre la foudre, & contre la tempête,
[De plu]s de cent lauriers avoit muni sa tête,
[Un cr]itique insolent, par un indigne affront,
[Lui foule a]ux pieds les lauriers qui lui couvroient le front.
[C'est p]ourtant ce Santeüil, le Héros du Parnasse,
[Ce gra]nd imitateur de Virgile & d'Horace,
[Ce ch]ant qui la Seine après mille détours
[Arrêta ja]dis ses flots, & suspendit son cours.
[Mais q]ui peut arrêter ou suspendre l'envie ?
[Elle t']attaque enfin au déclin de ta vie,

Santeuil ; mais ſoutenu d'une noble fierté
Mépriſe les efforts de ſa malignité.
Dans Paris aujourd'hui les Fontaines publiques
Portent de ton ſçavoir des marques authentiques,
Le peuple y lit des vers gravez en cent endroits,
Et ſçait les approuver du geſte & de la voix ;
Ton mérite n'eſt pas renfermé dans un cloître,
Santeuil dans l'univers s'eſt aſſez fait connoître ;
A tes rares vertus on rend ce que l'on doit,
Et dès que tu parois chacun te montre au doigt.
Les Dames même enfin parlent de tes ouvrages,
En vantent les beautez, te donnent leurs ſuffrages,
Au Cygne de Mantouë égalent ton deſtin,
Et trouvent que ſur tout tu parles bien Latin ;
En vain tous les Sçavans publieroient le contraire,
Un aveu de ce poids les oblige à ſe taire.

Mais ce n'eſt pas toi ſeul que l'on attaque ici,
On offenſe encor plus Commire & Jouvency.
Oüi, ces doctes Cenſeurs, ces ſçavans perſonnages,
Doivent être tous deux garants de tes ouvrages.
On ſçait qu'entre les ſoins de leurs emplois divers
Ils ont encor celui de repolir tes Vers ;
Qu'on rejette ſur eux ce qu'on peut y reprendre,
Car ce n'eſt pas à toi, Santueil, qu'il faut s'en prendre.

lais non, ne craignons rien, ils n'ont pû s'y tromper,
ul terme de travers n'a pû leur échaper ;
: d'ailleurs quand ce Dieu qui t'agite & t'inſpire,
e dicte ces beaux vers que la Province admire,
oit-on dans les tranſports de ces nobles accès
ır un mot mal placé t'aller faire un procès ?
:mblable à ces torrens qui du haut des montagnes
iennent à grand fracas inonder les campagnes,
oit-on te reprocher ſi, dans leur majeſté,
es vers n'ont pas toûjours autant de pureté,
u'on voit en ces ruiſſeaux qui gardent dans leur
course,
:tte même beauté qu'ils tirent de leur ſource ?
Et pourquoi m'arrêter à tous ces vains propos ?
ɔurquoi m'épouvanter des cris de ces corbeaux ?
faut qu'à haute voix ici je le publie ;
ui, j'oſerai le dire, en dépit de l'envie,
abitans d'Hélicon ſoumettez votre orgueil,
rendez en ce jour hommage au grand Santeuil.
ui de vous comme lui, dans ſes vives boutades,
el qu'un thyrſe à la main s'élançoient les Menades,
roît jettant partout des regards furieux,
écume dans la bouche & le feu dans les yeux ?
t-il à ſon abord mortel qui ne frémiſſe,

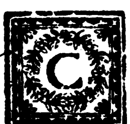
Quand on le voit errant d'un air de Pythonisse,
Porter de tous côtez d'un pas précipité
Le terrible Démon dont il est agité ?
Et çependant, ô ciel ! devant toute la terre,
Un jeune homme insolent lui déclare la guerre;
L'ingrat respire encor en son crime endurci :
Quoi donc ! esperes-tu nous échaper ainsi ?
Non tandis que saisi d'une frayeur stérile
En fuyant vers Roüen tu cherches un azyle,
La Seine engloutissant ton crime sous ses eaux
Vengera par ta mort l'honneur de son Héros :
Mais non, ce seroit peu, la peine est trop légere,
Enfin j'en découvre une égale à ma colere;
Tu vas périr, cruel, le supplice est tout prêt;
Frémis en entendant ce redoutable arrêt.
Chargé de rudes fers, dans une humble posture,
Plus mort qu'un criminel qu'on traîne à la torture,
Détestant dans ton cœur ton crime & ton orgueil,
Tu paroîtras, perfide, & tu verras Santeuil,
Qu'il sçaura bien alors punir ton imposture,
Quand armant contre toi son affreuse figure,
Les deux bras en désordre élancez dans les airs,
Tel qu'il est quand il fait ou récite des Vers,
Tout prêt à t'engloutir, ouvrant un large gouffre,

D'où tu verras sortir & la flamme & le souffre,
D'une voix de tonnerre imprimant la terreur,
Te dira cent fois, scélérat, imposteur !
C'est alors qu'éperdu, reconnoissant ton crime,
De Santeuil irrité pitoyable victime,
D'un repentir tardif implorant le secours,
Tu voudras le fléchir par tes tristes discours ;
En vain, pour terminer la peine qui t'est dûë
Une froide sueur dans ton corps répanduë,
Va glacer ton sang figé dans ses canaux,
Va durcir tes nerfs, petrifier tes os ;
En marbre transformé tu seras dans la France
Un rare monument d'une illustre vengeance.
Ah ! si sur toi Santeuil lance un regard mutin,
Tu ne peux de Niobe éviter le destin.



PIECES MÊLÉES.

PLAINTES SUR LA LENTEUR ET LA NEGLIGENCE DU MESSAGER DU MANS.



Ce n'est point l'interêt, ni l'amour de la gloire,
Qui me fait en ce jour importuner les cieux;
Je n'ai rien à prétendre au temple de Mémoire,
Le vif éclat de l'or n'éblouït point mes yeux:
De ces foibles honteux mon ame préservée
N'écoutera jamais de si bas sentimens;
Tout ce que je demande, est la prompte arrivée
Du Messager du Mans.

a plus de vingt fois le ſoleil & la lune
Ont regné tour à tour,
ɔuis que je languis dans ma triſte infortune.
Déja la lumiere du jour
ingt fois pour le moins fait place à la chandelle,
Sans que, durant un ſi longtems,
ait vû dans ces lieux la noble haridelle
Du Meſſager du Mans.

ɪendant je languis, & ma douleur profonde
Me fait perdre le jugement :
Qu'avez-vous, me dit tout le monde ?
ıs êtes depuis peu tout je ne ſçai comment.
Helas ! ſi l'on ſçavoit la cauſe
De ces maux cruels & preſſans !
on ſçavoit ; & quoi ? Non, je ne puis, je n'oſe,
ɜ ne le dirai qu'au Meſſager du Mans.

Quel Démon cruel & barbare
Si longtems l'arrête en chemin ?
ɜl ennemi ſecret, quel envieux deſtin,
ı de l'autre tous deux ſi longtems nous ſépare ?
ı, je ne puis ſouffrir tous ces retardemens,
ɾeux moi-même aller le chercher & le ſuivre,

Car c'en est trop, & je ne puis plus vivre,
Si je ne vois le Messager du Mans.

Quoi! tout le jour à ma pensée
Son image viendra s'offrir;
Et ma douleur présente, & ma douleur passée,
Me feront doublement souffrir?
Encore si la nuit, dans un repos tranquille,
Contre tous mes chagrins je trouvois un azyle!
Mais non, quand le sommeil vient assoupir mes sens,
Si je rêve, je rêve au Messager du Mans.

Si pour calmer un peu ma triste inquietude
Je prens quelque livre à la main,
D'abord son souvenir vient troubler mon étude,
Et me fait perdre mon Latin.
Oüi, j'ai beau tout tenter, rien ne peut m'en distraire.
Et je passe souvent tout le jour, à quoi faire?
Le dirai-je? à compter les heures, les momens
Que retarde en chemin le Messager du Mans.

Avouons ici ma foiblesse;
Jamais le plus touché des plus tendres amans
A-t'il plus fait pour sa Maîtresse?

Non, jamais les Cyrus, les Héros de Romans,
N'ont ſoupiré, j'oſe le dire,
Après le cher objet qui cauſoit leurs tourmens,
Comme nuit & jour je ſoupire
Après le Meſſager du Mans.

Si quelqu'un vient à ma rencontre,
Je vais le prendre au dépourvû,
Et lui diſant, ne l'avez-vous point vû?
Bon gré malgré je veux qu'il me le montre.
S'il me demande, Et qui? Je demeure en ſuſpens,
Et j'admire ſon ignorance,
Croyant que comme moi tout le monde ici penſe
Au Meſſager du Mans.

J'entens crier, grande nouvelle!
J'accours avec empreſſement;
De quoi s'agit-il donc! vetille, bagatelle,
D'une victoire ſeulement.
Et qu'ai-je affaire ici de nouvelles de guerre;
A tous momens, en tous lieux j'en entens,
On m'en dit d'Allemagne, on m'en dit d'Angleterre,
Et l'on ne m'en dit point du Meſſager du Mans.

Un voyageur, enfin, plus charitable
Entrant dans ce qui fait ma peine & mon ſouci,
M'annonce d'un air agréable
Qu'il le vit l'autre jour, quoiqu'un peu loin d'ici.
J'admire ſon bonheur, & je lui porte envie,
Je le montre à tous les paſſans;
Et renforçant ma voix devant tous je m'écrie,
L'heureux homme! Il a vû le Meſſager du Mans.

Je fais le guet, planté tout le jour ſur ma porte
Tantôt aſſis, tantôt debout,
Et ſoit qu'on entre, ou ſoit qu'on ſorte,
Je vois & j'examine tout.
L'eſprit tout occupé de cette unique affaire,
Alerte au moindre bruit, ſi par hazard j'entens
Quelque cheval hennir, ou bien quelqu'âne braire,
Je crois toûjours que c'eſt le Meſſager du Mans.

Entendrai-je bientôt gringotter ſes ſonnettes,
Le verrai-je bientôt entrer ſuperbement,
Claquant ſon foüet & piquant ſes mazettes,
Quand viendra-t'il ce Meſſager charmant?
Les Forêts, les rochers, & les creux des fontaines
Retentiſſent partout de mes gemiſſemens;

ıs-tu donc le ſeul inſenſible à mes peines,
Barbare Meſſager du Mans ?

las ! lorſqu'à Roüen tu me faiſois tant d'offres,
ɪu voulois ſi tard m'apporter mes deux coffres,
Falloit-il t'en charger,
Bourreau de Meſſager ?
m'en ſouviens encor, tu ne peus t'en défendre,
ns ſix jours au plus tard tu devois me les rendre,
me l'avois juré ; ſont-ce là tes ſermens,
Perfide Meſſager du Mans ?

Que diras-tu pour ton excuſe,
Si rien pourtant peut t'excuſer ?
ıerche quelque détour, invente quelque ruſe,
ȝrat, je t'aiderai moi-même à m'abuſer.
ur toi je ſens encore un reſte de tendreſſe,
Malgré tous mes reſſentimens :
O Ciel ! peut-on avoir tant de foibleſſe
ur un maraut de Meſſager du Mans !

Parle enfin, dis-moi quelque choſe ;
Qui t'a ſi long-tems retenu ?
ɛ ces délais cruels viens m'apprendre la cauſe ;

Dis, ne devrois-tu pas être déja venu ?
Quoi ! tes rosses n'ont pû faire un si long voyage ?
Des brigants t'ont volé tout ton pauvre équipage ;
On t'a roüé de coups ? Plût à Dieu ! Mais tu mens,
Traître de Messager du Mans.

Dis plutôt qu'à trinquer bornant ta diligence,
T'arrêtant à chaque bouchon,
Partout où tu trouvois le cidre, ou le vin bon,
Tu ne songeois, coquin, qu'à te garnir la pance.
Dis qu'avec tes pareils, tous mauvais garnemens,
Sans cesse t'amusant à boire,
De mes coffres reçus tu perdis la mémoire,
Fripon de Messager du Mans.

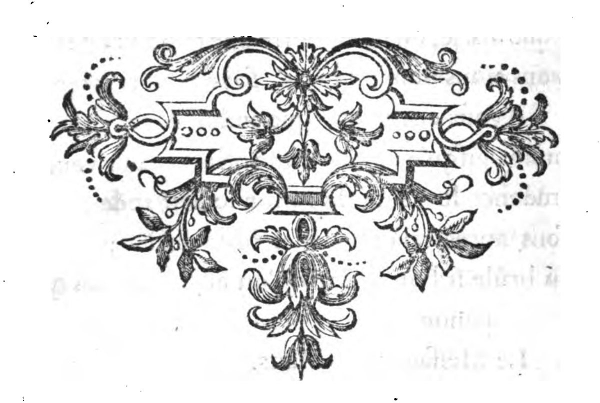
Rien ne peut désormais arrêter ma colere,
Tu périras, ingrat, l'arrêt en est porté ;
Non, je n'écoute plus ni soupirs ni priere,
Tu n'as que trop long-tems outragé ma bonté.
Je veux que sans miséricorde
On t'attache au bout d'une corde,
Pour être un bel éxemple aux Messagers trop lents,
Pendart de Messager du Mans.

Venez implacables furies,
›hone, Megere, & vous triste Alecton,
Sortez du manoir de Pluton,
: éxercer ici toutes vos barbaries.
›ntez s'il se peut quelques nouveaux tourmens;
Vous punissez là-bas de peines éternelles
Des ombres bien moins criminelles,
Que n'est le Messager du Mans.

s que dis-je, où m'emporte une triste vengeance?
nons-nous pour un tems, soyons plus retenus,
Ayons encor quelque indulgence,
moins jusqu'à ce que mes coffres soient venus.
›rudence le veut, la raison le demande;
sons après cela travailler les Sergens;
›n brûle si l'on veut, qu'on assomme, ou qu'on
pende,
Le Messager du Mans.

endant j'en tiens pour mon compte;
Mais si jamais j'y suis repris,
lessager du Mans après cela m'affronte,
eux être étrillé de la Fleche à Paris:

Je veux aller le trot d'ici jusqu'en Boheme,
Je veux avoir procès avec des bas Normands,
Et pour dire encor plus, je veux passer moi-même
Pour Messager du Mans.



JR L'AVENEMENT HEUREUX ET INESPERE' DU MESSAGER DU MANS.

LEs Dieux, même dans leur colere,
nos maux quelquefois se laissent attendrir;
Touchez enfin de ma misere,
; Dieux, ces justes Dieux, daignent me secourir.
Cessez donc, funestes alarmes,
i m'avez fait passer de si cruels momens;
Plus de soupirs & plus de larmes,
vais voir en ce jour le Messager du Mans.

On me l'annonce, il va paroître,
cet espoir repaissez-vous, mon cœur;
Mais que dis-je, insensé? peut-être
cherche-t'on qu'à tromper ma douleur.
uce esperance, encor que mal fondée,
us servirez du moins à charmer mes tourmens,

Par la tendre & flateuſe idée,
Que je me fais déja du Meſſager du Mans.

De ſon air & de ſa figure
Je crois deviner tous les traits ;
Et je m'en fais une peinture,
Telle que l'on n'en vit jamais.
Sans l'avoir vû, ſans le connoître,
Je me le repréſente avec mille agrémens,
Et je me dis, tel eſt, ou pour le moins doit être,
Le Meſſager du Mans.

Trapu, courtaut, mais bien pris dans ſa taille,
Le teint luiſant, les cheveux longs & droits,
Un nez haut en couleur, & dont vaille que vaille,
Je crois qu'en un beſoin on en feroit bien trois.
Oeil hagard, front étroit, la tête un peu pointuë,
La gueule noire, large, & Dieu ſçait quelles dents!
Le dos ſi rond, qu'on croit qu'on voit une tortuë,
Lorſque l'on voit le Meſſager du Mans.

Mais qu'entens-je, & quel bruit tout à coup me reveille?
Quelle favorable rumeur

Se fait entendre à mon oreille,
Et bien plus encor à mon cœur ?
ı ne me flatoit point d'une fausse esperance,
ɛst lui, c'est mon Héros, qui vers ces lieux s'avance:
si je ne le vois, pour le moins je le sens,
.r on le sent de loin le Messager du Mans.

Déja l'allegresse publique
Eclate ici de toutes parts,
L'Artisan quitte sa boutique,
Et le peuple vole aux remparts.
Chiens d'aboyer, ânes de braire,
chevaux de pousser mille hennissemens :
ns doute ils ont senti leur guide & leur confrere
Le Messager du Mans.

ı'attens-je encor! suivons la route que nous montre
ɛtte foule empressée à dévancer ses pas,
qui plûtôt que moi, dans l'univers, helas !
ɔit se hâter d'aller à sa rencontre ?
Courons, volons, forçons les rangs,
La diligence est ici necessaire,
Et jamais en peut-on trop faire
ıand il s'agit de voir le Messager du Mans ?

Il paroît, ce Héros attendu si longtems.
Sous un vieux bonnet gras, & jadis à la mode,
Sa tête semble suivre en faisant la pagode,
Le branle harmonieux de ses paniers flotants.
C'est lui, je le distingue au bruit de ses sonnettes,
A la sangle de cuir qui lui serre les flancs;
Car aussi-bien que toutes ses mazettes,
Il est sanglé, le Messager du Mans.

Tout brille à son abord d'une vive lumiere,
Vous diriez que c'est un soleil,
Qui ne paroît jamais plus vif & plus vermeil,
Qu'au moment qu'il est prêt d'achever sa carriere.
Je l'admire, & mes yeux dans ces premiers momens
Ebloüis, comme on peut le croire,
Ont peine à soûtenir tout l'éclat de la gloire
Du Messager du Mans.

Un gros de Cavaliers l'environne & l'escorte
La plûpart fidelles Manseaux;
Mais autant que le Pin passe les arbrisseaux,
Autant mon Messager sur les autres l'emporte.
En un mot, tels qu'on voit les Héros triomphans,
Promener la victoire à leur char enchaînée,

paroît au milieu de la Fleche étonnée
Le Meſſager du Mans.

ıdeſte, cependant, affable & populaire,
Au milieu de tant de grandeur,
end la main à l'un ; dit à l'autre, compere,
J'ai ton paquet, & ſuis ton ſerviteur :
n jour, bon ſoir, tout à toi, camarade ;
! dis-je, alors charmé de ces épanchemens,
aurai-je pas du moins un ſouris, une œillade,
Du Meſſager du Mans ?

ìte de la Croix d'or, Hôte à la face ronde,
ous qui par un bonheur qui fait tant de jaloux,
Hebergez ſi ſouvent chez vous
La fleur des Meſſagers du monde,
: votre grande porte ouvrez les deux batants,
ez votre rabat, retrouſſez votre manche,
ıvoyez à la cave, & préparez l'éclanche,
Voici le Meſſager du Mans.

entre, à ſon air ſeul, qui peut le méconnoître ?
Enfin, je le vois aujourd'hui ;
le vois face à face, & je me dis, c'eſt lui.

De mes justes transports puis-je encore être maître?
Non; & dans la fureur de mes empressemens,
Peu s'en faut que je n'aille embrasser, mais je n'ose,
Ou par respect, ou pour quelque autre cause,
Les pieds du Messager du Mans.

Je m'approche du moins pour l'aider à descendre,
Et veux de l'estrier me saisir le premier;
Mais en vain je cherche à le prendre,
Ce moderne Héros n'eut jamais d'estrier.
Cependant on accourt, on détache sa malle,
Et j'admire que tout d'un tems,
Avec maints gros paquets tout en bloc on déballe
Le Messager du Mans.

Tandis qu'un chacun lui fait fête,
Qu'on l'entoure de tous côtez,
Qu'en stile du païs tout le monde s'enquête
Comment & son voyage & lui se sont portez,
D'un air empressé je m'avance,
Perçant la foule & tous les complimens,
Et par une ample reverence
Je rends d'abord hommage au Messager du Mans.

llois le regaler d'une docte harangue,
rangue faite exprès, le tout appris par cœur;
iis je ne ſçai quel charme embarraſſa ma langue,
l'éclat du Héros démonta l'Orateur.
reſtai court: helas! la faute eſt pardonnable;
l qui parle ſans crainte aux plus grands conquerants
rouveroit peut-être un contretems ſemblable,
avoit à parler au Meſſager du Mans.

Enfin, après bien des courbettes,
mon diſcours perdu ramaſſant les débris,
Je ne ſçai comment je m'y pris,
is je lui demandai pourtant mes deux caſſettes;
; voilà, me dit-il; combien de port? dix francs.
Dix francs! la ſomme eſt un peu forte;
iis que dis-je, payons, payons toûjours, n'importe;
ureux qui peut payer le Meſſager du Mans.

Ici quelqu'un dira, ſans doute,
De quel bonheur nous parlez-vous?
Eſt-on heureux quand il en coûte,
: tout pour un maraut qui merite cent coups?
:ttez-en mille, aucun ne dira le contraire,

Je l'ai dit avant vous, pas n'en aurez les gants:
Mais qui le paye, enfin, le voit, c'est chose claire,
Et ne voit pas qui veut le Messager du Mans.

Et puis-je assez d'ailleurs reconnoître son zéle
Sur ces boëtes que je reçois?
Qui le croiroit? ce Messager fidelle
Me les garde depuis trois mois.
Qu'il soit diligent, ou qu'il tarde,
Rien n'est perdu par ses soins vigilans;
Oh! qu'est bien gardé ce que garde
Le Messager du Mans.

A la fin je les tiens, ces fameuses cassettes,
Après avoir tant attendu,
Au bout de trois grands mois je les trouve complettes,
Rien d'égaré, rien de perdu:
Venez tous, approchez, que chacun les contemple,
Comme d'illustres monumens
D'une fidélité qui n'eut jamais d'exemple
Avant le Messager du Mans.

Maine, trop heureuse Province,
Garde bien le trésor dont seule tu joüis;

tous les Messagers qui batent le païs,
Il est le Héros & le Prince.
Jupiter sçavoit ses merveilleux talens
Il casseroit Mercure aux gages,
Et prendroit pour tous ses Messages
Le Messager du Mans.

Mais comme un si rare merite
Ne sçauroit longtems se cacher,
.vertis que sur tout dans sa marche il évite
Les lieux où l'on peut l'acrocher;
:ntends marché public, port, grande place, gréve,
Lieux sujets aux enlevemens,
ıon, gare, qu'un jour dans les airs on n'enleve
Le Messager du Mans.

ıelle perte pour nous! Quel trait pour son histoire!
En y pensant, vingt fois j'en ai frémi;
ıine, en lui tu perdrois ta splendeur & ta gloire,
Et j'y perdrois sans doute un bon ami.
ıis il n'est, comme on dit, si bonne compagnie,
Qui ne se quitte, & croyez qu'en son tems
Il fera la cérémonie,
Le noble Messager du Mans.

Je me charge en ce cas de l'oraifon funebre,
Où fes exploits fameux brilleront de tout point.
Son tombeau, s'il en a, fera longtems celebre;
Mais fi pour caufe il n'en a point,
Son épitaphe, au moins, mife au bout d'une pique
Fera lire à tous les paffans:
Cy gît, ou gît ailleurs, faifant à tous la nique,
Dans le milieu des airs, le Meffager du Mans.

De mes écrits, eftimateur fincere,
Recevez ce travail par votre ordre entrepris,
Illuftre ami, s'il peut vous plaire,*
Je fuis content, & tout m'eft facile à ce prix.
J'ai tardé quelque tems, je ne puis m'en défendre,
Mais vous me pafferez tous ces retardemens,
Vous qui fçavez que de fe faire attendre
C'eft le deftin du Meffager du Mans.

* Feu M. Bofc Du Bois Confeiller d'Etat.



LE CHÊNE, ET L'EPINE.

*A Monsieur l'Abbé du D***

J'Ai dessein de me faire Hermite,
Le monde est trop contagieux;
Tant qu'on le trouve sous ses yeux,
On l'aime, on s'y plaît, on l'imite,
C'est peu d'être Religieux,
J'ai dessein de me faire Hermite.
Non, de cette secte hypocrite,
Qui trouve toûjours cent raisons,
Pour rendre, ou recevoir visite;
De ces gens à face bénîte,
Qu'on voit en certaines saisons,
Couverts d'un froc hétéroclite,
Et bridez comme des oisons,
Aller faire la chate mite,
Et se coulant dans les maisons,
Quêter, dit-on, pour la marmite:

C'eſt bien fait, il faut vivre enfin ;
Mais gare dans cette conduite,
Que l'eſtafier de Saint Martin,
De tout tems cauteleux & fin,
Quelquefois ne marche à la ſuite.

Pour ne point tomber dans le cas,
Je veux comme un autre Stylite,
Me guinder dans une guerite :
Là content, & loin du tracas,
Mépriſant, comme il le merite,
Le Monde, & ſes trompeurs appas,
Je le verrai du haut en bas.

Si ce deſſein vous paroît ſage,
Damon, je viens à deux genoux ;
M'adreſſer tout d'abord à vous,
Pour me fonder un hermitage.
Peu me ſuffit, ne craignez rien ;
Sans démembrer votre héritage,
Je vous demande pour tout bien,
Deux arbres, & rien davantage.

Ce chêne creux & toûjours vert,
Qu'on voit en ſuperbe étalage,
Dominer ſur votre village,
Semble m'offrir ſon flanc ouvert.

Grimpant à ſon plus haut étage,
C'eſt où je prétends me loger,
Y joignant pour tout jardinage
L'Epine de votre verger.
Tantôt comme un oiſeau ſauvage,
Sur leurs belles branches perché;
Tantôt au fond du creux niché,
Comme un moineau dans une cage,
J'y ferai la nique au peché.
Pour les beſoins de la nature
J'y trouverai mon entretien,
Le gland ſera ma nourriture,
L'enfant prodigue en vécut bien.
Le Ciel propice & ſalutaire,
Pour la ſoif du pauvre reclus,
Lui fournira de belle eau claire,
Helas! que lui faut-t'il de plus?
Si la chair faiſoit la mutine,
Et menaçoit de ſuccomber,
Je trouverois dans mon Epine,
De quoi faire une diſcipline
Pour l'empêcher de regimber.
Ce Chêne, dont la réſiſtance,
Triomphe depuis ſi longtems,

Et des orages, & des ans,
M'apprendra dans ma pénitence,
Qu'il faut résister jusqu'au bout;
Et que la force & la constance
A la fin triomphent de tout.
En voyant sa feüille mobile
Obéïr aux moindres zéphirs,
Helas! dirai-je avec soupirs,
C'est ainsi que le cœur fragile,
Se laisse aller à ses désirs.
S'il est battu de quelque orage,
Si des vents il sent la rigueur,
J'y croirai trouver une image
De ce triste & cruel ravage
Que les passions en fureur
Causent quelquefois dans un cœur.
Charmante Epine, mais trompeuse,
Et toûjours un peu dangereuse,
Par les pointes que vous cachez,
Vous m'apprendrez que vos piqueures,
Font de moins funestes blessures,
Que les plaisirs que j'ai cherchez.
A la douleur, quoique sensible,
J'en connoîtrai l'utilité,

Quand vous m'aurez facilité
La route fâcheuse & pénible
Qui méne à la félicité.
Vous n'aurez pour moi rien de rude,
Aimable & chere solitude ....

Alte-là, me dira quelqu'un,
Moderez un peu ce grand zéle :
Votre solitude est fort belle,
Et ce projet n'est pas commun.
Mais cependant pour vous j'en tremble,
Je sçai qui s'en repentiroit ;
Et d'abord, à ce qu'il me semble,
Vous vous gîtez fort à l'étroit.
D'ailleurs, du gland pour nourriture,
C'est un assez maigre repas :
L'Enfant prodigue vous rassure,
Mais le drôle en fut bientôt las.
Enfin, c'est bien pauvre besogne
Que de belle eau claire, entre nous ;
A tout hasard, garnissez-vous
De quelque baril de Bourgogne ;
Cela seroit fort de mon goût.
On a beau-dire, on a beau faire,
La plus belle eau claire après tout,

Reste toûjours de belle eau claire;
Frere Lubin * le sçavoit bien,
Et l'envoyoit à notre chien.
Taisez-vous, esprit incrédule;
Taisez-vous, démon tentateur,
N'esperez pas troubler mon cœur
Par ce vain & foible scrupule.
Est-ce à l'étroit être gîté
Que d'être logé dans un Chêne,
Où, si jadis j'ai bien compté,
Quarante enfans tiennent sans peine?
Pour l'Epine, je me souviens
Qu'on y tient douze à table ronde.
Or s'il y tient bien tant de monde,
C'est grand hazard si je n'y tiens.
Pour le gland, & la belle eau claire,
Je ne m'en fais pas une affaire,
Je puis m'en contenter: Enfin,
Cher Damon, quoique l'on m'oppose,
Il me suffit, pour toute chose,
Que je vous aurai pour voisin.
Non, avec ce doux voisinage
Je ne craindrai ni soif, ni faim,

* *Marot, Balade de frére Lubin.*

Et

Et vivrai dans mon hermitage
Sans ſouci pour le lendemain.
Votre cuiſine en eſt ſi proche
Que j'entendrai tourner la broche,
Qui ne tourne jamais en vain;
Ce bruit me tiendra lieu de cloche,
Et je croirai qu'on veut ſonner,
Pour marquer l'heure du dîner.
A peine ſerez-vous à table,
Que d'un air doux & charitable,
Vous direz à votre valet:
Tiens, prens ce plat & ce poulet,
Et le porte à ce pauvre Hermite,
Qui n'a ni broche, ni marmite.
Je l'entendrai venir ſoudain,
Et m'avançant en diligence,
Je bénirai la providence,
Et n'aurai qu'à tendre la main.
Si par haſard on accompagne
Le plat de roſt d'un bon flacon,
Ou de Bourgogne, ou de Champagne,
Faudra-t'il le refuſer? Non.
Un pauvre Hermite doit tout prendre,
Sur tout ce qui vient de bon lieu;

Tout prendre? Oüi, pour l'amour de Dieu.
Du vin ſeul cela doit s'entendre,
Pour la bouteille, il faut la rendre;
Dieu préſerve un pauvre reclus
De garder meubles ſuperflus.

Tout ceci pourtant doit ſe taire,
Car autrement je craindrois fort,
Qu'on ne fût jaloux de mon ſort,
Si l'on entroit dans le myſtere.
Tel à qui le texte a fait peur;
S'apprivoiſant au commentaire,
Voudroit peut-être de bon cœur
Embraſſer cette vie auſtere;
Et demandant avec ardeur
Un petit coin au Solitaire,
Feroit malgré le fondateur
De l'hermitage un monaſtere.
Mais que chacun reſte chez ſoi,
Le lieu n'eſt pas trop grand pour moi.
Je m'y borne, je me confine
Dans mon Chêne, & dans mon Epine;
J'y ſouffrirai, s'il faut ſouffrir,
J'y veux vivre, j'y veux mourir;
Que l'on s'en plaigne, qu'on en gronde;

e l'on en jase dans le monde,
e dis, & je le dirai,
ſi long-tems que je vivrai:
ıs n'aurez pour moi rien de rude,
ıable & chere ſolitude,
le Epine, Chêne fameux,
ſt le plus ardent de mes vœux,
'un jour le deſtin nous aſſemble:
penſe, j'y rêve ſouvent;
is il faudroit auparavant,
e Damon vous unît enſemble.



RÉPONSE DE L'HERMITE, A LA MERCURIALE DE SON CHESNE *.

QUand vous feriez un Chêne de Dodone,
Bois où ſelon la docte antiquité
Chênes jadis ont long-tems caqueté,
Point n'en ferois plus cas de votre prône.
Vous vous mêlez de faire le Prêcheur,
Et qui pis eſt, de prêcher un Hermite;
C'eſt tems perdu, beau Chêne, on vous en quitte:
Mais me ſemblez à l'air un vieux pécheur,
Qui du vernis d'un langage hypocrite
Cherche à couvrir en vain ſur ſes vieux jours
Du jeune tems fredaines & bons tours.
Voulez, je penſe, être Hermite vous-même:
Le Diable, au moins on me l'a dit ainſi,
Quand il fut vieux, le voulut être auſſi;

* *Cette piece eſt une Réponſe à des Vers qu'on envoya à l'Auteur ſous le nom du* Chêne *dont il eſt parlé dans la piece du* Chêne *&* *de l'*Epine.

e refrogna, prit minois de Carême,
it le zelé, mais s'entend pour autrui;
.a discipline, & semblable suffrage,
J'accommodoient le dévot personnage;
eûne non plus n'étoit pas fait pour lui:
'lus en sçavoit qu'un Docteur de Sorbonne;
'rêcha beaucoup, ne convertit personne:
Or comme lui prêchez, j'en suis content
De convertis, je vous en livre autant.
Vous avez beau jaser de pénitence
A votre mode, & sur mainte vertu
Me débiter mainte belle sentence,
Pour vos sermons ne me tiens pas battu.
Quand il me plaît j'en fais leçons aux autres,
Et mes sermons valent du moins les vôtres.
Or croyez-moi, ménagez votre voix,
Ne sert de rien au métier que vous faites,
De s'échauffer si fort dans son harnois;
En ce païs ne manquons de Prophetes,
Ni de sermons; à Paris, grace à Dieu,
En pleut autant, & plus qu'en autre lieu;
Et puis d'ailleurs me semble à votre affaire
Que n'avez pas signé le Formulaire.
Vous chicanez sur un pauvre poulet,

Sur un flacon ; un rien vous ſcandaliſe :
Euſſiez-vous froc, grand ou petit collet,
Point n'en prendrai ſcrupule en nulle guiſe ;
Je ſçai les Cas, j'ai lû Bail & Tolet,
Poulets ne ſont condamnez par l'Egliſe.
Un Pénitent ne peut pas vivre d'air,
Comme un autre homme, il eſt d'os & de chair ;
Et, s'il vous plaît, pour s'être fait Hermite
Doit-il mourir, ou de ſoif, ou de faim ?
Qu'il n'ait chez lui ni broche, ni marmite,
J'en ſuis d'accord ; mais il lui faut du pain.
Et quand je dis du pain, faut y comprendre
La petite oye ; & quelque choſe avec,
Sur le marché cela ſe doit entendre,
Il n'ira pas manger ſon pain tout ſec.
De plus enfin le cilice & la haire
Soutenant l'ame uſent un peu l'eſtui ;
Le corps uſé, l'ame n'y tiendroit guere ;
Pour l'amour d'elle ayons pitié de lui ;
De tems en tems il faut bien le refaire.

A votre avis je ſuis trop délicat
Sur le chapitre, & friand à merveille ;
Mais cependant me contente d'un plat,
Sans rien garder du jour ni de la veille ;

Et qui plus eſt, jaloux de mon état,
Ne veux chez moi, ni flacon, ni bouteille.
Que ſi, vivant comme dis & le fais,
J'ai la couleur aſſez vive & vermeille,
Quelque embonpoint, l'œil brillant, le teint frais,
Grace de Dieu, croyez-moi, toute pure,
Qui reconforte & ſoûtient la nature;
Ne faut du Ciel mépriſer les bienfaits.
Pour terminer, Chêne, arbre d'importance,
Ne faites tant ici du rencheri,
Car autrement à faire pénitence
Reſteriez ſeul, dont ſeriez bien marri.
D'aller chez vous la preſſe n'eſt pas grande;
Quoique ma Muſe ait vanté vos attraits,
Bien trompé ſuis, ſi l'on jette jamais
Un dévolu ſur pareille prébende.
Or voulez-vous m'en croire ſur ceci,
Ne changeons point la régle, elle eſt bien faite.
La bien garder eſt ce que je ſouhaite;
N'y ferai faute, & n'en ayez ſouci.
Mais ſi voulez, Réformateur auſtere,
Changer les Us & Loix du Monaſtere,
En ce cas-là, Chêne, vous dis adieu,
En retirant mon épingle du jeu.



LA RHUNE,

A Madame la Marquise de Mirepoix.

QUand d'une ardeur si peu commune,
On vous entend pousser tout bas,
Et des soupirs, & des helas,
Qui croiroit que c'est pour la Rhune ?
Quelques gens trop prompts à la main,
A juger mal de leur prochain,
Pourront s'imaginer peut-être,
S'ils n'ont l'honneur de vous connoître;
Que la Rhune est un Cavalier,
Non de tels qu'on en voit paroître
A Paris, au moins un millier,
Dont le merite singulier
Ne passe point le petit maître;
Mais un de ceux au grand collier,
Qui par son air discret, honnête,
Vous auroit donné dans la tête:
Mais j'en avertis promptement,
Point de jugement témeraire;

La Rhune pour qui ſeulement
Vous ſoupirez ſi tendrement,
Et ſans en faire de myſtere ;
La Rhune, qui ſeul ſçût toucher
Un cœur toujours ſage & ſevere ;
La Rhune, qui ſeul peut vous plaire,
Helas, n'eſt qu'un pauvre rocher.
De la cime des Pyrenées,
Où bravant depuis ſix mille ans
Et la foudre, & les deſtinées,
Il compte les ſiecles courants
Comme nous comptons les années :
Ce rocher ſuperbe, & ſans pair,
Terrible à tout ce qui reſpire,
Etend fierement ſon empire,
Juſques aux lieux d'où part l'éclair,
Devant ſon énorme figure,
Les autres rochers ſes ſujets,
Vils avortons de la nature,
Ne ſemblent que des marmouſets,
Dont les plus hauts & les mieux faits,
Ne lui vont pas à la ceinture.
De là, comme d'un bel-veder,
Allongeant ſon cou vers la mer,

Il voit ſous lui la terre & l'onde ;
Et dominant également
Sur l'un & ſur l'autre élement,
Semble, faiſant par tout la ronde,
Contempler curieuſement
Ce qui ſe fait dans tout le monde.
Contre ſon chef audacieux,
Qui touche preſque juſqu'aux cieux,
Paroît cloüé comme une cage,
Un pauvre petit hermitage ;
Deux Cellules pour logement,
Avec un peu de jardinage,
Qui, cultivé legerement,
Fournit aſſez abondamment
Herbes & fruits pour le ménage :
Joignez encore au bâtiment
Sur l'un des bouts une chapelle,
Et de l'hermitage charmant
Vous aurez un portrait fidele.
Cependant du rocher voiſin,
Le paſſant qui va ſon chemin,
S'il tourne vers-là la prunelle ;
Au lieu d'un logement humain,
De maiſon, chapele & jardin,

Croit ne voir qu'un nid d'hirondelle.
Or ſoit nid d'hirondelle, ou non,
C'eſt où vous prétendez, dit-on,
Aller fixer votre demeure :
Le deſſein eſt loüable & bon,
Vous le voulez, à la bonne heure.
Mais tandis qu'au gré de vos vœux,
Votre équipage ſe prépare ;
Que vous prenez votre ſimarre,
Et que l'on treſſe vos cheveux ;
Que de papier, & de clincaille,
Vous ornez le chapeau de paille,
Qui dans cette aimable priſon,
Doit vous tenir lieu de coëfure,
Souffrez avant que la voiture,
Vous dérobe à notre horiſon,
Que je prêche votre vêture.
La ſolitude eſt belle en vers,
On eſt charmé de ſa peinture,
Mais elle a de fâcheux revers,
Et malgré ce qu'on s'en figure,
Donne bien de la tablature.
J'en ſçai mille exemples divers ;
Quelque bien qu'on ſoit, le tems dure,

Et je vois dans cet univers,
Qu'on aime à changer de posture.
Quand vous aurez fait le plongeon,
Et que vous vous serez perchée
Sur le haut de votre donjon,
Vous y serez bien empêchée.
De là vous verrez, je le veux,
La mer en orages féconde,
Rouler ses flots impétueux,
Et blanchir les rocs de son onde:
Encor le fait est-il douteux;
Car du sommet de cette roche,
Pour voir la mer qui bat son pié,
Avec l'œil le plus délié
Il faut des Lunettes d'approche:
Mais voyez-la, je le veux bien;
Voyez, si vous voulez encore,
Depuis le rivage Chrétien
Jusques au rivage du More;
Considerez de toutes parts
Vingt & vingt Royaumes épars;
Voyez enfin, s'il se peut faire,
Tout ce que le soleil éclaire,
Et si jamais rien vous a plû,

Avoüez, sainte solitaire,
Que cette vûë a de quoi plaire,
Mais d'un coup d'œil on a tout vû.
Durant cela le jour s'allonge,
Le soleil marche avec lenteur;
Il est encor dans sa hauteur,
Qu'on attend l'instant qu'il se plonge;
Et qu'enfin le sommeil vainqueur
Du cruel chagrin qui nous ronge,
Etourdisse notre langueur,
Et par l'image d'un beau songe,
Charme l'ennui de notre cœur.
Lorsque cet ennui nous possede,
La priere est un bon remede;
Tout Hermite en doit faire cas
S'il veut que Dieu lui soit en aide,
Vous prierez, je n'en doute pas;
Mais l'ame est quelquefois bien tiede,
Et quand de prier on est las,
Il faut trouver quelque intermede.
Je veux que dans votre oraison
Dieu vous anime & vous console,
Qu'il éclaire votre raison,
Et vous porte au cœur sa parole;

Mais après toutes ces faveurs,
Vous trouverez, comme tant d'autres,
Bien-tôt la fin de vos ferveurs,
Et le bout de vos patenôtres,
Et gare aussi quelques vapeurs.
  Ce n'est pas que de votre Dune,
Comme du haut d'une tribune
Vous pourrez prêcher les poissons
Qui réveillez par vos doux sons,
Et curieux de vous connoître
Pour mieux entendre vos leçons,
Mettront la tête à la fenêtre.
Je vois déja les Esturgeons
Sur la mer faire un promontoire,
Avec un peuple de Goujons
Qui courent à votre auditoire.
Les Dauphins en gens du grand air,
Par dessus l'eau levant la crête,
Et ruminant quelque conquête,
Viennent d'un pas de Duc & Pair.
Comme Dames de haut parage,
Les Baleines plus gravement,
S'avancent en grand équipage,
Traînant après elles maint page

Qui fend les eaux gaillardement.
Prêchez, mais au ſortir de chaire,
N'attendez point de compliment,
Les poiſſons n'en ſçavent point faire.
Thon, ni Baleine, ni Saumon,
N'aura jamais l'eſprit de dire,
Le grand talent, le beau ſermon!
Cependant il n'en faut pas rire,
Un compliment un peu flateur
Soulage le Prédicateur:
Il ne prêche que pour inſtruire;
Mais après tout je croirois bien,
Qu'un compliment ne gâte rien.
C'eſt choſe enfin bien ennuyeuſe;
Fût-on même grande cauſeuſe,
D'entretenir un peuple ſot
Qui fait ſortir de ſes paupieres
Des yeux grands comme des ſalieres,
Et jamais ne vous répond mot.
Un long ſilence nous attriſte,
Encor faut-il, dans le beſoin,
Avoir quelqu'un qui prenne ſoin
De nous dire, Dieu vous aſſiſte.

Le monde a de fort grands défauts,

Ne craignez pas que je l'excuse ;
Il est méchant, leger & faux,
Il trompe, il séduit, il abuse ;
Il est Auteur de mille maux,
Mais tel qu'il est il nous amuse.
Sans cesse il fournit à nos yeux
Mille spectacles curieux.
Sa scene mobile & changeante
Plaît même par son changement ;
Toûjours nouvel évenement,
Que son esprit fécond enfante
Nous réveille agréablement.
L'un rit, & l'autre se lamente,
Tous deux trompez également :
L'un arrive au port sûrement,
L'autre est encor dans la tourmente,
L'un perd son bien, l'autre l'augmente.
L'un poursuit inutilement
La fortune toûjours fuyante,
L'autre l'attend tranquillement,
Ou parvient sans sçavoir comment,
Et presque contre son attente.
L'un réüssit heureusement ;
L'autre après bien du mouvement,

Trouve un rival qui le ſupplante ;
Tel en gemit, tel en plaiſante.
L'un vous bruſque groſſierement ;
L'autre d'une main careſſante
Vous poignarde civilement.
L'un aime Dieu très-ardemment,
Ou fait ſemblant, que je ne mente ;
Pour ſon prochain, il s'en exempte.
L'autre s'aime très-tendrement,
Et d'autrui fort peu ſe tourmente.
L'un ſe vange dévotement,
L'autre avec éclat, & s'en vante.
L'un parle des Saints doctement,
L'autre les revere humblement,
Et de les ſuivre ſe contente.
L'un a de l'air, de l'agrément,
L'autre par ſa mine épouvante :
L'un fait un bon contract de rente ;
Et l'autre fait un Teſtament.
L'un à quinze ans, l'ame dolente,
Va prendre gîte au monument,
Et l'autre prend femme à ſoiſſante.
L'un ſe fait tuer triſtement ;
L'autre naît au même moment

Pour remplir la place vacante.
On rencontre indiféremment,
Un baptême, un enterrement.
Enfin, c'eſt une comédie,
De voir ce qu'on voit tous les jours:
Vous diriez, en voyant ces tours,
Que la fortune s'étudie
Sans ceſſe à varier ſon cours:
Toûjours quelque metamorphoſe
Donne matiere à l'entretien;
Mais ſur la Rhune on ne voit rien,
Ou c'eſt toûjours la même choſe;
En un mot dans ce pauvre nid,
On ne ſçait qui meurt, ni qui vit.

Il eſt bien vrai qu'à votre Rhune,
Vous ſerez proche de la lune;
Et que même en faiſant chemin
Elle peut vous donner la main.
Mais en ſerez-vous plus chançeuſe,
Et pouvez-vous faire grand cas
D'une voiſine ſi fâcheuſe?
Si l'on en croit les Almanachs,
La Dame eſt fort capricieuſe,
Donnant dans des hauts & des bas.

Elle fera la précieuse,
Voilant quelquefois ses appas,
Quelquefois ne les voilant pas:
Tantôt se montrant toute entiere,
Tantôt seulement à moitié,
Sans que par soupirs, ni priere,
Ni par les droits de l'amitié,
Vous puissiez, durant sa carriere,
En obtenir pour un moment,
Comme une grace singuliere,
De changer son ajustement.
D'ailleurs, il ne faut nullement
Qu'elle vous soit si familiere:
Croyez-moi, c'est sans passion,
Avec une telle ouvriere,
Point trop de fréquentation.
Car outre sa complexion,
Que l'on dit être fort mauvaise,
N'étant jamais, ne vous déplaise,
Sans quelque bonne fluxion;
Outre ses rhûmes, ses catarres,
Qu'on gagne par contagion,
Ainsi que ses humeurs bisarres,
Dans cette triste region,

Sa conduite n'est pas bien nette ;
Je vous le dis auparavant,
Bien qu'elle soit vieille planette,
Elle met en jeune Coquette
Du rouge & des mouches souvent,
Et se farde sous sa cornette,
Je le sçai de plus d'un sçavant,
Qu'elle reçoit à sa toilette.
De plus, si ce n'est un faux bruit,
Au lieu de vivre en femme sage,
Elle abandonne son ménage,
Et court le bal toute la nuit.
De-là vient, je crois, certain conte
D'un certain jeune Endymion,
Que le monde a mis sur son compte,
Et cette indigne affection,
A dans tous lieux sur son passage
Taché sa réputation,
Autant ou plus que son visage.
Peut-être est-ce une fiction,
Mais ce bruit enfin la diffame ;
Et pourquoi sortant de son trou
Va-t'elle aussi, la bonne Dame,
Courir la nuit le guille-dou ?

Le beau métier pour une femme !
Après cela la plaindra-t'on,
Quand on lui vient chanter sa game,
Ou lui donner quelque dicton !
Helas la pauvre malheureuse,
Le bel honneur où la voilà,
De passer pour une coureuse,
La verrez-vous après cela ?
Vous n'aurez point cette manie,
Et c'est sur quoi l'on peut compter ;
Voilà pourtant la compagnie ;
Dont il faudra vous contenter.
Il ne faut point que l'on vous berce
De cet espoir trompeur & vain
Que vous puissiez avoir commerce
Avec aucun visage humain ;
Si ce n'est quelque pauvre hère,
Qui dans les rochers égaré
Vînt à vous d'un air éploré,
Cherchant remede à sa misère.
Il fera d'un ton douloureux,
S'il vous trouve prompte à le croire,
Du desastre le plus affreux
La triste & lamentable histoire ;

Mais tout cela ſent le grimoire ;
Prenez bien garde à l'hameçon,
Et crainte de tout malefice,
Fermez la porte ſans façon,
Et lui dites, Dieu vous beniſſe.
Mais la charité... ! mais enfin,
On dit que le Diable eſt bien fin,
Le drôle eſt fait au badinage ;
C'eſt un franc archipatelin,
Sombre, ſournois, fourbe & malin,
Qui ſçait joüer ſon perſonnage,
Et qui pour ſonder le terrain,
Va ſouvent en pelerinage ;
Défiez-vous du pelerin.

Mais ſans que le Diable s'en mêle,
Il s'en fait aſſez aujourd'hui ;
Et quoi qu'on jette tout ſur lui,
Ce n'eſt pas toûjours lui qui grêle.
Nous avons au dedans de nous
Un ennemi bien plus à craindre,
Il porte les plus rudes coups,
Et perſonne n'oſe s'en plaindre :
Chacun l'excuſe & le chérit ;
Et s'il arrive quelque hiſtoire,

On s'en prend au malin eſprit
A qui l'on en fait bien acroire.
Il a tout fait, il a tout dit,
On compte fort ſur ſon crédit.
C'eſt lui qui fait qu'on fuit la peine,
Et que l'on cherche le plaiſir;
C'eſt lui qui par la main nous mène
Où nous porte notre déſir.
C'eſt lui qui fait la médiſance,
C'eſt lui qui dicte la vengeance;
C'eſt lui dont l'aſcendant certain,
Rend le ſoldat dur & barbare,
Rend le noble fier & hautain,
Rend le jeune homme libertin,
Et le ſexagenaire avare:
Le fourbe dans ſes trahiſons,
Et le ſaint dans ſes Oraiſons,
Imputent tout à ſa malice;
De tous les maux que nous faiſons,
Il eſt l'Auteur, ou le complice.
Hé, laiſſons-le pour ce qu'il eſt,
Pourquoi faut-il qu'on s'imagine
Qu'il fait jouer comme il lui plaît
Les reſſorts de notre machine?

On l'accuse de maint forfait,
Mais, à bien juger de l'affaire,
Souvent ce n'est pas lui qui fait,
Il ne fait que nous laisser faire.
On se livre à la volupté,
Parce qu'elle flatte & qu'on l'aime ;
Et si du Diable on est tenté,
Il faut dire la verité,
Chacun est son Diable à soi-même :
Mais laissons le Diable en repos,
Et reprenons notre propos.

Que ferez-vous seule, isolée,
Sur votre Rhune desolée,
Que faire-là ? Je n'en sçai rien ;
Mais vous pour elle si zélée,
Peut-être le sçavez-vous bien.
Helas, si j'en crois mes alarmes,
Un cruel ennui vous attend ;
Ce Roc pour vous si plein de charmes,
Et que par tout vous vantez tant,
Vous fera bien verser des larmes.
Il me semble déja vous voir
La tête sur la main panchée
Regretter l'ancien manoir

ù vous vous ſerez arrachée,
du matin juſques au ſoir,
ouver bien lugubre & bien noir
nid où vous ſerez juchée;
ànt ſouvent d'un cœur contrit,
las, on me l'avoit bien dit.
e n'en dirai pas davantage,
s avis ſeroient ſuperflus;
rez, volez à l'hermitage,
tez, je ne vous retiens plus;
ez où votre cœur aſpire,
us n'y ferez pas long ſéjour;
reſtoit quelque choſe à dire,
le garde pour le retour.



PORTRAIT DE CHARLES XII. ROI DE SUEDE *.

POur peindre un Alexandre, il faudroit un Apelle:
Charle eſt l'Alexandre du Nord,
Du vainqueur de l'Aſie il a l'air & le port,
Et va du même pas à la gloire immortelle.
Mais où trouver encore un Apelle nouveau ?
Le Peintre manque au parallele.
Pour moi, bien au deſſous de ce fameux modele,
Je compte en prenant le pinceau,
Moins ſur mon art que ſur mon zèle,
Et ſur le ſujet du tableau.
Si dans les moindres traits je puis être fidèle,
Le portrait ſera toûjours beau.

Et d'abord, car je dois aux dons de la nature,

* *Cette piece fut faite en* 1707.

Le premier rang dans ma peinture ;
Le visage en ovale avec grace allongé
Frape par de grands traits qu'un air doux accompagne ;
Un teint que le hâle a chargé,
Est garant des exploits de plus d'une campagne.
Sous un front ouvert & serein,
Des yeux vifs, & brillans d'une noble lumiere,
Témoignent cette ardeur guerriere
Qui dès les premiers coups que sçût lancer sa main
A l'Europe étonnée annonça sa carriere.

Pour temperer le feu qui brille dans ses yeux
La nature avec art a formé sur sa bouche
Un souris fin & gracieux,
Qui charme à son abord le cœur le plus farouche.
Comme un simple soldat vêtu grossiérement,
Pour la forme & pour la matiére,
Un habit lui suffit une campagne entiére.
Grand chapeau, gands de buffle &, pour l'assortiment,
Ceinturon de même parure,
D'où pend un large coutelas,
Peu brillant au dehors, peu chargé de dorure,
Mais terrible dans les combats.

Enfin, cravate à la dragonne,
C'eſt tout l'ajuſtement qu'il ſouffre en ſa perſonne.

Mais me ſuis-je mépris ? eſt-ce un grand Potentat ?
Eſt-ce un Roi que je viens de peindre ?
C'eſt un Roi, mais un Roi ſoldat,
Qui dépouillé d'un vain éclat,
N'en ſçait pas moins ſe faire craindre.
Cet air de négligence, & de ſimplicité,
N'altére point en lui ſa Majeſté.
Sans rien devoir à la magnificence,
Il eſt ſervi, craint, reſpecté,
Et paroît Roi dès qu'il s'avance.
Une ſage frugalité,
Dont il donne l'exemple avec autorité,
De ſon Camp bannit la molleſſe ;
Et le défend lui-même, au feu de la jeuneſſe,
D'un écüeil plus à redouter,
Que tous les ennemis que ſon bras ſçut domter.

Tout le jour agiſſant ſans ceſſe
Il n'accorde qu'à peine à la neceſſité
Un court ſommeil ſur la nuit emprunté,
Et qui, ſouvent interrompu, ne laiſſe

Nulle prise à la volupté.

Dans lui la probité surpasse le courage,
les loix de l'honneur sont les premieres loix.
ne manque jamais à la foi qu'il engage,
Il parle peu, mais avec poids.
ni de la vertu, zèlé pour la justice,
nemi déclaré du mensonge & du vice,
ı seul & vrai mérite il se laisse toucher;
Sans attendre qu'il se présente,
ui-même il le prévient d'une main bienfaisante,
Et s'empresse pour le chercher.

Dans ce Conquerant si terrible,
a fiere majesté n'est point inaccessible,
toute heure, en tout tems, il se laisse approcher:
imé de ses sujets, en vrai pere il les aime,
Et l'on trouve toûjours en lui,
Autant de douçeur pour autrui,
Que d'austérité pour lui-même.

Hardi, mais sans témerité,
Il sçait, quand il le faut, suspendre
Une trop vive activité,

Et médite long-tems ce qu'il veut entreprendre.
Mais lorsque la sagesse & la gloire ont dicté,
Le parti qu'un Héros doit prendre,
Il part, il éxécute avec rapidité
Ce que, dans un secret que rien ne peut surprendre,
A loisir il a médité,
Et que l'effet seul peut apprendre.
Alors il ne connoît ni peine, ni danger,
Rien ne l'étonne, & ne l'arrête,
Rien ne peut le faire changer;
Et vît-il la mort toute prête,
Il faut, s'il l'a reglé, périr, ou se vanger.

De-là le succès de ses armes,
Et tous ces exploits glorieux,
Qui tiennent aujourd'hui l'Univers en alarmes,
Et du côté du Nord font tourner tous les yeux.
Mais à quelque haut point de gloire
Que l'ait élevé la victoire,
Toûjours constante à suivre ses projets,
On doute par toute la terre,
S'il a paru plus grand lorsqu'il a fait la guerre,
Que lorsqu'il a donné la paix.

Comme quelques personnes pourroient s'imaginer que l'Histoire suivante est un conte fait à plaisir, on la rapporte ici toute entiere tirée de l'Auteur original d'où on l'a prise; & en faveur de ceux qui n'entendent pas le Latin, on y en a joint une traduction.

EX ILLUSTRIUM MIRACULORUM & Historiarum memorabilium Libris Cæsarii Heisterbachcensis, Ordinis Cisterciensis.

Capite 76. Libri IV.

HENRICUS DE VUIDA *miles fuit dives valde, habebat autem uxorem nobilem ac dilectam. Die quadam dum sermo inter eos haberetur de culpa Evæ, cœpit illa, ut mos est mulieribus, eidem maledicere, & de inconstantiâ judicare animi, eo quòd pro modico pomo, gulæ suæ satisfaciens, tantis pœnis ac miseriis omne genus humanum subdidisset. Cui maritus respondit: Noli illam judicare, tu fortasse in tali tentatione fecisses simile. Ego volo tibi aliquid præcipere, quod minus est, & propter amorem meum minimè poteris custodire illud. Respondente illa: Quod est mandatum? Subjunxit miles: Ut die illâ quâ balneata fueris, paludem curiæ nostræ nudis pedibus non ingrediaris: aliis diebus, si libet, intres. Erat enim aqua putens, & fimosa, ex totius curiæ sordibus collecta. Illa subridente, & præcepti transgressionem abhorrescente, subjunxit Henricus: Volo ut pœnam addamus: si tu obediens fueris, quadraginta marcas argenti à me recipies; sin autem, totidem mihi solves. Et bene pla-*

cuit ei: Ille verò, ipsâ ignorante, secretos custodes paludi adhibuit. Mira res! Ab illâ horâ Matrona tam honesta & verecunda nunquam per curiam transire poterat, nisi ad prædictam paludem respiceret, & quoties balneabatur, toties de eadem palude tentabatur. Die quâdam exiens de balneo, dixit pedissequa suæ: Nisi ingressa fuero paludem illam, moriar; statimque succingens se cum circumspexisset, & neminem videre putaret, comitante ancillâ, aquam illam fœtidam usque ad genua intravit, & huc illucque deambulando bene concupiscentiæ suæ satisfecit. Quod statim nuntiatum est marito ejus. Ille gaudens, mox ut eam vidit, ait: Quid est Domina: fuistisne hodie balneata? Respondente illa; Fui; adjecit: in dolio, vel in palude? Ad quod verbum confusa tacuit, sciens eum suum excessum non latere. Tunc ille: Ubi est, Domina mea, constantia vestra, obedientia vestra, jactantia vestra? Evâ viliùs tentata fuistis, tepidiùs restitistis, turpiùs cecidistis. Reddite ergo quod debetis. Et cùm non haberet illa quod solveret, omnia vestimenta ejus pretiosa tulit, & per diversas personas distribuit, sinens eam per aliquod tempus bene torqueri.

TRADUCTION.

UN Gentilhomme fort riche nommé HENRY DE VIDA, avoit épousé une femme de condition, qu'il cherissoit extrêmement. Il arriva qu'un jour comme ils s'entretenoient ensemble, le discours tomba sur la chûte d'Eve. La Dame, selon

l'ordinaire

la coûtume des femmes, se mit à donner mille maledictions à Eve, & à blâmer son imprudence & sa sottise, d'avoir à l'appetit d'une chetive pomme réduit le genre humain à la servitude pénible où il se trouvoit. Mon Dieu! ne la blâmez pas si fort, lui dit le mary; vous en auriez fait autant à sa place. Je veux, ajoûta-t-il, vous faire une défense, & même en matiere bien moins sujette à tentation, & je suis sûr que quelque consideration & quelque amour que vous ayez pour moy, vous ne laisserez pas de passer par dessus. Voyons donc, dit-elle, dequoi il s'agit. Tout ce que j'éxige de vous, dit le Gentilhomme, c'est que les jours que vous vous serez baïgnée, vous vous absteniez au sortir du bain d'aller tremper vos pieds nuds dans notre mare; pour les autres jours que vous n'aurez pas pris le bain, permis à vous d'en user comme il vous plaira. Or il faut sçavoir qu'il y avoit, attenant de l'endroit où elle prenoit le bain, une espece de mare, ou pour mieux dire, un bourbier qui étoit comme l'égoût de toutes les ordures de la basse-cour. La défense parut d'autant plus plaisante à la Dame, que l'idée seule de tremper ses pieds dans une eau si sale & si infecte lui soûlevoit le cœur. Le mary la voyant rire à sa proposition, lui dit: Ce n'est pas tout, il faut convenir d'une amende. Je m'engage à vous payer quarante marcs d'argent, si vous observez ma défense; mais vous me les payerez réciproquement, si vous la transgressez. Elle en tomba d'accord, & le mary à son insçû aposta des gens pour observer ce qui se passeroit à cet égard. Chose étran-

ge ! depuis la gageure faite, cette Dame si bien née & si sage ne pouvoit plus traverser la cour sans jetter en passant quelque œillade à la dérobée sur la mare ; & toutes les fois qu'elle sortoit du bain, il lui prenoit une demangeaison violente de s'y aller rafraîchir. Enfin un jour ne pouvant plus y résister, elle dit à sa femme de chambre : Non, je n'y tiens plus, & si je n'entre dans la mare, il faut que j'en meure. En disant cela elle retrousse ses jupes, & après avoir regardé tout à l'entour si on ne l'observoit point ; lorsqu'elle crût n'être vûë de personne, elle entra dans la mare jusqu'aux genoux avec sa femme de chambre, & y patrouillant de côté & d'autre, elle satisfit pleinement son envie. Le mary le sçût aussi-tôt, & ravi du succès de son épreuve, il vint où étoit sa femme, & lui dit en l'abordant : Eh bien, Madame, avez-vous pris le bain aujourd'huy ? Ouy, répondit-elle : Dans la mare, ajoûta-t-il, ou dans la cuve ? Elle rougit à ces mots, voyant bien que son mary étoit instruit. Oh, oh ! reprit-il, & qu'est donc devenuë votre résolution, votre complaisance pour moi, & cet empire sur vous-même dont vous vous vantiez si fort ? Mise à une épreuve moins capable de tenter que ne le fut la pomme d'Eve, vous résistez plus foiblement, & succombez plus grossierement ? Allons il faut payer, puisque vous avez perdu. La Dame n'ayant pas dequoy satisfaire, le mary saisit la garderobe, & partageant ses beaux habits à differentes personnes, la laissa pendant quelque temps dans l'inquiétude & dans la peine, pour lui faire expier sa faute.

LA NOUVELLE EVE,

HISTOIRE.

PAin dérobé réveille l'appetit.
A tout peché la loi qui l'interdit,
Est un attrait, est une rocambole.
D'aller vers là, de revenir ici,
Est-il permis quand on le veut ainsi,
On s'en soucie autant que d'une obole :
Mais que la loi dise, je le défens,
Nous y courons, & notre cœur y vole.
D'Eve en cela nous sommes tous enfans ;
Ne la traitons point trop en criminelle,
Elle eut grand tort, je ne l'excuse point,
De-là nous vint la tache originelle ;
Mais tel lui fait son procès sur ce point,
Qui dans sa place auroit fait tout comme elle.
Ainsi parloit certain époux, un jour,
A sa moitié, qui contre notre mere
Murmuroit fort, étoit fort en colere,

De nous avoir joüé le vilain tour,
Dont vint, helas ! toute notre misere.
Ah ! disoit-elle, avoir précipité
Et son époux & sa posterité,
Dans tant de maux ! pourquoi ? Le tout en somme
A l'appetit d'une insipide pomme ;
Notre mere Eve avoit bien mauvais goût.
Bon ou mauvais, le fruit ne fut la cause,
Dit le mari, du mal qui gâta tout,
Mais bien la loi, qui défendoit la chose :
Cette défense en fit tout le ragoût.
Qu'ainsi ne soit, poursuivit-il, je gage,
Que qui voudroit vous interdire ici,
Chose d'ailleurs dont vous n'auriez souci,
Je dis bien plus, qui vous feroit dommage,
Vous en seriez aussi-tôt à la rage,
Moi ! dit la Dame. Oui, vous, dit le mari,
Vous le feriez, sans faute, je le jure,
Et je suis prêt d'en faire le pari.
Elle y consent, accepte la gageure.
Somme d'écus, & grosse, à ce qu'on dit,
Fut stipulée entre eux deux à crédit.

Je ne veux point, dit l'époux débonnaire,
Vous commander chose pénible à faire.

Voici le fait. Quand vous allez au bain,
La mare à gauche est sur votre passage;
Si vous pouvez, en faisant le chemin,
Un mois durant, en tout, être assez sage,
Pour ne plonger au bord du marécage,
Les deux pieds nuds, je vous quitte le gain.
Mais en passant prenez garde au naufrage,
Vous payeriez le pari haut la main.

Or cette mare étoit, à le bien dire,
Un vrai bourbier égoût de basse cour:
Pour l'éviter on eût fait un grand tour;
De ce défi l'on se met fort à rire,
La Dame y taupe, & de grand appétit.
C'étoit marché donné, sans contredit.
Autant valoit argent dans sa cassette;
On met déja la gageure à profit,
On songe à faire & telle & telle emplette,
Nouveaux bijoux viendront sur la toilette,
Et sur le tout, un bel & bon habit.

On s'en va donc au bain à l'ordinaire,
Non sans lorgner la mare en tapinois,
Dans un début c'en étoit assez faire,
On s'en tint là pour la premiere fois.
Allant, venant, bien-tôt on s'accoûtume

A l'eau verdâtre, à la fange, à l'écume,
Avec le tems, on s'accoûtume à tout :
On fit bien plus, enfin, on y prit goût.
L'esprit de l'homme est une étrange piéce,
Et quand je dis de l'homme, à cet égard,
La femme est là comprise sous l'espece,
Pour les deux tiers au moins & demi quart,
Le fait present rend la chose notoire.
La bonne Dame alla se figurer
Certain plaisir, si l'on en croit l'histoire,
A barbotter dans une eau sale & noire,
Et le défi commença d'operer.
L'eau de son bain, encor que claire & nette,
Lui sembloit fade au prix de celle-là ;
Peut-être aussi le Diable s'en mêla :
Quoiqu'il en soit, la Dame fut discrette ;
Et n'en dit rien d'abord à Janneton,
Qui la suivoit ; c'étoit sa Chambriere,
Et qui pis est, confidente, dit-on,
D'une humeur souple, & très-fine ouvriere ;
Elle entendoit la Dame à demi-ton ;
Avoit d'ailleurs l'ame si complaisante,
Que dans cent ans, ou plus, que je ne mente,
A sa maîtresse elle n'auroit dit non.

Mais c'eſt aſſez parlé de la Suivante,
A la Signore il nous faut revenir.
A chaque inſtant la paſſion s'augmente,
Dans ſon harnois on a peine à tenir,
La mare étoit toûjours plus attrayante,
Pour réſiſter, il falloit faire effort;
On s'approchoit toûjours plus près du bord;
Ce n'étoit plus le bain, c'étoit la mare
Que l'on cherchoit, par un ragoût biſarre.
Là barbottoit maint petit canneton,
On les montroit du doigt à Janneton,
On leur portoit envie, & ſi la Dame
Eut pû contre eux trocquer honnêtement,
Elle eut voulu, dans le fonds de ſon ame,
Devenir canne, au moins pour un moment.

Mais bien ſouvent l'occaſion prochaine
Beaucoup plus loin que l'on ne veut nous mene.
La Dame un jour ſur le bord s'arrêtant,
Dans un accès ſubit & violent,
Vint à tirer un pied hors de la mule,
Et de la plante en effleura l'étang.
La bonne Dame en reſta là pourtant,
Et le remit auſſi-tôt par ſcrupule;
Non que ſon cœur ne fût bien combatu,

Mais il eſt bon d'avoir de la vertu.
  Or le mari, par certaine ouverture,
Guettoit ſa femme, obſervoit ſon allûre,
Rioit ſous cape, & comptoit par ſes doigts,
Qu'elle n'iroit jamais au bout du mois.
Il comptoit bien, remarque la Chronique.
Deux tiers n'étoient paſſez à beaucoup près,
Qu'arrive enfin, enfin le jour critique.
Le traître époux, qui voyoit les progrès,
A ſa moitié voulut donner le change,
Dit qu'il alloit mettre ordre à la vendange,
Puis faire un tour, pour revenir au frais.
Il ſort aux champs, & quelque tems après
Par le dehors rabat chez la Fermiere;
Là ſe tient clos, & ſe met aux aguets.
Bien-tôt il voit & Dame & Chambriere
Se mettre en marche avec tous leurs agrets.
Allant au bain, l'on fait poſe au marais,
On le contemple, on s'en arrache à peine,
Comme du bord d'une claire fontaine,
En ſoupirant, l'on s'en arrache enfin,
Et vers l'étuve on pourſuit ſon chemin.
  Mais dans le bain un feu ſecret conſume;
On en ſortit plutôt que de coûtume,

L'esprit rêveur, l'air inquiet, chagrin,
On se tourmente & l'on chicane en vain ;
La passion presse, le cœur chancelle,
Et la vertu ne bat plus que d'une aîle.
C'est trop souffrir, non, Janneton, vois-tu,
Dit la Maîtresse, en annonçant l'antienne,
Il n'est défi, ni gageure qui tienne,
Je ne m'en mets en peine d'un fétu :
Je te le dis tout net, & le déclare,
J'ai résolu d'essayer de la mare.
Dis sur cela tout ce que tu voudras,
Que l'on le sçache, ou ne le sçache pas,
Ce m'est tout un ; il iroit de ma vie,
Que je voudrois en passer mon envie.
Vraiment, Madame, est-ce donc si grand cas,
Dit Janneton ! Pourquoi tant de mystere ?
Je m'en doutois ; vous êtes bonne aussi
De vous troubler & prendre du souci :
Vous le voulez ? Et bien il faut le faire.
Premierement Monsieur n'est pas ici.
Qui vous verra ? Personne, je l'assure.
Quitte, après tout, à perdre la gageure,
Le grand malheur ! en mourrez-vous de faim ?
Contentement passe richesse enfin.

Mais non, si bien nous ourdirons la trame,
Que vous aurez le plaisir & le gain.
Vas Janneton, tu vaux trop, dit la Dame;
Ne mettons point la partie à demain.

Sur ce propos on s'ajuste, on s'agence,
Et vers la mare on marche en diligence,
A beaux pieds nuds, & pantoufles en main.
La Dame alloit la premiere & bon train,
Et Janneton faisoit l'arriere-garde.
Chemin faisant, l'on observe avec soin,
S'il n'est point là de mouchard qui regarde,
Nul ne paroît, & Monsieur est bien loin.
Les pieds brûloient, d'abord on en hazarde
Un dans le lac, pour sonder le terrain;
On le retire, & l'autre prend sa place,
Que tout de même on retire soudain.
Pour faire court, après quelque grimace,
Tous deux de suite, on vous les plonge à plein,
Jusqu'à la vase, où gîtoit la grenouille.
Dieu sçait la joye! On s'en donne à loisir;
On est à même, on tripote, on patrouille,
Et jamais bain ne fit tant de plaisir.

Durant cela, l'Epoux, ne vous déplaise,
De son réduit voyoit le tout à l'aise,

e sçavoit très-bon gré dans le cœur,
n'avoir point mis à plus forte épreuve
: vertu si fragile & si neuve,
n pouvoit arriver du malheur.
n frémit, & sur cette pensée,
yant l'affaire assez avant poussée,
: vers la Dame, avec un ris mocqueur,
revenant eût fait moins de frayeur,
vîte & vîte, on se sauve, on détale,
is à pieds nuds, l'on ne court pas si fort;
nari joint la Dame dans la salle,
bien, dit-il, dès le premier abord,
e pensez-vous de la pomme fatale?
, à present, a-t'elle si grand tort?



ODE A MARS SUR LA NAISSANCE DE MONSEIGNEUR LE DUC DE BRETAGNE*.

TOi que tout le monde déteste,
Cruel Dieu des sanglans combats,
Qui te fais un plaisir funeste
Du renversement des Etats;
Dans le souci qui m'interesse,
Mars, c'est à toi que je m'adresse,
Suspens ton courroux rigoureux;
Quand devant toi tout fuit, tout tremble,
Il doit t'être assez doux, ce semble,
Que j'ose t'adresser des vœux.

Je sçai qu'à ceux que je vais faire
Ton cœur d'abord va s'alarmer;
Peut-on esperer de te plaire,
En tâchant de te désarmer?
Garde-toi de m'en faire un crime,
C'est ton intérêt qui m'anime,
Mon zele cherche à te servir;
Et si tu consens à m'entendre,
Tu t'empresseras de nous rendre
Les armes qu'on te veut ravir.

* En 1707.

ODÆ GALLICÆ AD MARTEM IN NATALIBUS SERENISSIMI BRITANNIÆ DUCIS INTERPRETATIO.

INvisum populis atque exitiabile Numen,
Bellorum dire inventor, quem funditùs alta
Dejecisse juvat fatali turbine regna;
Hîc ego te supplex, nec curâ pressus inani
Armipotens compello! atros suspende furores,
Et prosit quod dum gladios flammasque ferentem
Attonitæ fugiunt gentes, ego pronus ad aras
Te venerer, votisque vocare haud territus ausim.

Illa quidem vultu primum indignatus acerbo
Excipies reor; ecquis enim te speret amicum,
Dum tibi de manibus tentat convellere tela?
Ne tamen hoc habeas suspectum nomine vatem
Insidiasve tibi blandâ sub voce parari
Credideris, decus ipse tuum, tua commoda curo;
Tantùm audi, quodque invito pia cura laborat,
Extorsisse manu ferrum, sponte ipse remittes.

La Renommée a pû t'instruire
Du don charmant & précieux
Que pour le bien de cet Empire
A nos climats ont fait les Dieux.
Ce don vaut mieux qu'une conquête :
Mais pour en celebrer la Fête,
De tes armes bannis l'effroi ;
Tu le dois par reconnoissance :
Un Prince qui naît à la France,
C'est un Héros qui naît pour toi.

Son Pere ! tu peux le connoître,
Foudroyant & victorieux,
Sur le Rhin tu l'as vû paroître,
Digne du nom de ses ayeux.
Comme il a sçû suivre la trace
Marquée aux Princes de sa Race
Par le Dauphin, après LOUIS ;
Digne Eleve de ces grands Maîtres ;
Ce qu'il apprit de ses Ancêtres
Il sçaura l'apprendre à son Fils.

Instruit par des leçons si belles,
Tu verras ce Héros naissant,
Se regler sur les grands modeles
Qu'il aura trouvez dans son Sang.
De ses Peres vivante image,
Il tâchera par son courage
D'égaler leurs exploits fameux ;
Comme eux il aimera la gloire,
Et de lui parlera l'Histoire,
Comme elle parle déja d'eux.

Felix nempe tuas rumor pervenit ad aures
Dulcia quàm nobis pretiosaque munera Divi
Fecerunt, certam Regno latura salutem.
Et jam præ tanto levis est victoria dono:
Festa placet celebrare & justos solvere honores;
At belli strepitum gratus removere memento.
Quisquis enim Francorum alto de Sanguine Princeps
Nascitur Imperio, simul & tibi nascitur Heros.

Burgundus tibi testis erit; quem fulmina dextrâ
Torquentem vidisse datum est, Rhenique sub oris
Victorem populorum & avito nomine dignum.
Utque suis calcata priùs vestigia pressit,
Delphino monstrante viam, quam maximus olli
Signarat Lodoix, tantis quæcunque magistris
Hæres magnorum non inficiandus avorum
Præstitit, hæc eadem natus quoque discet ab illo.

Talibus instructum studiis miraberis olim
Virtutes & facta sequi memoranda Parentum.
Majores refert non degener: instar in ipso
Quantum erit! ut simili conabitur æmulus artè
Et patrium decus & veteres æquare triumphos.
Nec minùs egregio laudis tangetur amore;
Atque ut Avos celebrant non uno nomine Fasti
Sic tenerum dicent ventura in sæcla Nepotem.

Mais dans un âge encor si tendre,
Quoique tu puisses présumer,
Tu sçais qu'on n'en peut rien attendre,
C'est un Héros qu'il faut former.
Laisse à la Paix cet exercice;
Tu dois, si tu te rends justice,
Lui confier ce cher dépôt;
De tes mains remis dans les siennes,
Un tems viendra que dans les tiennes
Il ne passera que trop tôt.

Tel qu'on te peint dans les Batailles,
Fier & redoutable, tu plais
Même au milieu des funerailles,
Aux grands Hommes, aux Héros faits.
Mais dans l'enfance tout alarme;
Ah! ne fais point verser de larmes
Qu'on te reproche quelque jour;
Dérobe au Prince ta presence,
Et t'écartant par complaisance,
De bonne heure fais-lui ta cour.

Vois-tu cet escadron timide,
Les Jeux, les Graces, & les Ris;
Qui vers le Prince tous sans guide,
Ont volé dès les premiers cris?
Vainement sa beauté les touche,
Ton air bruyant les effarouche;
Fais place à ce tendre troupeau,
Qui devant toi dans l'épouvante
N'ose que d'une aîle tremblante
Voltiger autour du berceau.

Reg

Regius immensas animo spes injicit Infans :
At nondum factis matura hæc grandibus ætas.
Artes per varias Heros formandus, amicæ
Pacis opus fuerit ; carum tu credere Paci
Depositum debes ; hæc illi munera sunto.
Tempus erit, quod fata utinam meliora morentur,
Cùm Pacis gremio ereptus, properabit ad arma
Impatiens, pugnæque avidus tua signa sequetur.

Qualem te mediis dum prælia ducis in armis
Esse ferunt ; acremque oculis, dextrâque tremendum
Fulmineâ, talem mille inter funera quærunt
Magnanimique Duces, assuetáque pectora bello.
Ætati sed parce, puer timet omnia tutus.
Ah cave degeneres olim incusandus ocellis
Elicias lacrymas, Pueri te subtrahe vultu,
Et facili obsequio vel jam tibi redde faventem.

Aspicis imbellem turmam, Charitesque Jocosque,
Et Risus molles, ut jam velut agmine facto,
Sponte suâ, exciti primis vagitibus omnes
Ad puerum levibus venêre per aëra pennis.
Frustra blanda movet puerilis gratia vultûs,
Hos tu fronte minax oculisque ferocibus arces.
Cede gregi tenero ; nam te præsente pavescit,
Et timidâ tantùm cunas circumvolat alâ.

Vois la Mere qui te fait ſigne,
Et t'avertit de t'écarter;
Quelle fureur noire & maligne
Te fait encor lui réſiſter?
Tu triomphes de la foibleſſe
D'une vertueuſe Princeſſe,
Toûjours contraire à tes deſſeins;
Inſenſible! que ne peut-elle,
Dans la juſte ardeur de ſon zele,
T'arracher les armes des mains!

Mais quelle lueur favorable
A mes yeux vient ſe découvrir?
Non, tu n'es point inéxorable,
Tu te laiſſeras attendrir.
A cet Enfant né pour ta gloire
Accorde enfin cette victoire,
Qu'il triomphe aujourd'hui de toi;
L'heureux préſage pour la France,
Si même en naiſſant il commence
A te faire déja la loi.



Cernis ut ipsa etiam vultu innuat anxia Mater,
Longiùs & placidis moneat decedere tectis.
Quis malus, atque Erebi nigris emissus ab antris
Te furor exagitat, monitisque resistere cogit?
Victor ovas, impar quòd sit tibi fœmina Princeps
Insignis virtute, tuis contraria semper
Consiliis, nam cur justo inflammata dolore
Non queat indignum, dure, exarmare furorem?

At quæ lux oculis subitò micat, aspera tandem
Pectora mansuescunt, nec inexorabilis aures
Das precibus faciles, nostris flectêre querelis.
Hanc sine, jam de te victor, tibi Regius Infans
Præripiat, per quem tua crescet gloria, palmam.
O felix nimiùm Gallis optantibus omen!
Si cùm vix superas primùm puer exit in auras,
Jura tibi incipiat justasque imponere leges.

P. TAINTURIER. S. J.



HOROSCOPE,

Sur la Naissance du Fils de M. A. D. M.

IL faudroit être un Misantrope
Bien sauvage, & bien rechigné
Pour refuser un Horoscope
Au petit Enfant nouveau né.
L'entreprise sans doute est grande,
Mais le moyen qu'on s'en défende,
C'est le Papa, c'est la Maman,
C'est le pauvre petit Fanfan,
Qui par ses cris me le demande:
Ne pleurez pas, petit Mignon,
Vous feriez pleurer votre Mere;
Vous le voulez, il faut le faire,
On ne sçauroit vous dire, Non.
Je ne suis pas grand Astrologue,
Et je sçai peu l'art de mentir,
Quoique cet art soit fort en vogue:
Je m'entens bien moins à bâtir
Un Horoscope qu'une Eglogue.

Les Aſtres, l'Hyver, & l'Eté,
Peuvent courir en liberté,
Leur marche ne m'occupe gueres,
Qu'ils ſe levent ſoir ou matin,
Je les laiſſe aller leur chemin,
Sans me mêler de leurs affaires.
Qui va d'un œil trop curieux
Examiner chaque Planette,
Et par le trou d'une Lunette
Fureter tous les coins des Cieux,
N'a pas la viſiere bien nette.
Les douze maiſons du Soleil
Sont toutes d'un prix ſans pareil,
Mais malheur à qui les fréquente;
J'en dirois de bonnes raiſons :
La premiere qui ſe préſente,
Eſt qu'elles ont certaine pente
Qui mene aux Petites Maiſons.

SANS tracer de vaines figures,
Pour fixer avec ſeureté
Le poinct d'une nativité,
On peut ſur d'autres conjectures
Plus juſtes, peut-être, & plus ſûres,
Friſer au moins la vérité.

Encor beaucoup pour qui la friſe ;
Dans notre métier de Devin
Tout eſt ſujet à la mépriſe ;
Vaille que vaille, cher Bambin,
Sans garantir la marchandiſe,
Je vais chanter votre deſtin.

Vous êtes né de bon matin
A cinq heures, dit la chronique,
Que faut-il que j'en pronoſtique?
Le trait me ſemble un peu lutin.
Au lieu d'attendre d'un air ſage,
Et comme un Enfant bien appris,
Au point du jour, ſans autre avis,
Vous commencez votre ramage,
Et réveillez tout un logis.
C'eſt être alerte de bonne heure,
Je ne ſçai ce qu'on en dira ;
Mais grand malheur arrivera,
Si jamais le pied vous demeure.

Soyez pourtant le bien venu,
Vous voilà dans un nouveau Monde,
Qui vous étoit fort peu connu ;
Il eſt déja vieil & chenu :
S'il a beſoin qu'on le refonde,

Je n'en dis mot ; mais convenez
Qu'à tout prendre il vaut bien en ſomme
Le triſte lieu d'où vous venez,
Et que chez nous Néant on nomme.
Pauvre Pays, Pays perdu,
Où ſi long-tems, avant que d'être,
Votre petit individu
Dans la maſſe fut confondu :
Le monde où vous venez de naître,
Quoiqu'on en diſe, a ſes beautez,
Ce ſont pour vous des nouveautez,
Il faut du tems pour les connoître ;
Ainſi, crainte de repentir,
Ne vous preſſez pas d'en ſortir.

Avec la Parque Dame antique,
Qui de nos jours tient le cordon,
J'ai fait pour vous ſous votre nom
Bail de vie Emphytéotique,
Cent ans & plus, le terme eſt bon.
Contrat paſſé, ſtyle ordinaire,
Pardevant le Deſtin Notaire,
Avec paraphe : A tout hazard,
Pour éviter toute diſpute,
Levez-en plutôt que plus tard

Un bon Acte sur la Minute ;
Donneroit bel argent comptant,
Qui pourroit en avoir autant.
JOUISSEZ donc du bénéfice,
Et commencez par bien teter.
Quand vous n'aurez plus de nourrice,
Et que vous pourrez vous porter,
Aller, venir, courir, trotter,
La Mie aura de l'éxercice ;
Car je l'ai prédit pour certain,
Que vous seriez un peu lutin.
Oui lutin, lutinant, j'en jure,
Faisant le petit vagabond,
Cherchant toûjours quelque avanture,
Et gare quelque bosse au front.
On se tourmente, on se demene,
On veut tout toucher, & tout voir,
On casse tantôt un miroir,
Et tantôt une porcelaine :
La Maman gronde du haut ton,
Le fouet à ce petit fripon.
Mais on est fait à ce langage ;
Elle a beau menacer souvent,
Autant en emporte le vent,

On n'en devient gueres plus ſage.
Si maſſepain ou macaron,
Si quelqu'écorce de citron,
Ou ſemblable menu ſuffrage
Se trouve ſur votre paſſage ;
Macaron, citron, maſſepain,
Se trouveront croquez ſoudain
Par benefice d'inventaire ;
Car diſons-le, quoiqu'en riant,
Et c'eſt un point qu'on ne peut taire,
Vous ſerez un petit friant.
Cette framboiſe rouge & fine, *
Qui vers le cœur ſe retirant
S'éleve ſur votre poitrine,
M'en eſt un aſſez bon garant.
Bonbons ne tomberont à terre,
Vous n'en ferez pas à demi,
Ils ſont à vous de bonne guerre,
Autant de pris ſur l'ennemi,
Et quand ils ſont croquez, qu'y faire ?
On prend la fuite après le tour,
Et ſerviteur juſqu'au retour :

* *L'Enfant a la marque d'une Framboiſe ſur le côté gauche de la poitrine.*

Voilà déja mon volontaire
Suivi de ſon Papa mignon
A dada ſur un grand bâton.

Que cet âge doit faire envie.
Que c'eſt un tems à regreter,
Si l'on avoit ſçû le goûter,
Que ce premier tems de la vie !
Ni peine, ni ſouci cuiſant,
Dans les tendres Enfans n'altere
L'humeur toûjours gaye & légere.
Tout occupez du bien preſent,
L'avenir ne les trouble guere.
Crainte, déſir, joye & colere,
Tout ſe paſſe en un tour de main ;
Le ſoir on ſe couche, on ſommeille,
Sans ſouci pour le lendemain ;
Et le lendemain on s'éveille,
Sans retour fâcheux ſur la veille.
Tous les jours leur paroiſſent neus,
A chaque heure ils ſemblent renaître :
Helas ! ils ſont les vrais heureux,
Et s'ils le ſont, ſans le connoître,
Nous, qui nous le croyons, ſans l'être,
Nous ſommes plus à plaindre qu'eux.

Le ſage inſtinct qui les éclaire
Eſt plus ſeur ſans comparaiſon
Que la raiſon qui le fait taire,
Et dont on ſe fait une affaire
D'avancer toûjours la ſaiſon.
Dès que notre eſprit ſe délie,
Tout chez nous ſe tourne en poiſon :
Le premier inſtant de raiſon
Eſt en nous, quoique l'on publie,
Le premier accès de folie :
La raiſon a fait de tout tems
Chez les Animaux raiſonnables
Beaucoup plus de gens miſérables,
Qu'elle n'a fait de gens contens.
Vous, dont je chante la naiſſance,
Jouiſſez de votre innocence,
Tandis qu'il en eſt tems encor,
Cher Bambin, l'âge de l'enfance
Eſt le veritable âge d'or.

Mais courte en ſera la durée,
Les ſoucis auront bien-tôt lieu :
Dés quatre ans la Croix de Par-Dieu,
Croix de tous Enfans abhorrée,
Va vous apprendre à votre dam

Que vous êtes né fils d'Adam.
Depuis cette heure infortunée,
Déclinant du bonheur passé,
Vous verrez d'année en année,
Ou quelque plaisir éclipsé,
Ou bien nouvelle peine née.
Cent ba-be-bi-bo-bu fâcheux
Durant le cours de votre vie
De vos projets & de vos vœux
Renverseront l'œconomie.
L'Alphabet qu'on vous met en main,
Comme on l'a mis à votre Pere,
Est l'Alphabet de la misere
Qui tourmente le Genre Humain,
Et le poursuit jusqu'à la biere.
Plus vous irez en avançant,
Plus les chagrins iront croissant.
Les Codrets, & les Despauteres,
Dès l'âge de sept ou huit ans
Vont vous donner bien des affaires;
Ce sont d'incommodes Sergens,
Mais Sergens pourtant necessaires.
EST-ON enfin délivré d'eux,
Suit cet âge si dangereux,

Quand le poil follet vient à croître,
Qu'on a la bride sur le coû,
Que l'on veut vivre en petit Maître,
Qu'on devient indiscret & fou
Et qu'on se fait honneur de l'être.
En proye aux violens accès
Du libertinage & du vice,
On le pousse aux derniers excès,
Pour n'y point paroître novice.
Je sçai qu'il en est, que le Ciel
Forme d'une pâte meilleure,
Des cœurs sans passion, sans fiel,
Que jamais le vice n'éfleure:
Vigilans à le prévenir,
Ils en évitent jusques à l'ombre,
Peut-être serez-vous du nombre,
Et vous avez de qui tenir;
Mais la Jeunesse m'intimide,
Sans frayeur je n'y puis penser,
Et c'est une Zone torride
Qui coute beaucoup à passer.

ARRIVE enfin ce qu'on appelle
L'âge, où de son feu revenu,
L'homme quittant la bagatelle,

Pour ſage & prudent eſt tenu :
Nos vœux ſe tournent au ſolide ;
L'amour du bien vient nous ſaiſir :
Le plaiſir nous ſervoit de guide,
L'intérêt chaſſe le plaiſir.
Quand une fois il nous poſſede,
Quelque ſecours qu'il puiſſe offrir
Contre le plaiſir qui lui cede,
Je crains bien autant le remede,
Que le mal qu'il prétend guerir.

He, Cauſeur, tréve de morale,
Dira quelque Lecteur chagrin ;
De ta longue Mercuriale,
Ne verrons-nous jamais la fin ?

Je rends grace à qui m'apoſtrophe,
Il a raiſon, je m'écartois,
Et d'Aſtrologue que j'étois,
J'allois devenir Philoſophe.
On ne tarit point ſur ce ton ;
Mais taiſons-nous, & calons voile,
Et revenons au petit Bon,
Dont j'ai preſque perdu l'étoile.

En Mars vous êtes né, dit-on,
Et Mars eſt le Dieu de la Guerre,

Le cœur vous en dit-il, Poupon,
Et prendrez-vous le cimeterre
Pour éterniser votre nom ?
Suivez conseil, & dites, Non.
Ce métier conduit à la gloire,
Mais la route ne m'en plaît pas ;
Quand en courant à la victoire,
On laisse en chemin tête & bras,
Le Héros dans ce tems, helas !
Des beaux éloges de l'Histoire,
Croyez-moi, ne fait pas grand cas ;
Les doctes Filles de mémoire
Nous en font à tous bien accroire.

Mais Mars est le Dieu du Printems,
Aussi-bien que le Dieu des Armes :
En Mars on voit fleurir nos champs,
Et la terre reprend ses charmes ;
Si Mars souvent plein de rigueurs
Annonce aux autres des allarmes,
Il ne vous promet que des fleurs.
Ce n'est point ici le langage,
D'un Astrologue séducteur :
De cet espoir doux & flateur
Vous portez avec vous le gage *.

* *L'Enfant a un bouquet de fleurs marqué sur le derriere de la tête.*

Nature elle-même en traçant
De tendres fleurs sur votre tête,
Par ce trait voulut en naissant,
Vous donner un gage innocent
Du bonheur qu'elle vous apprête.
Petit poupon prédestiné,
Un beau Destin doit vous attendre;
Est-il un sort si fortuné,
Où vous n'ayez droit de prétendre,
Vous que Nature a couronné,
Même avant que vous fussiez né.

Vos jours filez d'or & de soye
S'écouleront tous dans la joye.
Tout ce qui peut du cœur humain
Flatter les vœux & l'esperance,
Vous est acquis par préference;
Et la fortune à pleine main
Viendra verser dans votre sein
Tous les trésors qu'elle dispense.
Pour joüir d'un bonheur si doux,
Vous avez cent ans devant vous,
Je dis cent ans, si devant terme
Par avanture ne mourez,
Prenez-y garde, & tenez ferme,

A vieillir tant que vous pourrez.

QUELQUE Cenſeur dira peut-être
Que l'Aſtrologue eſt un nigaut,
De parler de vieillir ſi-tôt
A l'Enfant qui ne fait que naître.
Mais qu'il apprenne de ma part,
Ce Cenſeur ſi prompt à reprendre,
Que qui veut devenir vieillard
Ne ſçauroit de trop loin s'y prendre ;
Pluſieurs ſont reſtez à l'écart,
Pour s'en être aviſez trop tard.

LA vieilleſſe eſt choſe fort bonne,
Et Dieu puiſſe-t'il la bénir ;
A peu d'Elûs le Ciel la donne,
Bien-heureux qui peut l'obtenir ;
Je ſçai comment on la blaſonne,
Et ce qu'on dit pour la ternir ;
Mais je ne vois pourtant perſonne
Qui n'ait deſſein d'y parvenir.
Le mieux ſeroit de rajeunir.

MAIS depuis le tems que Medée,
Pour plaire à ſon Epoux Jaſon
Rajeunit le bon homme Eſon,
Ce ſecret n'eſt plus qu'une idée ;

La recette en fut mal gardée,
Grand dommage eſt pour tout griſon.
Ces bonnes filles ſi vantées,
Qui d'un pareil eſpoir flatées
Mirent leur pere au court-bouillon
Pour lui rendre ſon vermillon,
Se trouverent bien attrapées;
La Sorciere avec doux maintien,
Et faiſant la femme de bien,
Méchamment les avoit trompées,
Et la ſauce n'en valut rien.
Or depuis de pareille ſauce
Nul vieillard n'a voulu tâter,
La dépenſe en étoit trop groſſe.
Ils aiment mieux ſe contenter
De chicaner, de diſputer,
Tant bien que mal avec la foſſe:
Au bout du compte il faut partir,
Mais la chicane eſt pardonnable;
Si vieilleſſe nous fait pâtir,
Mort eſt bien plus inſupportable;
Et fût-on gouteux & perclus,
Plus à plaindre eſt qui ne vit plus.
Cher Poupon, grace aux Deſtinées,

Vous n'en êtes pas encor là ;
Si dans ses fureurs forcenées,
Voulant rogner sur vos journées,
La mort venoit dire holà,
Alleguez-lui les cent années,
Vous compterez après cela.

VOILA des biens dequoi suffire,
Vous vous en contenterez ; mais,
Un Astrologue doit tout dire,
Le bon va peu sans le mauvais.
Un mal dangereux vous menace ;
Les Astres me l'ont attesté :
Ce mal est grand, & quoiqu'on fasse,
Il ne peut guere être évité.
J'ai feuilleté tous mes mémoires,
J'ai ressassé tous mes papiers,
Et mis dans mes doctes grimoires
Tout le Ciel en douze quartiers ;
Mais après bien du barbouillage
Est demeuré pour arrêté,
Et voilà le fâcheux présage,
Que vous seriez Enfant gâté.
Oui, l'Enfant gâté de la Mere,

Voire du Pere, & du Grand-Pere,
Des Oncles, Grands-Oncles, Coufins,
De tous Parens, Amis, Voifins,
A la Maifon comme au College,
De ceux qui font, ou qui viendront;
De moi-même, enfin que dirai-je,
De tous ceux qui vous connoîtront.

QUELS cris, & quelle tragédie
Au beau premier petit bobo!
Une legere maladie
Fera trembler pour le tombeau;
Que de bouillons, de medecines,
Et de juleps, & de racines!
Medecins de tous les cantons,
Et Medecins de toute efpece,
Les meilleurs feront-ils trop bons?
Il faudra du fond de la Grece
Faire venir les Machaons,
Ou de Verfailles les Fagons.
Une petite égratignûre
Ne fera pas un petit mal,
Et pour une fi grande cure
Il faudra prefque Maréchal.

Que le Sommeil dans sa carriere
Demeure un quart-d'heure en arriere,
Tout est perdu, Dieu sçait le bruit !
Ah ! mon Dieu, de toute la nuit
Il n'a pas fermé la paupiere;
Voyez son teint, ses yeux battus,
Pauvre Petit, il n'en peut plus.

VOUS entendrez tout ce langage,
Et dans la suite il faut sçavoir
Si déja fait au badinage,
Vous sçaurez vous en prévaloir.
Les Enfans ont leur politique
Qui va plus loin que l'on ne croit;
Leur morale toute pratique
A leurs fins les conduit tout droit:
Que quelque leçon leur déplaise,
Trop d'étude, ou trop peu de jeu,
Et remarquez par parenthese
Qu'il en est fort souvent trop peu,
En un mot qu'un rien les chagrine,
Vous allez voir jouer la mine.

Un mal de tête des plus gros;
Car ils en ont toûjours en poche,

Vient au secours tout à propos :
La Mere en alarmes s'approche,
Lui tâte au front ; & qu'est cela ?
Il brûle ! Ah comme le voilà !
On me tuera mon Fils, je gage ;
Les Précepteurs, & les Régens,
Sont sans mentir de sottes gens ;
Voyez un peu le bel ouvrage,
Aller réduire en cet état
Un Enfant foible & délicat !
Hé ! n'ont-ils point de conscience,
Qu'il vive, & point tant de science,
Assez en sçaura-t'il toûjours :
Petit Fils, je vous fais défense
D'ouvrir un Livre de huit jours.

Je réponds pour lui par avance
Qu'il sera bien obéïssant :
On rit de cela dans l'enfance ;
Mais dans la suite on s'en ressent.
Que pour un Fils doux, caressant,
Une Mere ait de la tendresse,
La chose est juste, on y consent,
Il en faut au pauvre Innocent ;

Mais gardons-nous de la foiblesse,
On nuit à force de caresse,
Et l'on étouffe en embrassant.
PEUT-ESTRE suis-je trop sincere
Allant ainsi philosophant,
Et fais mal ma cour à l'Enfant,
En faisant leçon à la Mere ;
Mais la leçon est necessaire :
Excusez, charmant nourrisson,
Quand je me tairois pour vous plaire,
La raison la lui sçauroit faire,
Et je n'y mets que la façon.
APRES cela Dieu vous préserve,
De plus grand mal que celui-ci ;
Que dans les biens qu'il vous réserve
Il vous délivre de souci,
Et que long-tems il vous conserve,
Et moi votre Astrologue aussi.
Je le suis, s'il en fut au monde,
Je dis Astrologue parfait,
Il s'agit de prouver le fait,
Et voici sur quoi je me fonde.
OU j'ai dit vrai sur le futur,

Ou j'ai dit faux, l'un d'eux est sûr.
Si j'ai dit vrai, prenons courage,
Je suis Astrologue en ce cas :
Si j'ai dit faux, c'est grand dommage,
Mais après tout je n'y perds pas ;
Je le suis encor davantage.



A MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE BOURGES,

En lui présentant le jour de sa fête un bouquet de fleurs faites de coquillages.

LOrsque pour un bouquet dont vous est dû l'hom-
mage
ous vous offrons, Seigneur, un simple coquillage,
ılouse de ses droits Flore nous dit : pourquoi
Ne s'adressoit-on pas à moi ?
Faire un bouquet est mon partage.
Mais je crois sans la mépriser
ue mon bouquet vaut bien les lis & les jonquilles
Dont elle eut pû nous amuser.
Si j'en dis trop elle doit m'excuser,
hacun autant qu'il peut fait valoir ses coquilles,
es fleurs qu'elle fait naître & prodigue au printems
Ont leurs beautez, mais n'ont qu'un tems.
:ut-être celles-ci sont moins vives, moins belles,

Malgré tout ce que l'art leur donna d'ornement ;
Mais elles ſeront immortelles,
Et le reſpect, l'amour, le tendre attachement
Dans notre cœur le ſeront avec elles.



VIRELAY MANQUÉ,

Sur l'incertitude des choſes de ce monde.

IL ne faut répondre de rien.
Qui ne ſuit pas cette maxime,
Riſque ſa parole, ou ſon bien;
Ma rime, helas! eſt tout le mien,
Et j'en ſuis ici pour ma rime.
Depuis que je ſuis à Groſlay,
Je ne ſçai par quelle manie,
Je ſonge à faire un Virelay;
Moi qui n'y penſai de ma vie.
Un Virelay? dites pourquoi?
Plutôt qu'un Madrigal, une Ode,
Piece de tout tems à la mode,
Et de beaucoup meilleur alloi.
On dira la rime en eſt cauſe,
Groſlay, Virelay, rime bien;
Peut-être en eſt-il quelque choſe,
Il ne faut répondre de rien.

Je ſçai que la campagne inſpire,

Dans cette charmante ſaiſon,
Et que l'air gay qu'on y reſpire,
Fait naître les Vers à foiſon.
Je m'attendois avec raiſon
Que pour mon tribut ordinaire,
Comme tout Rimeur doit le ſien,
Bien ou mal il m'en faudroit faire:
Mais qu'un Virelay fût le mien,
J'aurois bien juré le contraire;
Il ne faut répondre de rien.

Ici j'admire mon caprice,
Des Balades, des Triolets,
Des Stances, Rondeaux, ou Sonnets,
J'y puis avoir quelque exercice,
J'en ai rimé cent & cent fois;
Un Virelay, j'y ſuis novice,
Je n'en ſçai pas même les loix.
Je marche en Poëte timide,
Qui ſans méthode & ſans autre art,
N'a que le ſeul refrain pour guide;
Avançons pourtant au hazard:
Si la place eſt bonne, ou mauvaiſe,
Suit ou non le ſtyle ancien,

Je ne garentis point la thêſe,
Il ne faut répondre de rien.

Après tout je ſuis excuſable,
Si le Virelay n'eſt pas bon ;
Peut-on rien faire de paſſable
Sans le ſecours d'un Apollon ?
J'avois compté ſur l'aſſiſtance
De celui qui fait réſidence
Au bout du jardin de Groſlay ;
Et dans cette douce eſperance,
D'abord en arrivant j'allai
Pour lui faire la reverence :
Mais helas ! par un coup fatal
Ce Dieu durant une tempête,
S'étoit allé caſſer la tête
A trois pieds de ſon piedeſtal.
Qui l'auroit cru, qu'un Dieu de pierre
Appuyé d'un ferme ſoûtien,
Iroit donner du nez en terre,
Et ſe briſer net comme un verre ?
Il ne faut répondre de rien.

Tout au bout de la même allée

Diane, helas ! ſa pauvre ſœur,
Du même coup preſque ébranlée
Semble encor toute déſolée
D'un ſi déplorable malheur.
On ſent qu'elle a le cœur malade
De voir ſon frere en marmelade,
Victime des vens en fureur.
Mais qu'elle prenne patience ;
Et ſans quereller le deſtin,
Qu'elle ſonge à ſa conſcience.
Peut-être quelque beau matin
Avec la même violence
Nouveau lutin aërien
La fera-t'il entrer en dance,
Il ne faut répondre de rien.

Une avanture ſi tragique
Doit un peu donner à penſer,
A ces Dieux de figure antique.
Qu'à Grigny l'on vient de placer.
Si le vent du Nord en furie
Va donner ſur leur friperie,
Pour eux, à ne les flater point,
Je crains pareille cataſtrophe,

Qu'ils prennent garde à leur pourpoint
Il n'eſt pas de meilleure étoffe.
Mais Grigny me fait ſouvenir
De cette agréable partie
Qui nous y devoit réünir ;
Dieu ſçait contre nous comme on crie !
Ils nous l'avoient promis ſi bien,
Il l'avoient juré ſur la vie,
Les bonnes gens ! Fou qui s'y fie
Il ne faut répondre de rien.

Vous en parlez fort à votre aiſe,
Habitans de ce beau canton ;
Mais il vous faut, ne vous déplaiſe,
Adoucir un peu votre ton,
Et plaindre la déconfiture,
Qui contre tout droit & raiſon
Prêts à monter dans la voiture,
Nous fit rentrer dans la maiſon.
Une très-incivile goutte,
Venant ſurprendre en trahiſon
Certain Hermite peu griſon,
Mit tout nos projets en déroute,
En mettant ſes pieds en priſon.

Auroit-on dû jamais s'attendre
A ce désastreux contre-tems ?
Et qui l'eut dit, qu'à quarante ans
La goute, helas ! viendroit surprendre,
Un pauvre Hermite homme de bien ?
Il ne faut répondre de rien.

Elle a beau faire, la cruelle,
Elle ne peut durer toûjours,
Et nous irons en dépit d'elle,
Dans vos cantons à tire-d'aîle
Vous relancer l'un de ces jours.
Dès ce moment, lorsque j'y pense,
Je goûte déja par avance
Le plaisir que j'y dois goûter,
Et qu'une aimable expérience
Me fait encor plus regretter.
J'attens qu'un bon vent nous y pousse;
Mais pour ne point vous le cacher,
A Groslay la vie est si douce,
Que quand on veut s'en arracher,
Il faut bien prendre sa secousse.
Nous irons pourtant vous chercher,
J'en réponds, & c'est mon affaire :

Mais quand sera-ce, & dans combien ?
Le plutôt qu'il se pourra faire,
Il ne faut répondre de rien.

N'en ajoûtons pas davantage,
Ma main commence à se lasser,
Et tremble en finissant l'ouvrage,
De ce qu'on en pourra penser.
Je plains tout Auteur qui hazarde
Virelay tel que celui-ci;
Sans une bonne sauvegarde
Il est sujet à la nazarde,
Et je n'en suis pas sans souci.
Il faudra pourtant bien qu'il passe,
Je me mets à votre merci;
Mais en vain me ferez-vous grace,
Tout le monde n'est pas si bon;
De Censeurs un noir escadron
Glosant tantôt sur la pensée,
Tantôt sur le tour ou le vers,
Dira que l'un est de travers
Et l'autre rampante, ou forcée;
Et gare un froid Grammairien,
Qui traitant en homme capable

Tout l'ouvrage de déteſtable,
Envoira d'un ton peu Chrétien
Et la piece & l'Auteur au Diable,
Il ne faut répondre de rien.

APOSTILLE.

Encor un mot ; preuve nouvelle
De ce que je prêchois, helas !
Me voilà tombé dans le cas.
Je croyois ma piece fort belle
Et m'en applaudiſſois tout bas :
Mais maudit le cerveau peu ſage,
Dont le caprice dereglé
Sous deux rimes en eſclavage
Mit autrefois le Virelay !
J'y perds beaucoup, c'eſt grand dommage ;
Tout ce ſemble alloit ſi bon train,
Pour la repriſe & le refrain ;
En falloit-il donc davantage ?
Adieu, Virelay prétendu,
Il faut deſcendre d'un étage ;
Quitte un nom qui ne t'eſt pas dû.
Sans cette loi dure & ſauvage,
Habitans heureux de Grigny,
Je vous livrois de grand courage

Un Virelay très-bien fourni :
Mais vous n'en aurez point, pour cause,
La raison, vous la voyez bien,
L'homme propose, & Dieu dispose ;
C'est le texte, j'ai fait la glose,
Il ne faut répondre de rien.





LE POËTE TAPISSIER HONNI ET VENGE'.

A Madame * * *.

VOus voulez donc, Reine, disoit Enée,
En adressant la parole à Didon,
De ma cruelle & triste destinée
Apprendre ici l'histoire infortunée,
Comment le Grec discourtois & felon
Par mal-engin, avec sa haquenée,
Faite de bois, & pleine de héros,
Soi-disans tels, mais mauvaise fournée,
Et dans le vrai, tous vauriens & marauts,
Sur le declin de la diziéme année
Prit notre ville & nous fit tous quinauts.
Or se sauva, qui par la cheminée,
Qui comme il pût, quand le fier Myrmidon
Développant sa fureur forcenée
Nous chassa tous à grand coups de bâton.
J'en eus ma part, je ne dis pas que non,

La peau m'en reste encor un peu tannée,
J'en pleure encor, & demande pardon
A l'honorable & belle compagnie,
Si quelquefois je le prens sur ce ton
En vous faisant le récit de ma vie:
Il sera long, & je crains qu'il n'ennuie,
On auroit pû, du moins me semble ainsi,
Choisir un tems meilleur que celui-ci,
Il se fait tard: mais enfin tout coup vaille;
Vous le voulez, je le veux bien aussi;
Si par hazard votre Majesté bâille,
Je n'en puis mais, & c'est votre merci,
Quant à l'histoire, écoutez, la voici.
Ainsi parla le pieux fils d'Anchise;
Ce que jadis à la Reine il disoit,
Je vous le dis, Dame en vertus exquise,
Et je commence, ainsi qu'il le faisoit,
En Chevalier de la triste figure,
Le long récit de ma déconfiture,
Quand de Rimeur devenu Tapissier,
Par une étrange & fatale avanture,
Sous nom d'ignare & mauvais ouvrier
Honni je fus & banni du métier:
Récit cruel & qui, j'ose le dire,

D'un Myrmidon eut attendri le cœur ;
Mais dont pourtant, tout grand qu'est mon malheur,
Peut-être, helas ! ne fera-t'on que rire.
Quelqu'un va dire en glosant sur mes Vers,
Que le Poëte a perdu la cervelle,
De comparer & mettre en parallele
Le sac de Troye & les exploits divers
De cent Héros fameux par leur courage,
Avec le vil & burlesque revers
D'un Tapissier mal adroit & peu sage.
Mais un métier monté sur deux treteaux
Ne vaut-il pas, à bien prendre la chose,
Cheval de bois, & fût-il des plus beaux ?
Pour le métal ne sont-ils pas égaux ?
J'en pourrois faire en dépit de qui glose,
Une Enéïde en vers frais & nouveaux,
Et toutefois ne le ferai pour cause.
Trop bien je veux qu'en apprenant l'affront
Tout l'univers apprenne la vengeance,
Non faite ençor, je ne suis pas si promt ;
Mais tout viendra, je sçai ce que j'en pense ;
Rien n'est perdu pour attendre, il suffit ;
Et cependant commençons le récit.
Las de rimer, il m'avoit pris envie,

Ou par caprice, ou même par dépit,
De me donner à la Tapisserie,
Si vous dirai comment cela se fit.
Je vis un jour Pallas à son ouvrage;
La grace & l'air dont elle travailloit.....
J'entends quelqu'un qui m'arrête au passage;
Comment Pallas! Oui, Pallas, ce l'étoit,
J'en jurerois, elle me parut telle;
Tant que ce fut, si ce ne fut pas elle,
Quelque autre au moins qui fort lui ressembloit.
Quoiqu'il en soit, sans autre apprentissage
L'éguille en main je me mis au métier:
Du canevas que j'avois en partage,
En quatre coups je couvris un quartier;
Clerc de Notaire, ou Commis de Greffier,
En moins de tems n'auroit rempli sa page.
Peine ni soin, rien n'y fut épargné;
Bien me sembloit regardant mon ouvrage
Des connoisseurs meriter le suffrage,
Et que le tout étoit bien besogné.
Or l'étoit-il; mais, qui l'auroit pû croire;
Pere Apollon dépité contre moi
De ce qu'avois fait écorne à sa gloire,
En le quittant pour suivre une autre loi,

M'en joua d'une, & par malice noire
Durant la nuit, de l'un à l'autre bout,
Gâta l'ouvrage & le bouzilla tout.
Le lendemain s'y trouva du mécompte,
Ne fut merveille : or bien consideré
Le tout parut si fort défiguré,
Qu'à dire vrai, moi-même j'en eus honte,
Je connus bien que c'étoit trahison,
L'aurois prouvé par plus d'une raison,
Pour mon malheur la Pallas étoit promte;
On n'écouta ni les si, ni les mais,
Sur l'étiquete on me fit mon procès.
Coups de ciseaux au travers de l'ouvrage
De mon labeur effacerent les traits,
Point n'y resta qui ne reçût outrage
Tout fut biffé, jugez de mes regrets.
Un grand Seigneur, dont par rude sentence,
Pour felonie on dégrade les bois,
Souffre bien moins que ne fis cette fois,
Honteux en suis encore quand j'y pense.
Ce ne fut tout ; on m'arracha des mains
Sans autre forme, éguille, & soye & laine;
On m'interdit pour comble de chagrins
Ledit métier sous très-grieve peine;

Puis un chacun contre moi déchaîné,
Je fus honni, reprimandé, berné;
Des malheureux c'eſt aſſez le partage.
Pour rendre encor mon malheur plus complet
Il ne fut pas même juſqu'à Cadet [a],
Qui d'aboyer contre moi ne fit rage;
L'ingrat Cadet à qui dans mon manchon
J'avois tant ſoin de fourrer du bonbon;
Cadet, l'ingrat, qui me tendant ſa pate,
Autour de moi ſautant, faiſant maint tour,
M'avoit donné ſa foi de fraîche date;
Et fiez-vous à ces amis de Cour.

Or dans ce triſte & déplorable éclandre,
Baiſſant l'oreille & me rongeant les doigts;
Sauf le reſpect plus honteux, mille fois,
Qu'un Officier frais revenu de Flandre [b];
A bien peu tint que ne m'allaſſe pendre,
Et pourquoi non? J'en avois droit, & tel
L'a fait à moins, & ne crut s'y méprendre.
Mais je jugeai pourtant ſous mon capel,
Tout bien compté, qu'il étoit bon d'attendre.
Lorſque l'on veut s'en donner le plaiſir,

a *Petit chien de la Dame.*
b *Cette piece fut faite peu après le ſiége de Lille.*

De ſe preſſer, il n'eſt point neceſſaire.
En cas pareil, comme en toute autre affaire,
Choſes ſe font toûjours mieux à loiſir.
Et puis d'ailleurs j'ai ſouvent oui dire
A gens ſenſez, que dès que l'on eſt mort
On en vaut moins, & qu'on a toûjours tort;
Mieux vaut Goujat debout & qui reſpire,
Que Prince ou Roi dans la biere étendu;
De tous les maux mort fut toûjours le pire:
A ces raiſons, qui ne ſe fût rendu?
Je m'y rendis, n'oſant y contredire,
Tant qu'à la fin ne me ſuis point pendu.
Mais comme il faut après pareille offenſe
Pour ſon honneur mourir, ou ſe venger,
De ces deux maux je choiſis la vengeance,
C'eſt le moins rude, autant qu'en puis juger;
A force gens la recette en eſt douce,
On y prend goût dès qu'on en a tâté;
C'eſt mets friand, on s'en ſucce le pouce,
Du cœur humain elle eſt l'enfant gâté,
Cette vengeance: auſſi-tôt qu'elle appelle
On part, on court, on vole à tire d'aile,
On ne lui plaint ni dépenſes, ni ſoins;
Contre quiconque on ſoutient ſa querelle;

Faut-il trouver argent, crédit, témoins,
On trouve tout : dans ses moindres besoins
Le plus avare est prodigue pour elle.
Quoiqu'il en coûte, il faut la contenter :
Puisqu'il le faut, contentons la cruelle,
Et vengeons-nous, quoiqu'il puisse coûter;
Mais que sur tout la vengeance soit telle,
Que la Pallas se repente à jamais
Des grands affronts que son courroux m'a faits.
Et qui m'empêche ici de la dépeindre
Avec tels traits qu'il me plaira forger ?
Comme Rimeur n'ai-je pas droit de feindre ?
Tout n'est-il pas permis pour se venger ?
Peignons en laid, faisons-la de figure
A faire horreur à toute la nature :
Mais j'aurai beau pourtant la dénigrer,
Pour me confondre & braver l'imposture
Elle n'aura d'abord qu'à se montrer.
D'ailleurs vengeance assez foible ; & qu'importe
Dans le bon sens comme on a le nez fait.
On brille en Mai, le Printems a son jet,
Puis en Octobre en devient feuille morte,
Le tems détruit l'œuvre le plus parfait.
Sur l'esprit seul sa faux n'a point d'empire,

Contre le tems l'esprit seul peut prescrire :
Mais mon dépit en est-il mieux loti ?
Que chez la Dame on en soit bien nanti,
Chacun le croit, & c'est bien là le pire ;
Dire que non, je voudrois bien le dire,
Mais son air seul dira que j'ai menti.

Quoi donc, ne puis-je en rien lui faire peine ?
Ne pouvant mieux souhaitons-lui du mal,
Non tel pourtant qu'il pût être fatal.
Bien suffiroit une bonne migraine
D'un bon quart-d'heure au moins dans la semain
A rire trop on la gagne parfois,
On me l'a dit du moins, & je connois
Gens dans le cas ; mais j'ai l'ame si bonne,
Je suis si sot, qu'après bien du fracas,
Au moindre cri, dès le premier helas,
J'irai peut-être encor comme Theone *
Prier les Dieux de ne m'éxaucer pas.

Or après tout je songe & je rumine
Que me venger ou mourir il me faut,
Et c'est toûjours le premier qui prévaut.
Bon, tout à point mon esprit imagine
Nouveau biais auquel n'avois songé,

* *Dans l'Opera de Phaëton.*

Le tour eſt bon & vient comme de cire ;
C'eſt quelque Dieu vengeur qui me l'inſpire,
Et pour le ſûr je vais être vengé.
Dès que Pallas la noble filandiere
Commencera ſa tâche journaliere
En fredonnant galamment quelques airs,
Lors du métier humblement je m'approche,
Et puis tirant maints papiers de ma poc
Là je me plante & récite mes vers.
Dès les premiers on fera la grimace ;
Je mets déja cela dans mon marché :
Mais ne craignez quelque mine qu'on faſſe
Que pour ſi peu j'abandonne la place,
Ne me ſera tel affront reproché.
Je continuë & lis à toute outrance
Vers que je dis ſans façon des plus beaux,
Et des meilleurs qui ſe faſſent en France :
Odes, Sonnets, Ballades, Madrigaux,
Stances, Quatrains, Eglogues & Rondeaux,
Vers ſurannez & vieille marchandiſe,
Les plus mauvais feront le plus de miſe,
Et tout ira pour ouvrages nouveaux.
Durant cela Pallas la bonne Dame
Enragera du meilleur de ſon ame,

Et dans l'ennui quelquefois se brouillant
Prendra deux fils au lieu d'un qu'il faut prendre :
Sur les couleurs de même en travaillant
Ne manquera souvent de se méprendre,
Mettra du noir quand il faudra du blanc ;
Puis quelquefois peut-être en grommelant
Dira tout bas, ah, mon Dieu le sot homme !
Avec ses Vers ; ne finira-t'il point ?
Depuis une heure il m'accable, il m'assomme.
Tandis qu'on jure on gâte quelque point,
On veut serrer ce qu'on trouve trop lâche,
On rompt l'éguille, on murmure, on se fâche,
Contre l'ouvrage, helas ! qui n'en peut mais ;
Contre suivante, ouvriere ou laquais,
Contre son chien, enfin contre soi-même ;
De tout ceci ne m'émouvant en rien,
Je poursuivrai d'une froideur extrême ;
Et je dirai, Madame, écoutez bien,
Voici l'endroit le plus beau de la piece,
Notez comment ce trait est amené ;
Il est nouveau ; de l'art, de la finesse,
Tout s'y rencontre, & rien n'est mieux tourné.
Or écoutez : A ce beau commentaire
Les bâillements commenceront enfin,

Je jugerai pour lors que mon affaire
Eſt, grace à moi, tout à fait en bon train.
Dame Pallas en perſonne diſcrete
Diſſimulant, rongeant tout bas ſon frein,
N'oſant encor témoigner au Poëte,
L'ennui qu'elle a des Vers qu'il lui repete,
Et dont, helas ! elle ne voit la fin,
Hazardera pour s'ôter cette épine,
Un compliment aigre-doux & malin,
Bref, comme on dit, moitié figue & raiſin,
Et me dira : votre Muſe eſt divine,
Très-beaux vos Vers, mieux n'en eut fait Racine,
D'entendre tout aurois eu grand déſir
S'il ne falloit choyer votre poitrine ;
J'y perds beaucoup, j'en ai l'ame chagrine.
Mais c'eſt trop cher acheter le plaiſir ;
Si vous alliez gagner par avanture
Quelque gros Rhume, on s'en prendroit à moi....
Point, point, dirai-je, & calmez votre effroi,
Les Medecins m'ordonnent la lecture
Pour ma ſanté, je n'en ſuis que plus frais.
Quand j'ai bien lû, j'en fais ma nourriture,
Je recommence alors ſur nouveaux frais.
Vers de trotter, & la Dame de geindre,

Et puis vapeurs de prendre leur chemin ;
La tête fend, on maudit le destin,
Un peu plus haut on commence à se plaindre,
L'éguille même échape de la main.
Un roc seroit attendri de la peine ;
Mais non, mon cœur, point de foiblesse humaine
Il faut venger jusqu'au bout notre affront.
La patience enfin est en déroute
Tant que la Dame en essuyant son front
Dont la sueur à grands flots lui dégoutte,
Dira frappant sur le métier trois fois :
Homme, ou Demon, ou bien qui que tu sois,
Que t'ai-je fait ? dis-moi, je te conjure,
Veux-tu ma mort ? je suis presque aux abois,
Me tiendras-tu sans cesse à la torture ?
Que te faut-il ? je le laisse à ton choix ;
Prens tout mon bien & finis ta lecture.
Pour lors émû du tourment qu'elle endure,
Dame, dirai-je, en un mot comme en trois,
De deux points l'un, choisissez je vous prie ;
Je lis des Vers tant que dure le jour,
Ou je travaille à la tapisserie,
C'est marché fait, point n'y sçai d'autre tour.
Je crois la voir aussi-tôt qui s'écrie,

Die

Dieu ſoit loué, vous me rendez la vie ;
Seigneur Poëte, & vîte le métier ;
Prenez le tout, travaillez ſans quartier ;
Je puis bien dire, adieu mon pauvre ouvrage,
Mais peu m'en chaut, & n'en plains le dommage,
Contentez-vous malgré ce que j'y perds ;
Coupez, tranchez, faites tout de travers,
Je vous le livre & le laiſſe au pillage ;
Et ſeulement ne liſez plus vos Vers.

Sur le tableau qu'ici je viens de faire,
Peut qui voudra prendre ſes ſuretez.
Enfans de Mars ſont partout reſpectez,
Pourquoi cela ? bien devinez l'affaire :
Qu'un témeraire oſe les outrager,
Ils ont en main armes pour ſe venger,
Et dans les coups que leur fier courroux lance
Le châtiment ſuit de bien près l'offenſe.
Le plus mauvais Rimeur de l'univers,
Tel que je viens ici de le dépeindre,
N'a, je le veux, pour armes que ſes Vers,
Et cependant eſt cent fois plus à craindre.



AU ROY,

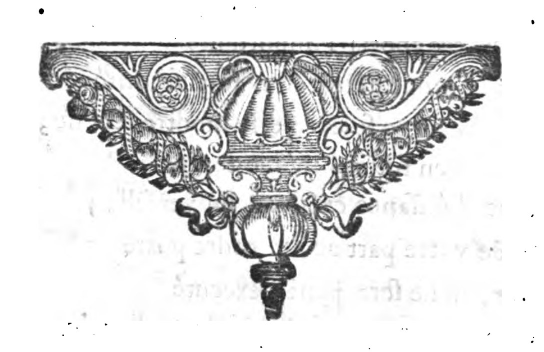
SUR

LE JOUR DE SA NAISSANCE.

Compliment envoyé en 1718. par M. le Comte d'Auvergne Pensionnaire du College de Louis le Grand.

Le quinziéme de Fevrier,
Sire, est un jour précieux à la France,
Ce jour, cet heureux jour vous donna la naissance;
Et par ce titre singulier
Sur tous les autres jours il a la presseance,
Du moins lui donnons-nous entiere préference,
Et le tenons pour le premier.
Nous lui devons beaucoup. Notre reconnoissance
N'aspire qu'à paroître; & pour la témoigner
De ce jour nous jugeons qu'il faudroit éloigner
Tout ce qui peut troubler la joie & la bombance.
Nous estimons tous la science;
Et comment ne l'estimer pas,
Sire, sachant combien vous en faites de cas!

Mais à parler en conscience
lle ne laisse pas quelquefois d'ennuier,
t l'ennui n'est pas fait; depuis huit ans enFrance,
our le quinziéme jour du mois de Fevrier.
aites donc, SIRE, une bonne Ordonnance,
Portant tres-expresse défense
A tout Maître, à tout Ecolier,
e lire dans ce jour, apprendre, étudier;
t pour que l'on ne puisse en tel fait d'importance
Prétendre cause d'ignorance,
IRE, dans nos cantons faites-la publier
Le quinziéme de Fevrier.



AU ROY.

REMERCIEMENT FAIT par M. le Comte d'Auvergne Pensionnaire au College de LOUIS LE GRAND.

Sur le congé donné par Sa Majesté le quinze de Fevrier 1718. jour de sa naissance.

SIRE, je dois à votre Majesté
Sur ses ordres reçûs compte exact & fidelle,
Et pour m'en acquitter avec sincerité,
Je dirai qu'aussi-tôt que de sa volonté
On eut appris l'importante nouvelle ;
Tout plia, tout fléchit sous son autorité :
Nul de nous vos sujets ne se montra rebelle ;
On n'en fut pas même tenté :
Partout obéïssance entiere, universelle ;
Enfin de votre part aucun ordre porté
Ne fut, ni ne sera jamais executé
Avec plus de respect, de plaisir & de zele.
Point d'étude, ou si peu, que dans toute équité
Il ne doit pas être compté.

L'important du fait, point de Classe,
u jeu, tant qu'on voulut; quelquefois on s'en lasse,
n ne s'en lassa point cependant cette fois :
IRE, se lasse-t-on d'obéïr à vos loix ?
insi chacun de nous l'ame très-satisfaite,
elon la faculté de son petit talent,
Joua non pas à la bassette,
ſon plus qu'au Pharaon, jeu de même recette,
'ous l'avez défendu comme jeu pestilent,
Iais bien, l'un au palet, un autre à la poussette,
Tel au bâlon, tel au volant,
Colin-maillard, cligne-mussette,
En un mot, SIRE, ou joua tant,
.a fête fut si complette & si bonne,
Que dans tout le College on n'entrevit personne
Hors Robert qui ne fut content.
Iais ce * Robert & nous ne nous accordons gueres,
t sommes appointez souvent à faits contraires ;
)u congé, SIRE, il murmura tout bas,
Et c'est assez son ordinaire.
ourquoi cela ? Voici le grand nœud du mystere :
Quand nous avons congé, Robert a du tracas ;
t Robert a congé quand nous ne l'avons pas.

* *Visiteur de quartier dans le College de Loüis le Grand.*

Dans le coin d'une allée en Commis de Gabelle,
Eplucheur de paſſants, comptant juſqu'à nos pas,
Ce Robert tout le jour ſe tient en ſentinelle.
Avec des yeux de lynx, de l'un à l'autre bout,
Il contrôle, il obſerve, il examine tout,
Ne laiſſe rien tomber, pas la moindre parole,
Regître tout ſur ſon Journal,
Tient compte d'une croquignole
Comme d'un crime capital.
Il meriteroit bien, ce Contrôleur ſevere,
Si pour lui l'on n'avoit un peu de charité,
Quoique pour nous il n'en ait guere,
Qu'auprès de votre Majeſté
Sur ſon murmure on lui fît une affaire.
Pour le punir du moins & pour l'accoûtumer,
Ainſi que de raiſon, à ne point réclamer
Contre le bien qu'il vous plaît de nous faire,
Il ſeroit à propos, SIRE, & l'on le requiert
Pour ſon ſalut & pour le nôtre,
Que de cette façon qu'il craint plus que toute autre
On vînt de tems en tems mortifier Robert.



AU ROY.

omplinent envoyé pour le jour de sa naissance en 1719. par le Comte d'Auvergne Pensionnaire du College de LOUIS LE GRAND.

DEpuis cinq ou six jours, SIRE, maint Ecolier,
Grand & petit, de toute sorte,
Qu'on entre en Classe, ou qu'on en sorte,
le tire par la robe, & puis me vient crier:
Souvenez-vous, Monsieur le Comte,
)ue Mercredy prochain est selon notre compte
Le quinziéme de Fevrier.
Vous devez au Roy notre SIRE
Pour nous un petit compliment.
J'entends bien ce qu'ils veulent dire,
t votre Majesté l'entend parfaitement.
La jeunesse, SIRE, est plaisante!
arce que l'an passé vous nous fites du bien,
lle veut desormais que ce soit une rente;
'ous sçavez qu'à notre âge on ne doute de rien.
Mais il faut se rendre justice:
Nous avons de droit le Jeudi;

Y jondre encor le Mercredi
On craint que ce ne fût un peu trop d'exercice.
Des gens même peut-être en gronderoient tout bas,
Et diroient : Comment donc ? à moins de maladie,
Tous les jours que Dieu fit, le Roy même étudie,
Et ces petits Messieurs seront plus délicats ?
L'argument seroit bon, Sire, & pourroit conclure,
Si nous avions reçû tous ces dons excellents
Cette facilité d'esprit, cette ouverture,
Quelque partie enfin de ces rares talents,
Dont pour notre bonheur vous dota la nature.
L'étude qui vous coûte peu,
Pour vous en être fait une douce habitude,
N'est plus pour vous étude, c'est un jeu :
L'étude pour nous est étude,
Il nous faut quelque reconfort ;
Mais sur le choix du jour on n'est pas bien d'accord.
L'un rejette en ceci ce que l'autre conseille,
Le Mercredi de vrai cause quelque embarras,
Le Mardi viendroit à merveille ;
Et, sauf meilleur avis, je croi qu'en pareil cas
Lorsque le jour ne convient pas,
On peut fort bien chommer la veille.
Quoiqu'il en soit, pourvû qu'en ce petit canton

Nous puissions de votre licence
Chanter & celebrer votre heureuse naissance,
Le jour, la veille tout est bon.
Quand vous plaira-t'il qu'on commence?
C'est à vous, *Sire*, à nous donner le ton.



LES PINCETTES; DEDIE'ES AUX TISONNEURS.

HEureux qui près du feu peut avoir des pincettes!
On ne peut pas toûjours diſcourir, raiſonner;
Et même en raiſonnant, on aime à tiſonner,
Ne fut-ce que pour faire élever des bluettes.
On peut ſe paſſer de manchettes,
Mais de pincettes, non; je prétends m'en donner;
Et comme dans ſa poche on porte des lunettes,
Auſſi pour l'avenir je me fais une loi,
De porter partout avec moi
Des pincettes dans mes bougettes.

Va chez mon Serrurier, Picard, va promptement,
Commander de ma part des pincettes de poche.
Tu ris de ce commandement,
Il te ſurprend, mais vien, pauvre ignorant, approche
Et peſe mon raiſonnement.

J'aime à tisonner, je l'avouë,
C'est un plaisir innocent & permis;
[Q]u'on me le passe ainsi qu'aux autres je l'allouë,
[M]ais je ne veux point être à charge à mes amis.
[J]'en ai grand nombre, tous gens d'honneur, de merite,
[E]t qui tous, comme moi, tisonnent volontiers.
[O]r quand à tel d'entre eux je vais rendre visite,
[T]ous deux auprès du feu, les pincettes en tiers,
[Il] s'en saisit d'abord, & plus il ne les quitte.
[Ir]ai-je, à ton avis, sur cela le plaider?
Le prier de me les ceder,
[L]a requête seroit incivile, illicite;
Jamais il n'y consentiroit,
C'est sa passion favorite,
[E]t je suis, entre nous, sûr qu'il me livreroit
Plutôt jusques à sa marmite.

[Il] me faut donc, Picard, devorer le chagrin,
[D]e lui voir tout le tems les pincettes en main.
Il s'en prévaut, il s'en escrime,
Et par bravade quelquefois,
Les fait claquer entre ses doits;
Je ne dis pas que ce soit un grand crime,

Et même il en a droit ; mais j'enrage pourtant
De ne pouvoir en faire autant.

Pour ſauver mon honneur, du moins avec ma canne,
Je remuë un chenet, ou je pouſſe un tiſon ;
Mais tout cela, pauvre chicane,
La pincette triomphe & toûjours a raiſon.
Une canne, en effet, même des plus brillantes,
Entre-t'elle en comparaiſon
Avec des pincettes mordantes,
Qui de tout le foyer dominent l'horiſon.
Réduit à me chauffer, il faut que je demeure
Les bras croiſez, comme un homme perclus ;
Si bien qu'après moins d'un quart-d'heure,
Je ſors n'en pouvant preſque plus.
Dis toi-même, rends-moi juſtice,
N'ai-je pas doublement à ſouffrir en ce point ?
Je le vois tiſonner, & ne tiſonne point,
Ah, Picard, le cruel ſupplice !

Lui cependant pour m'amuſer,
Me tient force diſcours, me conte des ſornettes ;
Mais je n'écoute point, je le laiſſe jaſer,
Et je ne penſe qu'aux pincettes.

Je ne disconviens pas que le feu ne soit bon,
Mais je sens qu'il y manque encor quelque façon.
Je trepigne, & sur pied je seche de colere
De voir à mes yeux un tison,
Qui peut-être fait bien, mais qui pourroit mieux faire.
Tantôt un des chenets paroît trop écarté,
Ou la bûche n'est pas mise du bon côté;
Le feu n'est pas dressé dans les bonnes methodes.
Il chauffe ici la plaque, & là les antipodes;
Un peu trop ou trop peu de jour,
Egalement nuit tour à tour.

Ce sont-là des délicatesses,
D'accord, & l'on se peut chauffer sans tant de soins,
J'ai tort d'y rechercher tant d'art & de finesses,
Mais tel que je suis fait, je n'en souffre pas moins.
Et dequoi s'agit-il, pour m'ôter cette épine?
D'avoir des pincettes à moi.
Oh, j'en aurai, je t'en donne ma foi.
Mai j'ai bien autre chose encor que j'imagine,
Et qui de tout le mal va couper la racine.

De pincettes, Picard, dans mon appartement,

Je n'ai, tu le ſçais bien, jamais eu qu'une paire,
Et quand on vient me voir, ſans autre compliment
Je m'en ſaiſis pour l'ordinaire :
C'eſt mon droit, je ne puis même faire autrement,
Les pincettes ſont mon aimant :

Cependant je ſens bien que tel tout bas en gronde
Et dit entre ſes dents : peſte du tiſonneur.
Je dis auſſi tout bas : peſte du raiſonneur.
Mais il faut deſormais contenter tout le monde ;
Et pour cela voici mon plan :
Je veux qu'à mes amis, & ce ſoin doit leur plaire,
Comme on donne à chacun ſon ſiege & ſon écran,
De pincettes auſſi l'on preſente une paire,
Que chacun indifferemment
Et ſans que l'on s'en formaliſe,
A droite, à gauche librement
Puiſſe tiſonner à ſa guiſe.
Nous pouvons tenir ſix autour de mon foyer ;
Figure-toi nous voir tous avec des pincettes,
Comme avec autant de raquettes
Sur les tiſons nous égayer.
Souvent l'un défera tout ce qu'aura fait l'autre,
Et je ne penſe pas que l'on s'en chauffe mieux ;

Vous pouſſez mon tiſon, moi je pouſſe le vôtre,
Ce que vous trouvez bien, me bleſſe à moi les yeux:
Tiens, Picard, ce ſeront des charmes,
De nous voir eſcrimer tous ſix autour du feu;
Car nous ferons là tous avec égales armes,
Les tiſons danſeront & tu verras beau jeu.

Et comme ce ſyſtême eſt excellent, je gage,
Que partout il ſera bien-tôt mis en uſage,
Mais j'en aurai l'honneur; avant moi nul mortel
N'a jamais, que je ſçache, inventé rien de tel.
Je veux que dans les cheminées
Six pincettes du moins bien conditionnées,
Trois de chaque côté figurent en regard,
Chacune en ſon croiſſant à part.
L'utile ſe rencontre ici joint au commode....
Mais je t'arrête trop, va vîte de ce pas,
Cours chez mon Serrurier, car je ne voudrois pas
Que devant moi quelque autre en amenât la mode.
De pincettes dis-lui qu'il faut,
Qu'il ait à me livrer ſix paires au plutôt;
Je dis ſix, ſans compter les pincettes de ville,
Voi ce que c'eſt, Picard, que d'être habile!

LES TISONS.

PUisque des vents du Nord, la cohorte incivile,
Sortant de ſes froides priſons,
Vient encore infeſter la campagne, & la ville;
Cherchons en nos foyers, contre-eux, un ſûr azile,
Et revenons à nos tiſons.
Chers tiſons, on a tort de vous quitter ſans peine;
Aux premieres lueurs de la belle ſaiſon;
Un rayon de Soleil échappé dans la plaine,
Fait à tous vos clients deſerter la maiſon:
Chacun vous abandonne, on ſort, on ſe promene;
On foule l'herbe & le gazon;
Ce n'eſt que le froid ſeul qui vers vous nous ramene,
Ce devroit être la raiſon.

Je reconnois que rien n'égale
Le vif éclat de ces couleurs,
Que ſur l'émail brillant des fleurs
Un printemps naiſſant nous étale.
L'ame s'épanouit au tendre & doux effort,
Que pour rendre aux forêts leur premiere verdure;
Fait

Fait à chaque instant la nature :
Tout germe par ses soins, tout repousse, tout sort ;
Mais il faut l'avouer, ce riche éclat m'alarme,
Il débauche nos sens, il flate notre orgueil ;
Et comme j'en connois le charme,
J'en connois aussi tout l'écueil.
Bien-tôt l'esprit s'éveille, & l'homme se dissipe.
Adieu sages reflexions !
Le cœur s'échape & s'émancipe,
Entraîné par ses passions :
Il suit esclave volontaire,
Un penchant long-tems combatu ;
Tisons que vous aurez à faire,
Pour rendre l'homme à sa vertu !

Travaillez-y, c'est votre ouvrage,
Employez ces moyens insinuants & doux,
Que selon les sujets, les esprits & les goûts,
Quand & comme il vous plaît, vous mettez en usage.
Que j'entends bien votre langage !
Que j'y remarque de douceur !
Et que vous sçavez bien vous ouvrir un passage,
Jusques dans le fond de mon cœur !
Par d'utiles leçons que j'écoute & que j'aime,

Vous me ramenez à moi-même,
On badine avec vous, & tout en badinant,
La verité se fait entendre;
Vous blâmez ma conduite, & loin de la défendre,
Je la condamne incontinent:
Que quelque autre censeur eût osé me reprendre,
Pour m'excuser, peut-être aurois-je fait effort,
Mais sans peine, avec vous, je conviens que j'ai tort.

Vous m'apprenez, & mieux qu'un Livre,
Ce qu'il faut éviter ou suivre;
Et je m'instruis plus avec vous
Que je ne le ferois même avec ce Seneque,
Qui de nos entretiens jaloux
Se morfond dans un coin de ma Bibliotheque,
Et peut-être tout bas murmure contre nous.
Qu'il murmure s'il veut, c'est tout ce que sçait faire
Ce doucereux atrabilaire
Sous qui le Stoïcisme a jadis triomphé.
Philosophe bien étoffé,
Au milieu d'une Cour délicate & brillante;
Qui le croiroit? ce Stoïque effronté,
Avec un million de rente,
En termes tout fleuris prêchoit la pauvreté.

Mais dans ſes vains écrits je ne vois rien qui touche,
Antitheſes, brillants fatras;
En vain aux paſſions il livre cent combats,
Tout au plus il les effarouche,
Mais il ne les reforme pas.
La vertu qui chez lui paroît notre ennemie,
N'eſt qu'une vertu de Chymie;
Loin d'aimer à la ſuivre, on la craint, on la fuit;
Et malgré les grands mots, qu'avec pompe il étale
De vos avis ſecrets je tire plus de fruit,
Que du clinquant de ſa morale.

Je priſe moins encor ces Auteurs faſtueux,
Déclamateurs guindez, gens à flux de paroles,
Orateurs la plûpart frivoles;
Dans leur marche toûjours bouillans, impetueux,
Sur de vains lieux communs ils aiment à s'étendre;
Tiſons, vous m'en dites moins qu'eux,
Et vous m'en faites plus entendre.

Peut-être trouverois-je à beaucoup moins de frais
Plus de plaiſir, & de fruit dans l'Hiſtoire;
Mais les Hiſtoriens, même les plus parfaits,
Conviennent ſi peu ſur les faits,

Que je ne sçai bien souvent auquel croire.

D'ailleurs que disent-ils ? ce qu'ils ont ramassé
Des Chroniques du tems passé.
Et que m'importe à moi de tous les coups d'épée,
Qu'ont fait donner jadis & Cesar, & Pompée ?
Ce qui se passe sous nos yeux,
Ce qui peut de plus près nous toucher, nous instruire,
Voilà les faits dont je suis curieux ;
Et c'est ce qu'avec vous je m'occupe à déduire.

Peut-être ici quelqu'un qui n'en fait pas semblant,
Prête déja l'oreille, & croit qu'à basse note,
Je vais en vous ravitaillant,
Déveloper quelque anecdote.
Qui qu'il soit, il nous connoît peu .
Ni vous, ni moi, Tisons, nous ne nous mêlons gueres
De vouloir au hazard, sans guide, sans aveu,
Penetrer des secrets, qui pour nous sont mysteres;
Pourquoi fait-on ceci ? Que ne fait-on cela ?
Je laisse aux cerveaux frenetiques,
De nos faineants politiques,
A sonder ces abîmes-là.
Tandis que le navire flotte,

J'ignore jusques au danger,
t me remets de tout, tranquile passager,
A la sagesse du Pilote.

A quoi donc nous occupons-nous,
Quand vous & moi, Tisons, nous sommes tête à tête ?
e grand Livre du monde où les sages, les fous
Egalement figurent tous,
nos reflexions de lui-même se prête.
Ce que j'ai vû le jour, se retrace le soir,
Dans mon esprit comme dans un miroir.
Le fracas d'une grande ville,
Où chez les petits & les grands
Les passions sont le premier mobile;
Tous ces gens animez d'interêts differents,
Qui pleins de leurs projets, occupez de leurs vûës,
Toûjours pressez, toûjours courants,
Roulent de toutes parts ainsi que des torrens,
Et viennent inonder les ruës.....
A juger d'eux en ce moment,
Par leur activité, par leur empressement,
Vous croiriez qu'ils n'ont qu'une affaire,
Et que tout leur bonheur dépend uniquement,
De ce qu'en un jour ils vont faire.

La nuit enfin les chaſſe, ils rentrent au logis :
Rentrent-ils plus contents qu'ils n'en étoient ſortis?
Helas ! plus accablez cent fois d'inquietude,
Qu'ils ne l'étoient, en ſortant le matin,
Ils n'ont trouvé dans leur chemin,
Que dureté, qu'ingratitude :
Occupez à ronger leur frein,
Ils ſe font de leurs maux une triſte habitude,
Et malgré la rigueur d'un ſort tróp inhumain,
Victimes de leur ſervitude,
Ils recommenceront encor le lendemain.
La coûtume en effet les condamne à ces peines ;
Sans murmurer contre elle il faut baiſſer les bras ;
C'eſt agir, travailler, que de porter ces chaînes,
Et l'on eſt faineant, ſi l'on ne le fait pas.

Ainſi le conçut dans Athenes
Ce Cynique fameux, qui par un trait nouveau,
Pour n'être ſeul oiſif, remuoit ſon tonneau.
Il faiſoit bien, j'en fais de même,
Et fondé comme lui ſur de bonnes raiſons
J'entre autant que je peux dans le commun ſyſtême
En remuant & tournant mes Tiſons.
Arbitre de leur ſort, ſans craindre de reproche,

Je les tourne, retourne, & regle entre eux les rangs,
Je les écarte ou les rapproche,
Je les hausse, les baisse, ainsi que je l'entends:
Mais que me revient-il des peines que je prends?
Et que vous revient-il des vôtres,
Gens importants, gens affairez,
Qui dupes de vos soins, & tous les jours leurrez,
Vous croyez cependant plus sages que les autres?
Avouez-le de bonne foi,
Vous tisonnez tous comme moi.

Nous suivons en cela l'exemple de nos peres:
Ils ont tisonné tous, ainsi que nos ayeux,
De même dans leur tems en feront nos neveux:
Je suis donc Tisonneur, & ne m'en cache gueres;
Mais du moins est-il vrai que j'ai bien des confreres,
J'en ai dans tous les rangs, & dans tous les états:
Et tel est du métier qui ne le pense pas.
Ce Sçavant, par exemple, attaché sur son Livre,
Mais qui n'invente rien, ne dit rien de nouveau.
Des Auteurs qu'il regratte, & qu'il vend à la livre,
Croit égaler la gloire, & que son nom doit vivre,
Comme le leur au-delà du tombeau,
Il se flatte, Dieu lui pardonne;

Mais il eſt mon confrere, & comme moi tiſonne.
D'autres en font autant, qu'on pourroit blaſonner;
Et plus on voit de près les allûres des hommes,
Plus on eſt convaincu, que tous tant que nous ſommes,
Nous ne faiſons que tiſonner.

Ici le champ eſt vaſte & la matiere eſt belle;
Mais ſans autre détail, bornons-nous à ces traits:
Dans ſa malignité cauſtique & criminelle,
Le lecteur a l'ame cruelle,
Et voudroit portraits ſur portraits.
C'eſt par-là que chez vous proſpere
Le venin dangereux de ces Livres parlants;
Où ſous des traits à peu près reſſemblants,
On croit de ſon prochain trouver le caractere.
On ne nomme point, dira-t'on:
Tant pis, le plus ſouvent il vaudroit mieux le faire;
Et faute de fixer le Lecteur par un nom,
A droit, à gauche, il ſonde, il devine, il ſoupçonne,
Et c'eſt en nommer cent que ne nommer perſonne.

Pour nous qui ſommes ſeuls, & qui parlons tout bas,
Tiſons, de mes diſcours, & de tous mes myſteres

Uniques confidents, & sûrs dépositaires,
Cette précaution ne nous regarde pas.
Avec d'autres que vous je suis sur la réserve,
J'écoute tout, j'approfondis :
Et pese assez ce que je dis ;
Mais sans crainte avec vous je me livre à ma verve.
Je vous ouvre mon cœur, je vous dis mes secrets,
Et dans les vôtres je sçai lire :
C'est peu de chose & même on n'en feroit que rire ?
Mais n'importe, Tisons, soyons toûjours discrets,
Et gardons-nous de les redire.





EPÎTRE DU DOCTEUR JANO SINGE DE M. L. C. D.

A M. L. C. D.

AVouez-le, Monsieur le Comte,
Mais avouez-le à votre honte :
Chez vous, loin des yeux, loin du cœur,
Témoin moi le pauvre Docteur,
Pauvre Docteur votre confrere
A qui vous ne pensez plus guere.
Helas, quand vous étiez ici,
Les choses n'alloient pas ainsi.
C'étoit amitiez & caresses,
Bonbons de toutes les especes ;
Qu'il vous en vînt de quelque part,
Le Docteur en avoit sa part ;
Car dans nos petites affaires
Nous en usions comme bons freres,
Quoique tous deux un peu gourmands,

Mais laissons-là les complimens.
Qu'au retour du jeu, de la classe,
Vous me vissiez l'oreille basse,
L'alarme comme de raison
Etoit d'abord à la maison :
Dieu sçait le trouble & le tumulte,
On examine, l'on consulte,
Qu'a le Docteur ? Il n'est pas bien :
Le plus souvent ce n'étoit rien ;
Ce rien jusques dans votre étude
Alloit porter l'inquiétude.
Ces soins que sont-ils devenus !
Helas, il ne s'en parle plus.
Vous passez le tems en campagne,
Heureux comme un Roi de Cocagne,
Et vous vous embarrassez peu
A Navarre dans ce beau lieu
Où tout bien, tout plaisir abonde,
S'il est quelque Janot au monde.
Passe, que selon vos desirs
Vous goûtiez-là mille plaisirs ;
Tout au moins, comme ami fidele,
M'en deviez-vous quelque nouvelle ;
Mais pas un pauvre petit mot

A ce pauvre Docteur Janot,
Janot qui cloué sur son siege
Maudit mille fois le College,
Où contre ses vœux arrêté
Pour les gages il est resté.
Cependant en bonne police,
Si l'on m'avoit rendu justice,
Je meriterois bien entre nous
Des vacances autant que vous.
Vous sçavez bien en conscience
Jusqu'où j'ai porté la science;
En dépit de tous les pedants
Je suis sçavant jusques aux dents.
C'est un point que je justifie
Par plus d'une Geographie,
D'un Apparat, d'un Rudiment
Que j'ai devorez doctement;
Et qui m'eût voulu laisser faire
Il n'eût été Dictionnaire,
Ni Virgile, ni Ciceron
Qui n'eût passé comme un ciron.
Qu'arrive-t'il, au bout du compte?
Tandis que vous, Monsieur le Comte,
Vous en allez vous ébaudir,

On me laiſſe pour reverdir ;
Etoit-ce là ma récompenſe !
Je ne dis pas ce que j'en penſe ;
Mais, cher Comte, mon grand ami,
Laiſſons venir la ſaint Remi.
C'eſt à ce jour, ſans plus long terme,
Que je vous attends de pied ferme,
Tous deux plantez au coin du feu,
Nous nous verrons à deux de jeu.
A propos, que je ne l'oublie,
Apportez-nous, je vous ſupplie,
En revenant quelques marons
Qu'auprès du feu nous rôtirons.
Vous ſçavez avec quelle grace
Je les attrape & les reſſaſſe ;
Foi de Janot tout ira bien,
Et le Pater n'en verra rien.
Attendez-vous à cent reproches
Si vous n'en rempliſſez vos poches ;
Sur tout n'allez pas, par hazard,
Chemin faiſant croquer ma part,
Car ſur pareille tricherie
Janot n'entend point raillerie,
Bien le ſçavez. En attendant

Tenez-vous joyeux & content,
Et faites ſur cette ſemonce
Quelque petit mot de réponſe
A votre zelé ſerviteur
Janot, ſurnommé le Docteur.



EPIGRAMMES CHOISIES IMITÉES DE MARTIAL.

I.

AU LECTEUR.

Sunt bona, sunt quædam mediocria, &c. 1. Liv. 17.

VOus trouverez dans cet Ouvrage-ci
Du passable, du bon, & du mauvais aussi:
C'est sur ce pied qu'on vous le livre,
Lecteur attendez-vous-y bien,
Voilà le portrait de tout Livre,
Comme c'est le portrait du mien.

II.

A CATON.

Nosses jocosæ, &c. 1. Liv. 3.

Caton, ignorez-vous cette étrange licence
Qui dans les Jeux publics de tout tems a regné?

Vous y venez pourtant, mais à peine on commence,
Que plein de fureur, indigné,
Contre ces libertez dont l'excès vous offense
Vous voulez sur le champ partir.
De toutes ces façons que voulez-vous qu'on pense,
N'y veniez-vous, Caton, qu'à dessein d'en sortir?

III.

A COTTA.

Bellus homo, &c. I. Liv. 10.

Vous faites le mignon, vous faites le poli,
Vous voulez passer pour joli,
Et passer aussi pour grand homme:
Mais, Cotta, l'on vous avertit
Que qui dit mignon, dit petit;
Comment voulez-vous qu'on vous nomme?

IV.

A DIODORE.

Natali Diodore, &c. X. Liv. 27.

Voilà chez vous grande réjouissance,
Pour celebrer votre heureuse naissance:
Grand concert, somptueux repas,
On voit voler partout les santez à la ronde;
Mais pourtant, Diodore, avec tout ce fracas
On ne sçait pas encor que vous soyez au monde.

V.

A PIRRA.

Si memini, &c. 1. Liv. 20.

Il vous reſtoit encor quatre dents que je penſe,
Une toux en fit ſauter deux :
Les deux autres bien-tôt eurent la même chanſe,
Une ſeconde toux fit ce coup deſaſtreux.
Je ne ſçais en cela ſi nous devons vous plaindre,
Ce coup, Pirra, vous met en liberté,
Auparavant il falloit vous contraindre,
Ne touſſer qu'en tremblant dans la neceſſité :
Or touſſez deſormais en toute ſûreté,
D'une troiſième toux vous n'avez rien à craindre.

V I.

Non amo te, &c. 1. Liv. 33.

Vous me déplaiſez, c'eſt un point
Dont je ne ſçais pas bien la cauſe,
Tout ce que je ſçais de la choſe,
C'eſt que je ne vous aime point.

V I I.

Nuper erat, &c. 1. Liv. 48.

Macroton jadis Medecin
Ne trouvant deſormais perſonne
Aſſez fou pour vouloir d'un pareil aſſaſſin,

Et pressé d'ailleurs par la faim
Abandonne, dit-on, un art qui l'abandonne.
N'esperez pas pourtant échaper de sa main ;
Malade ou couché dans la bierre,
Il y faudra passer d'une ou d'autre maniere.
Pour conserver toûjours quelque droit sur les corps,
Au défaut des vivans il veut servir les morts ;
Le voilà devenu Corbeau de Cimetiere,
Et comme auparavant l'effroi de son quartier :
On le fuit partout, on l'abhorre :
Il enterroit les gens & les enterre encore ;
Il n'a pas changé de métier.

VIII.

SUR JULIE.

Amissum non, &c. I. Liv. 34.

Un destin funeste à Julie
Vient de ravir son pere & le mettre au tombeau,
Quand elle est seule elle l'oublie,
Mais si quelqu'un survient, on la voit fondre en eau;
Aux yeux des assistans sa douleur se déplie.
Le monde disparoît, autre tems, autres soins :
Je vous le dis tout net, la douleur n'est pas grande;
Lorsque pour s'exciter, Julie, elle demande
Des éloges & des témoins.

IX.

ARRIE ET PETUS.

Casta suo gladium, &c. 1. Liv. 14.

La sage & genereuse Arrie
Presentant à Pétus le poignard tout sanglant,
Dont elle s'étoit servie
Pour se percer le flanc;
Je le jure à tes yeux, cher époux, lui dit-elle,
En le regardant tendrement,
Ma blessure quoique mortelle
Ne me touche que foiblement;
Mais le coup qui me desespere
Et que je ressens vivement,
C'est celui que tu vas faire.

X.

A DECIEN.

Quod magni Thrasea, &c. 1. Liv. 9.

Aspirant aux vertus sublimes,
Decien, vous suivez, dit-on,
Les grandes & sages maximes
De Thraseas & de Caton.
Non, pour aller tête baissée
Affronter la mort sans raison,
Et par une fin avancée

Immortaliser votre nom.

Votre vertu, quoique severe,
Ne se prend point à cet appas,
Et c'est en quoi je vous préfere
A Caton comme à Thraseas.

Je sçais en quels termes l'histoire
Parle des exemples citez,
Et qu'on doit respecter la gloire
Des Heros que Rome a vantez.

Je les vante aussi-bien que Rome,
Mais je fais encor plus d'état
De qui peut passer pour grand homme
Sans l'aide de ces coups d'éclat.

X I.

A LINUS.

Dimidium donare Lino, &c. 1. Liv. 77.

Linus qui ne rend jamais rien
Me prie avec belles paroles
De lui prêter douze pistoles.
Prêter, lui dis-je ? Non, je te connois trop bien
Je t'en donne en pur don six & rien davantage.
En user de la sorte avec le personnage,
C'est aimer mieux en homme de bon goût
Perdre la moitié que le tout.

XII.

A CINNA.

Garris in aurem, &c. 1. Liv. 90.

Cinna toûjours plein d'embarras
approche à votre oreille, & vous parlant tout bas,
Vous confie avec grand mystere
Des choses que n'ignore pas
La populace & le vulgaire.
vous prend à quartier pour vous dire en secret,
t quoi ? qu'il fait beau tems, ou bien chose pareille,
t c'est ce qu'il appelle être sage & discret.
ige & discret Cinna, pour moi je vous conseille
e nous venir louer Alexandre à l'oreille.

XIII.

O mihi post nullos, &c. 1. Liv. 16.

Tout passe, cher ami, chaque chose a son cours,
u touches de bien près à ton douziéme lustre ;
lets à profit ce peu qui te reste de jours,
a mort n'épargne pas le sang le plus illustre.
roi moi, ne compte point sur un faux avenir ;
ue sçavons-nous helas ! ami ce qu'il nous garde,
appellons les plaisirs, que rien ne les retarde,
ous voudrons, mais en vain, un jour les retenir.
ne sera plus tems, ou la mort ou l'envie

Nous les aura peut-être arrachez de la main:
Commençons dès ce jour à joüir de la vie,
C'est attendre trop tard, que d'attendre à demain

XIV.

LE CONVIVE DILIGENT.

Horas quinque puer. Liv. 8. Ep. 67.

Lorsque Damis est prié d'un festin
Il ne se fait jamais attendre,
Il s'y prend dès le grand matin
Tant il a peur de manquer à s'y rendre.
Il frape & trouve encor les valets endormis,
Enfin le Portier ouvre en gratant son oreille:
Eh bien, lui dit Damis, le couvert est-il mis?
Au bruit qu'il fait, le Maître en sursaut se réveill
Qu'est-ce? C'est moi, répond Damis,
Je suis, vous le voyez, diligent à merveille,
Et je ne manque point lorsque je l'ai promis.
Faites mieux, répond l'autre, & venez dès la veil

LE POETE INTERESSÉ.

C'Eſt en vain qu'un Auteur déguiſant ſa foibleſſe,
Veut paſſer quelquefois pour deſintereſſé ;
Heros, il n'en eſt rien, & quand on vous careſſe,
C'eſt toûjours à coup ſûr pour être careſſé.

LE REMORS TROP LENT.

Quel vain enchantement nous trompe & nous abuſe,
Quand le crime eſt à faire il nous paroît permis ;
Infidele remors, ta voix ne nous accuſe,
Qu'après qu'il eſt commis.

CONTRE UN MENTEUR.

Cleon, c'eſt un avis qu'il faut que je vous donne ;
Vous avez beau habler avec autorité,
Vos diſcours deſormais n'impoſent à perſonne ;
Et vous mentez ſans nulle utilité.
Mais, Cleon, voulez-vous apprendre
Le vrai ſecret de nous ſurprendre,
Une fois pour le moins dites la verité.

CONTRE LE MESME.

J'ai dit que Cleon eſt menteur,
Cleon s'en plaint avec hauteur,
Dit que s'il ment, ce n'eſt pas mon affaire,
Qu'il veut quand il lui plaît mentir en liberté;
Mentez, Cleon, ſi cela peut vous plaire,
Mais il me plaît de dire, à moi, la verité.

SUR LE MARIAGE.

Mariage eſt mauvais lien,
Par Dieu & par ſaint Julien,
Dit quelque part l'Auteur du Roman de la Roſe.
Sçavoir s'il dit mal, s'il dit bien,
Je n'entreprendrai point de décider la choſe.
Il eſt vrai que c'eſt un diſcours
Que l'on tient à toute rencontre;
Mais l'hymen pour cela n'en a pas moins de cours:
Si tous les jours on peſte contre,
On prend femme auſſi tous les jours.

RONDEAU SUR UN BORGNE.

QUi n'en a qu'un, ne fût-ce qu'un moineau,
S'il le cherit & s'il le trouve beau,
Doit le choyer comme fait une mere
Son fils unique, ou comme fait un pere
Craignant toûjours pour ſon cher jouvenceau.

Si c'eſt un œil; le jour, ſous le chapeau,
Qu'il ſoit la nuit gardé ſous le bandeau;
Mais je le plains & c'eſt grande miſere
Qui n'en a qu'un.

Vous me direz qu'il ſuffit d'un flambeau,
Qu'on ferme un œil pour prendre le niveau,
Et que trop voir met ſouvent en colere;
Je vous entends, mais alte-là compere;
Et croyez-en le pauvre Robineau
Qui n'en a qu'un.

LE
VIEUX PLAIDEUR.
CONTE.

CErtain vieillard natif de basse Normandie,
Passoit à bien plaider joyeusement sa vie.
Jadis de ses parens il avoit herité,
Non des Châteaux, des Terres, des Domaines,
Mais beaux & bons procès, tous en maturité;
Il en devoit maint autre à sa capacité,
A ses talens; le bien ne s'acquiert pas sans peine.
Heureux dans la plûpart, à force de procès,
Il devint riche, & riche avec excès.
Tout plaideur cependant, il est bon de le dire,
Ne doit pas se flater d'un semblable succès,
Si ce n'étoit qu'il fût de Valogne ou de Vire,
Ou pour le moins de tout auprès,
Car autrement je ne répons des frais.
Exempt de tous les maux que la vieillesse apporte,
Notre vieillard avoit l'œil vif & le teint frais,
L'estomac bon, & la voix forte.

Si la fiévre venoit, mon homme au moindre accès,
Au lieu de Quinquina, couroit d'abord aux plaids :
Bartole étoit son Hippocrate,
Contre tous maux de cœur, ou de tête, ou de rate ;
Pour lui le specifique étoit l'air du Palais.
Une cause jamais n'étoit bien assortie,
Si comme demandeur
Ou comme défendeur
Le résolu vieillard n'y tenoit sa partie.
Le Roi l'oüit plaider un jour :
Touché de sa vieillesse & de son éloquence,
Ce Prince bienfaisant comme par récompense
Finit tous ses procès, & le mit hors de cour.
Hors de cour, quel desastre ! A ces mots le pauvre homme
Pensa presque expirer : adieu le teint vermeil,
Plus d'appetit, plus de sommeil.
Accablé du coup qui l'assomme,
A la bonté du Prince il a recours en somme,
Et lui dit en pleurant : Grand Roi,
Au nom du ciel, ayez pitié de moi.
Rendez-moi mes procès, ou bien m'ôtez la vie ;
Je ne puis vivre sans plaider ;
Ou si tous, c'est trop demander,

Rendez-m'en tout au moins cinq ou six, je vous
prie.

On ne vit point hors de son élement ;
Le Ciel crea la mer pour la gent aquatile,
Comme l'air pour la volatile,
Le procès pour le bas Normand.



LES DEUX FOURMIS.

FABLE.

De prévoyante & ſage économie
La Fourmi tient Academie.
Elle l'enſeigne en cent façons ;
Mais peu de gens prennent de ſes leçons.
Or, quoique la Fourmi rarement ſe débauche,
Il en eſt quelquefois telle qui prend à gauche
C'eſt ce que fit dans un certain canton
Fourmi plus friande que ſage :
Elle eſcamota, ce dit-on,
Allant maintes fois en domage
Chez le Seigneur de ſon vilage,
Un peu de ſucre, un peu de macaron,
Biſcuit, conſerve, écorce de citron,
Ainſi du reſte ; & joyeuſe & gaillarde,
De ces bonbons theſauriſa,
Serra le tout, & s'amuſa,
Comme l'on dit à la moutarde.

Toute fiere de son butin
La bonne Dame un beau matin
Court s'en targuer chez sa voisine,
Qui plus économe & plus fine,
De froment & d'autre bon grain
Avoit rempli son magazin.
Eh bien, dit-elle, ma commere,
En l'abordant d'un certain air,
Comment vont vos greniers pour le quartier d'hyver ?
Assez bien, dit l'autre, & j'espere
Que durant le tems des frimats
Le grain, s'il plaît à Dieu, ne nous manquera pas.
Du grain, bon Dieu, du grain ! y pensez-vous, ma chere ?
Et fi ! du grain ! qu'on a chez vous
Le goût bourgeois & l'ame roturiere !
Il est des mets plus nobles & plus doux :
Pour moi j'ai force sucrerie,
Et passerai l'hyver très-délicatement.
Ah ! grand bien fasse à votre Seigneurie,
Répondit l'autre doucement :
Du reste, excusez, je vous prie,
Petit mercier, petit panier,

Plus loin ne va mon induſtrie ;
Chacun remplit, comme il peut, ſon grenier.
L'Automne vint, il plut, & le tems trop humide
Fondit le ſucre & le rendit liquide ;
Adieu conſerve, adieu biſcuit,
Tout fut fricaſſé, tout fut cuit.
Bien ébahie & bien embarraſſée
Fut la Dame aux bonbons, voyant en un moment
Sa marmite ainſi renverſée.
Chez ſa voiſine elle court promptement
La larme à l'œil, baiſſant l'oreille,
Et lui conte ſon accident.
J'ai tout perdu, dit-elle, en l'abordant ;
Aſſiſtez-moi de grace, à la pareille,
Un peu de grain, pas plus gros que cela ....
A vous du grain, dit l'autre, eh fi ! quelle foibleſſe !
Ne rougiſſez-vous pas de ce goût bourgeois-là ?
Jeûnez, ma bonne amie, & ſoûtenez nobleſſe.

C'eſt être dupe ſottement
De placer l'agreable avant le neceſſaire.
On ſe paſſe de l'un tellement, quellement ;
Pour l'autre, c'eſt une autre affaire.



LE DESTIN DU NOUVEAU SIECLE.

Mis en Musique par Monsieur Campra.

PROLOGUE.

Sujet du Prologue.

SAturne, en qualité de Dieu qui préside au tems, se prépare à donner au monde un nouveau siécle. Il invite les Parques à en régler la destinée au gré des peuples. Ceux-ci se trouvant divisez en deux partis, dont l'un demande la paix, & l'autre la guerre, tâchent, chacun de leur côté, de se rendre les Parques favorables.

SATURNE.

Je veux donner un nouvel âge au monde ;
Les siécles les plus beaux ne durent pas toûjours ;
Je veux, pour le bonheur de la Terre & de l'Onde ;
Des ans & des saisons renouveller le cours.

Charmant

Charmant auteur de la lumiere,
Recommence, Soleil, ta pénible carriere,
Donne nous de beaux jours,
Accourez, Parques immortelles,
Et vous, Destins imperieux,
Qui par des loix éternelles
Reglez le sort des hommes & des Dieux.
Vos ordres souverains peuvent se faire entendre,
C'est de vous que doit dépendre
Le bonheur de l'Univers;
Tout est soumis à votre obéissance,
Montrez ici votre puissance,
Et recevez les vœux de cent peuples divers.

LES PARQUES.

Tout dépend de notre empire;
Le sort des humains
Est en nos mains,
De tout ce qui respire,
Nous filons les destins.
Devant nous tout tremble,
Tout craint nos coups,
Et tous les Dieux ensemble
Sont moins redoutables que nous.

CHOEUR

De peuples qui demandent la paix.

Arbitres du destin, Divinitez terribles,
Accordez à nos vœux des jours doux & paisibles.

CHOEUR

De peuples qui demandent la guerre.

Arbitres du destin, Divinitez terribles,
Dans les combats de Mars rendez-nous invincibles.

LE I. CHOEUR.

Bannissez loin de ces climats
Les fureurs de la guerre.

LE II. CHOEUR.

Répandez dans tous les climats
Même ardeur pour la guerre.

LE I. CHOEUR.

Que la paix régne sur la Terre.

LE II. CHOEUR.

Bannissez la paix de la Terre.

LE I. CHOEUR.

La paix seule, la paix a pour nous des appas.

LE II. CHOEUR.

Mars seul & la Victoire ont pour nous des appas.

UN DU PARTI DE LA PAIX.

Un Héros glorieux après mille conquêtes

Nous a donné la paix.
Il a sçû mépriser les palmes toutes prêtes
Que Mars lui destinoit pour de nouveaux projets.
Son bras a dissipé les affreuses tempêtes
Qui menaçoient nos têtes,
D'une paix précieuse il comble nos souhaits.
Arbitres du Destin, Divinitez terribles,
Donnez-nous, comme lui, des jours doux & paisibles.

CHOEUR
Du parti de la Paix.

Arbitres du destin; Divinitez terribles,
Donnez-nous, comme lui, des jours doux & paisibles.

UN DU PARTI DE LA GUERRE.

Non, non, ce n'est qu'à ses exploits,
Que ce Héros fameux doit l'éclat de sa gloire.
Au milieu des combats, nous l'avons vû cent fois
Voler de victoire en victoire.
A ces nobles travaux son grand cœur attaché
Eût soûmis tout le monde au pouvoir de ses armes;
Si la paix par ses charmes
D'entre les bras de Mars ne l'avoit arraché.

CHOEUR
Du parti de la Guerre.

Chantons sa valeur éclatante,

Chantons ſes hauts faits.

CHOEUR

Du parti de la Paix.

Chantons ſa bonté triomphante,
Chantons ſes bienfaits.

LE I. CHOEUR.

A l'exemple du Dieu qui lance le tonnerre;
Il fit trembler la terre.

LE II. CHOEUR.

Tel que ce Dieu puiſſant, quand il prend ſon tonnerre
C'eſt pour calmer la terre.

LE I. CHOEUR.

Heureux ceux qu'il a ſoûmis!

LE II. CHOEUR.

Heureux le peuple qu'il aime!

LE I. CHOEUR.

Il a vaincu mille ennemis.

LE II. CHOEUR.

Il s'eſt encor vaincu lui-même.

TOUS ENSEMBLE.

Uniſſons nos cœurs & nos voix,
Pour chanter le plus grand des Rois.
Chantons ſa valeur éclatante,
Chantons ſa bonté triomphante,

Chantons ses hauts faits,
Chantons ses bienfaits..

I. INTERMÈDE.

Sujet du I. Intermède.

MArs pour se mettre en possession du nouveau siécle, & en faire un siécle guerrier, exhorte les peuples à le suivre, & en attire plusieurs. LA GLOIRE leur promet des lauriers, BELLONE leur apprend quel en est le prix, VULCAIN leur fait préparer des armes; & tous trois, par ce moyen, secondent si heureusement les desseins de MARS, qu'ils font déclarer en sa faveur quelques-uns de ceux qui paroissoient les plus attachez au parti de LA PAIX. Ils s'unissent tous ensemble pour concourir aux projets de Mars, & allumer une guerre qui dure éternellement.

MARS.

Que cet âge nouveau par les destins promis
Soit un âge de gloire;
Que ce tems soit marqué par des faits inoüis,
Qui des siécles passez effacent la memoire.

Ce n'est pas pour languir dans un honteux repos
Que les Dieux ont donné la vie.

D'un reproche éternel elle est toûjours suivie ;
Quand l'on a méprisé l'exemple des Héros.
Peuples, suivez mes pas, une gloire immortelle
Sera le prix de vos exploits.
Venez, accourez tous, répondez à ma voix,
C'est Mars qui vous appelle.

CHOEUR DE GUERRIERS.

Suivons Mars,
Rendons-lui tous hommage ;
Faisons de toutes parts
Voler ses étendarts.

UN SUIVANT DE MARS.

La gloire est le partage
D'un noble courage,
Qui brave les hazards.

CHOEUR DE GUERRIERS.

Suivons Mars, &c.

UN SUIVANT DE MARS.

De l'esclavage
Son bras nous dégage,
Un seul de ses regards
Fait tomber les remparts.

CHOEUR

DE GUERRIERS.

Suivons Mars, &c.

UN SUIVANT DE MARS.

Mars nous apprend l'usage
Des flêches & des dards;
La Victoire est son ouvrage,
Il a formé les Césars:
'art qu'il enseigne est le plus beau des arts.

CHOEUR

DE GUERRIERS.

Suivons Mars, &c.

LA GLOIRE.

'olez, jeunes guerriers, où la Gloire vous guide,
Volez dans les combats,
Volez & d'un cœur intrepide
Affrontez le trépas.
.e plus affreux peril n'a rien qui vous étonne,
Volez, volez, suivez Bellone;
.es lauriers, que pour vous je cultive en ces lieux,
roîtront pour couronner vos exploits glorieux;
'olez, jeunes guerriers, la Gloire vous l'ordonne.

)EUX DE LA SUITE DE LA GLOIRE.

Croissez, croissez, tendres lauriers;

Croissez pour couronner les plus vaillants guerriers.
Cultivez des mains de la Gloire,
Donnez des mains de la Victoire,
Vous serez le prix des grands cœurs.
Croissez pour couronner les plus fameux vainqueurs.

BELLONE.

Les lauriers qu'on moissonne
En suivant Bellonne,
Ne sont dûs qu'aux exploits d'un bras victorieux.
Les lauriers qu'on moissonne,
En suivant Bellonne,
Elèvent les vainqueurs jusques au rang des Dieux.

VULCAIN.

Le Dieu qui forge le tonnerre,
Sensible à votre ardeur, met ses soins les plus doux,
A préparer pour vous
Les foudres de la guerre.
Cyclopes accourez tous;
Que tout frémisse,
Que tout retentisse
Du bruit de vos coups.
Hâtez-vous, redoublez vos peines;
Travaillez, préparez des chaînes,
Enfermez pour jamais

V

Les plaisirs & la paix.

CHOEUR

DE PEUPLES

qui abandonnent le parti de la Paix, pour suivre Mars.

Méprisons la paix & ses charmes,
Ses appas enchanteurs
Causent plus de malheurs
Que n'en sçauroient causer les armes.

UN DU PARTI DE LA PAIX

qui l'abandonne, pour se donner à Mars.

Vains soupirs,
Faux plaisirs
D'une indigne mollesse,
Vous avez trop long-tems,
Par mille attraits brillants,
Séduit ma tendresse,
Le Dieu Mars que je sers,
A brisé mes fers:
Je le suivrai sans cesse,
Portez ailleurs
Vos appas trompeurs,
Votre lâche foiblesse;
Vains soupirs,
Faux plaisirs

D'une indigne molleſſe ;
Vous avez trop long-tems,
Par mille attraits brillants
Séduit ma tendreſſe,
Le Dieu Mars que je ſers,
A briſé mes fers.

MARS.

Cedez, Muſettes,
A nos trompettes,
Qu'on entende toûjours
Le ſon des Tambours.

CHOEUR.

Cedez, Muſettes, &c.

MARS.

Le fracas des armes,
Le bruit des alarmes,
Les cris des combatans
Sont pour nous des concerts charmans :
Cedez, Muſettes,
A nos Trompettes,
Qu'on entende toûjours
Le ſon des Tambours.

CHOEUR.

Cedez, Muſettes, &c.

II. INTERMÈDE.

Sujet du II. Intermède.

LE GENIE qui préside à la terre, prévoyant les maux que la Guerre y devoit causer, invite LA PAIX à descendre du ciel, où elle s'étoit retirée. LA PAIX flèchie par ses prieres, descend accompagnée des Jeux, des Plaisirs & de l'Abondance. Les Divinitez champêtres témoignent la joye qu'elles ont de son retour. Plusieurs peuples, & de ceux mêmes qui avoient d'abord suivi MARS, se déclarent enfin pour LA PAIX, & vantent ses avantages. Touchée de leur zele & de leur affection, elle ordonne aux Jeux & aux Plaisirs de demeurer éternellement sur la terre pour le bonheur des peuples, qui par reconnoissance font retentir partout le nom de la Paix.

LE GENIE DE LA TERRE.

De cet âge nouveau, qu'on promet à nos vœux,
Helas! que pouvons-nous attendre?
Si pour nous rendre tous heureux,
Du Ciel en même tems la Paix ne veut descendre.
Descendez, ô charmante Paix!
Venez nous combler de bienfaits.

Sans vous rien ne nous contente,

La gloire la plus brillante
Ne cause jamais
De plaisirs parfaits.
Que chacun chante :
Descendez, ô Paix charmante !
Descendez, ô charmante Paix !
Venez nous combler de bienfaits.

CHOEUR.

Descendez, ô charmante Paix !
Venez nous combler de bienfaits.

LE GENIE DE LA TERRE.

Qu'entens-je ? . . O ciel ! Quelle douce harmonie ! . .
Quels tendres sons ? Ah ! quels divins concerts !
Je vois la Paix descendre dans les airs :
Descendez, douce Paix, venez briser nos fers.
Trop long-tems de ces lieux vous vous êtes bannie ;
Descendez, ô charmante Paix !
Venez nous combler de bienfaits.

CHOEUR.

Descendez, ô charmante Paix !
Venez nous combler de bienfaits.

LA PAIX.

Je reviens dans ces lieux guerir par ma présence
Les maux que la guerre a causez :

Je ramene avec moi les Jeux & l'Abondance,
Les Dieux enfin sont appaisez.
Mortels, ne craignez plus les horreurs de la guerre,
Ne craignez plus rien desormais;
Si la Paix aujourd'hui se redonne à la terre,
C'est pour ne la quitter jamais.

DIVINITE' CHAMPESTRE.

Dans nos campagnes fleuries,
Dans nos charmantes prairies,
De la Paix en ce jour
Celebrons le retour.
Que les Bergers à l'ombrage,
Les Oiseaux en leur ramage,
Chantent dans nos forêts
Le retour de la Paix.

AUTRE DIVINITE' CHAMPESTRE.

Ruisseaux, fontaines,
Coulez, jaillissez,
Vous, dans nos plaines,
Agneaux, bondissez.
Paissez en assurance,
Tranquilles troupeaux;
La Paix, dans ces hameaux,
Est votre défense.

CHOEUR.

Durez toûjours, charmante Paix,
Et comblez-nous de vos bienfaits.

LE GENIE DE LA TERRE.

Ce n'est que pour punir la Terre,
Que les Dieux irritez, dans leur juste fureur,
Déchaînent quelquefois la Discorde & la Guerre,
Et dans tous les climats répandent la terreur.
Mais quand une humble offrande
A calmé leur courroux,
De toutes les faveurs qu'ils répandent sur nous,
La paix est la plus grande.

CHOEUR

DE PEUPLES QUI QUITTENT MARS, pour se donner à la Paix.

Suivons la Paix,
Rendons-nous à ses charmes,
Rompons nos armes,
Brisons nos traits,
Rien ne peut résister à ses divins attraits.

UN SUIVANT DE LA PAIX.

Faisons taire l'envie,
Qui condamne le repos,
Où la Paix convie

Les plus grands Heros.
Par d'utiles travaux
Qui partagent la vie,
Faisons taire l'envie.

CHOEUR.

Suivons la Paix, &c.

UN SUIVANT DE LA PAIX.

La Paix répare les dommages
Que la guerre a faits.
Ces Jardins, ces tendres Bocages,
Ces superbes Palais
Sont ses ouvrages.

CHOEUR.

Suivons la Paix, &c.

UN SUIVANT DE LA PAIX.

Tout ce qu'on moissonne
Dans nos guerets,
C'est elle qui le donne;
Nous devons à la Paix,
Plus qu'à Bachus, plus qu'à Pomone,
Tous les biens de l'Autonne.
Nous devons à la Paix,
Plus qu'à Cerés,
Tout ce qu'on moissonne.

LA PAIX.

Jeux, Plaiſirs innocens, tendres Divinitez
Qui marchez toûjours à ma ſuite:
Demeurez en ces lieux, jamais ne les quittez,
Mars & Bellonne ont pris la fuite,
Les Dieux, les juſtes Dieux, ne ſont plus irritez.
Demeurez où la Paix habite:
Jeux, Plaiſirs innocens, tendres Divinitez,
Demeurez en ces lieux, jamais ne les quittez.

CHOEUR.

Que tout retentiſſe
Du nom de la Paix.
Que tout s'uniſſe
Pour chanter ſes bienfaits.
Campagnes,
Montagnes,
Rochers, antres ſecrets;
Echos, temples, forêts,
Que tout retentiſſe
Du nom de la Paix.
Que tout s'uniſſe
Pour chanter ſes bienfaits.

III. INTERMÈDE.

Sujet du III. Intermède.

SATURNE voyant que les peuples, toûjours partagez sur le sujet de la paix & de la guerre, ne pouvoient s'accorder ensemble dans les vœux qu'ils formoient, leur conseille de recourir à PALLAS Déesse de la Sagesse, qui leur fait entendre qu'une guerre ou une paix continuelle sont également à craindre, & qu'il faut toûjours cultiver avec un soin égal les exercices de l'une & de l'autre. Elle ordonne ensuite aux Parques de former un siécle qui soit entremêlé de paix & de guerre. Ces fiéres Déesses lui obéïssent, pour marquer que la Sagesse est supérieure aux Destins. Les peuples réünis ensemble par le moyen de PALLAS, en rendent graces à cette sage Déesse, & la prient de ne les jamais abandonner.

SATURNE.

Quoi! toûjours opposez dans vos vœux indiscrets,
Mortels, ne sçauriez-vous unir vos interêts?
Quel charme, quel Demon contraire
De la paix entre vous a rompu tous les nœuds?
En vain l'on veut vous satisfaire;
Le destin, quoiqu'il puisse faire,
Fera toûjours des malheureux.

Peuples soumis à mon empire,
De la sage Pallas implorez le secours;
Si sa sagesse vous inspire,
Vous aurez un bonheur qui durera toûjours.

CHOEUR

DES DEUX PARTIS,

dont l'un demande la paix, & l'autre la guerre.

Contentez nos desirs, pacifique Minerve,
Génereuse Pallas, favorisez nos vœux.

UN DE CHAQUE PARTI.

C'est votre main qui nous préserve
Des dangers les plus affreux;
C'est à vous que le Ciel réserve
Le soin de nous rendre heureux.

CHOEUR

DES DEUX PARTIS.

Contentez nos desirs, pacifique Minerve,
Génereuse Pallas, favorisez nos vœux.

PALLAS.

Cessez une injuste querelle,
J'accours à la voix qui m'appelle,
Je viens vous réünir:
Cessez une injuste querelle,
Tous vos maux vont finir.

Un peu de guerre, au lieu de nuire,
Releve un courage abbatu.
Un peu de paix fait qu'on respire,
Après que l'on a combattu.
Une trop longue guerre affoiblit un Empire,
Une trop longue paix fait languir la Vertu.

Aimez les armes,
Cultivez les arts.

CHOEUR DE PEUPLES.

Aimons les armes,
Cultivons les arts.

PALLAS.

La Paix a mille charmes,
On est souvent contraint de recourir à Mars
Aimez les armes,
Cultivez les arts.

CHOEUR.

Aimons les armes,
Cultivons les arts.

UN SUIVANT DE PALLAS.

Une saison trop cruelle
A beau desoler nos champs:

La Terre en paroît plus belle,
Au doux retour du Printemps.
La guerre la plus terrible
Nous cause en vain cent frayeurs;
Tout ce qu'elle a de plus horrible
Semble préparer les cœurs,
A mieux goûter le sort paisible
Qui succede à ses rigueurs.

UN SUIVANT DE PALLAS.

Quelle plus triste image
Qu'une sombre nuit!
L'Aurore qui suit,
En plaît davantage.

SECOND COUPLET.

A quel triste esclavage
La guerre réduit!
Mais la paix qui suit,
En plaît davantage.

PALLAS.

Que la guerre & la paix s'unissent dans ce jour;
Sur la terre & sur l'onde,
Pour le bonheur du monde,
Qu'elles regnent tour à tour.

us, Parques, qui reglez le destin de la Terre,
h! rendez, s'il se peut, tous les cœurs satisfaits,
Mêlez les travaux de la guerre
Aux plaisirs de la paix.

LES PARQUES.

Formons un age aimable,
Que nos fatales mains
Filent pour les humains
Un bonheur durable.
Rendons tous les cœurs satisfaits;
Nous qui reglons le destin de la terre;
Mêlons les travaux de la guerre
Aux plaisirs de la paix.

LE GRAND CHOEUR.

Minerve! ô Pallas! ô Déesse puissante!
O vous dont la main bienfaisante,
A comblé nos souhaits!
Minerve! ô Pallas! ô Deesse puissante!
Ne nous abandonnez jamais.

LE PETIT CHOEUR.

Les Parques terribles,
Pour tout autre insensibles;
Ecoutent votre voix.

Des destins inflexibles

Vous pouvez forcer les loix.

LE GRAND CHOEUR.

O Minerve! ô &c.



L'ENFANT PRODIGUE.

PIECE DE THEATRE.

X iiij



PREFACE.

COMME c'est à Jesus-Christ qu'on doit l'invention du sujet de l'Enfant prodigue ; on peut dire que, de quelque maniere que la piece soit exécutée, elle tire toûjours un grand éclat de la dignité de l'Auteur qui nous en a tracé la premiere idée, selon qu'il est rapporté dans le Chapitre xv. de l'Evangile de S. Luc, en ces termes ;

Un homme avoit deux fils. Le plus jeune dit à son pere : Mon pere, donnez-moi mon partage ; & le pere leur partagea son bien. Quelque tems après, le cadet ayant tout ramassé, alla voyager dans un païs éloigné ; & il y dissipa en débauches tout ce qu'il avoit. Après qu'il eut tout mangé, il survint une grande famine en ce païs-là, & il se trouva dans l'indigence. Alors il se mit au service d'un des habitans du païs, qui l'envoya dans sa métairie garder les pourceaux. Là il eut bien voulu se rassasier de ce que les pourceaux mangeoient : mais personne ne lui en donnoit. Enfin étant rentré en lui-même, il dit : Combien y a-t-il de valets dans la maison de mon pere, qui ont du pain en abondance, & moi je meurs ici de faim ! Je vais partir : j'irai trouver mon pere, & je lui dirai : Mon pere, je suis coupable envers le Ciel & à vos yeux ; je ne

merite plus qu'on m'appelle votre fils : traitez-moi comme l'un de vos valets. Il partit donc & s'en alla trouver son pere. Comme il étoit encore éloigné, son pere l'apperçut ; & touché de compassion, il courut à lui, l'embrassa, & le baisa. Mon pere, lui dit son fils, je suis coupable envers le Ciel & à vos yeux ; je ne merite plus qu'on m'appelle votre fils. Alors le pere dit à ses serviteurs : Apportez promptement sa premiere robbe, & l'en revêtez : mettez-lui un anneau au doigt, & donnez-lui des souliers. Amenez le veau gras & tuez-le ; mangeons & faisons grand-chere : car mon fils, que voici, étoit mort, & il est ressuscité ; il étoit perdu, & il est retrouvé. Et ils se mirent à faire grand-chere. Cependant le fils aîné étoit dans les champs, revenant & approchant de la maison, il entendit qu'on chantoit & qu'on dansoit. Il appella aussi tôt un de ses serviteurs, & s'informa de ce que c'étoit. C'est, lui dit le serviteur, que votre frere est de retour, & votre pere a fait tuer le veau gras ; parce qu'il l'a recouvré sain & sauf. Il en conçut de l'indignation, & il ne vouloit point entrer. Si bien que son pere sortit & se mit à le prier. Mais il répondit à son pere : Il y a tant d'années que je vous sers sans vous avoir jamais desobéï : neanmoins vous ne m'avez jamais donné un chevreau pour regaler mes amis. Mais votre fils que voilà qui a mangé son bien avec des femmes débauchées, à peine a-t-il été de retour, que vous avez fait tuer le veau gras pour lui. Mon fils, lui dit son pere, vous êtes toûjours avec moi, & tout ce que j'ai est à vous. Mais il falloit bien faire un festin & se réjoüir : parce que votre frere, que voici, étoit mort, & il est ressuscité ; il étoit perdu, & il est retrouvé.

Telle eſt la Parabole que Jeſus-Chriſt fit à ſes Diſciples, & dont la ſimple expoſition a quelque choſe de ſi touchant, qu'il faut être bien inſenſible, pour n'en être pas attendri. En effet tous ces ſentimens de douleur, d'indignation, de compaſſion & de tendreſſe, qui font de ſi grandes impreſſions ſur le theatre, y ſont maniez avec autant de force que de délicateſſe ; & je ne ſçai même ſi on peut imaginer rien de plus capable de tirer les larmes que l'empreſſement vif & tendre avec lequel le pere va ſe jetter au cou de ſon fils, dans le moment que ce fils repentant vient embraſſer les pieds de ſon pere, & les mouiller de ſes pleurs. Ce ſujet m'a toûjours paru ſi propre à être mis ſur le theatre, que j'ai été ſouvent ſurpris qu'on ne l'y eût point encore traité. Mais je me ſuis imaginé que ce qui avoit pû empêcher bien des gens de l'entreprendre, étoit la difficulté qu'il y avoit à l'ajuſter aux regles du theatre. Il y avoit en effet à cela quelque difficulté, mais non pas telle qu'elle fût inſurmontable ; & la beauté du ſujet me paroiſſoit valoir bien la peine qu'on fît quelque effort pour la ſurmonter. Voici donc comment je m'y ſuis pris, dans cette idée, pour arranger la piéce.

J'ai donc ſuppoſé que le pere avoit appris par des bruits publics quelque choſe des débauches & de la ruïne de ce fils qui l'avoit abandonné longtemps auparavant. Que dans l'alarme que ces bruits lui avoient cauſée, il avoit fait partir en diligence un de ſes gens, domeſtique affidé, pour aller joindre ce cher fils & le ramener, s'il étoit poſſi-

ble, à la maison paternelle. Il y avoit déja du temps que ce domestique étoit parti ; & selon le compte du pere, il auroit dû déja être de retour. Cependant il n'en apprenoit point de nouvelles, ce qui le jettoit dans de mortelles inquiétudes & dans une impatience extrême. Voilà l'instant où j'ouvre la Scene en supposant tout ce qui a précedé, comme le départ, les dereglemens & la déroute de l'Enfant prodigue, tous faits qui ne pouvoient quadrer avec l'unité du jour. Cependant comme il n'étoit pas permis de supprimer des faits si essentiels au sujet, il a fallu ménager une situation, qui donnât lieu d'en faire naturellement l'exposé dans une narration qui n'eût rien de mendié, ni de forcé. J'ai feint pour cela qu'un Gentilhomme qui avoit acheté depuis très-peu de temps une terre dans le voisinage du pere de l'Enfant prodigue, surpris de le voir dans l'affliction où il étoit, lui en demande la raison, & avec tant d'instance, qu'enfin il arrache du pere le narré de tout ce qui s'étoit passé entre lui & son fils. J'avouë que le personnage de ce Gentilhomme n'est pas de mon invention, & que je l'ai emprunté de l'*Heautontimorumenos* de Terence ; mais je m'en sçais d'autant moins mauvais gré, qu'il m'est d'un grand secours dans le troisiéme Acte pour ménager le raccommodement qui se fait entre le pere & le fils aîné.

J'ai supposé en second lieu, que ce fils aîné n'avoit rien encore appris de la déroute de son frere, ni de l'impression que cette nouvelle avoit faite sur son pere ; & j'ai été d'autant plus maître de faire

cette supposition, que l'Ecriture marque que le fils aîné étoit hors de la maison lorsque l'Enfant prodigue y arriva. J'ai donc feint que son pere l'avoit envoyé plusieurs jours auparavant pour visiter des biens qu'il avoit dans des lieux éloignez de celui où il faisoit sa résidence ordinaire. J'ai supposé tout cela pour donner lieu au fils aîné de faire éclater son indignation, lorsqu'à son retour il apprend le miserable état où son frere s'est réduit par sa faute; & sa jalousie lorsqu'il voit à quel point son pere en est touché & attendri. Mais parce qu'il n'étoit pas naturel qu'un fils si bien né, & qui ne s'étoit jamais oublié en rien à l'égard de son pere, en vînt tout d'un coup à s'écarter si brusquement du respect & de la soûmission qu'il avoit toûjours euë pour lui, s'il n'y étoit poussé d'ailleurs; j'ai mis en œuvre pour cela deux jeunes gens de ses amis, qui n'épargnent rien pour irriter sa jalousie, & pour l'animer contre son pere. Ces deux personnages sont de mon invention; & quelque chose qu'on puisse y trouver d'ailleurs à redire, je ne crains pas du moins qu'on me reproche d'avoir rien fait en cela qui fût contre la vrai-semblance. Voilà les additions que j'ai été obligé de faire à la Parabole pour l'ajuster au theatre, additions au reste qui y entrent si naturellement, qu'elles doivent être regardées plutôt comme une explication plus étenduë du fait, qne comme de pures additions, puisqu'en effet sans rien alterer au récit de l'Evangile, elles ne font que développer certaines circonstances accidentelles que la briéveté qui convient à la narration a pû faire supprimer.

Comme le retour de l'Enfant prodigue reçû en grace par son pere termine le second Acte, & que le troisiéme ne roule que sur la jalousie du fils aîné & sa reconciliation avec son pere; quelques personnes ont crû qu'il y avoit duplicité d'action dans la piece; que la premiere se terminoit à la reception de l'Enfant prodigue, & que tout ce que renfermoit le troisiéme Acte formoit une action nouvelle.

Je demanderois volontiers à ces Critiques, s'ils croient que la Tragedie de Pompée dans Corneille finisse au second Acte; & que les trois suivants fassent une nouvelle action. Pompée aprés sa défaite arrive à Alexandrie. Le premier Acte est employé à déliberer sur le traitement qu'on doit lui faire; on annonce sa mort au commencement du second. Tout ce qui suit & dans le reste de cet Acte, & dans ceux qui suivent, doit-il être regardé comme des évenemens qui forment une action à part, & differente de celle qu'indique le sujet? Ce n'a pas été du moins le sentiment de Corneille, qui fait voir dans l'examen de sa Tragedie de Pompée & dans le discours du Poëme dramatique, que les évenemens y ont une telle dépendance l'un de l'autre, que la Tragedie n'eût pas été complette, s'il ne l'eût poussée jusqu'au terme où il la fait finir. Car ces évenemens ne constituënt point diverses actions, mais bien diverses parties d'une même & unique action; raison qui est aussi concluante pour la piece de l'Enfant prodigue, que pour la Tragedie de Pompée. Car la jalousie du fils aîné sur la reception qui est

faite à son frere, est tellement liée à cette reception même, que l'un suit necessairement de l'autre.

Mais, dira-t-on, l'Enfant prodigue étant une fois reçû en grace, l'Auditeur n'attend & n'éxige plus rien. Il faudroit pour cela que cet Auditeur fût peu éclairé, & qu'il n'eût gueres fait de reflexion aux marques de jalousie que le fils aîné donne dans le premier Acte, & qu'il fait ensuite éclater bien plus vivement dans le troisième; car supposé qu'il y ait fait la moindre attention, il ne peut s'empêcher d'être curieux d'apprendre comment la reception gracieuse que le pere fait à l'Enfant prodigue sera reçûë de ce même frere, qui le même jour avoit trouvé à redire aux regrets & aux larmes que son pere donnoit à la ruine & à la déroute de ce fils ingrat, jusqu'à lui dire, en parlant de son frere:

Lui qui meriteroit qu'on lui fermât la porte,
Si dans ces mêmes lieux, dont il se sçût bannir,
Après sa faute indigne il osoit revenir.

Or l'Auditeur éclairé n'est point content, s'il n'apprend l'effet que produit le retour de l'Enfant prodigue. Car la piece ne consiste pas simplement dans ce retour, mais dans un retour qui réunisse tous les esprits en rétablissant le calme dans la maison. Et comment pouvoit-il s'y rétablir, si à l'arrivée du cadet, l'aîné se retiroit mécontent? C'étoit un nouveau trouble que la sagesse & la bonne conduite du fils aîné, rendoit encore plus fâcheux & plus embarrassant que le premier; or toutes les fois qu'il reste quelque scrupule ou quelque inquiétude dans l'esprit de l'Auditeur, la piece ne peut point être cen-

ſée complete. C'eſt le ſentiment de Corneille dans ſon diſcours des trois Unitez.

Que s'il y a des Critiques qui faſſent encore difficulté de ſe rendre aux raiſons de ce Prince du Poëme dramatique, dont l'autorité eſt ſi reſpectable en cette matiere; je les prierai du moins de trouver bon que je n'entreprenne pas de réformer la Parabole de Notre Seigneur : car quoique les regles d'une ſimple narration ſoient differentes de celles du theatre, cependant elles conviennent entierement dans ce qui regarde la ſimplicité de l'action qui eſt ou racontée ou repreſentée; & comme Notre Seigneur n'a pas prétendu faire deux hiſtoires ſéparées du retour de l'Enfant prodigue, & de la reconciliation du fils aîné, que ce retour avoit brouillé avec ſon pere; mais une ſimple & unique hiſtoire composée de deux parties differentes liées neceſſairement enſemble, & qui ſuivent l'une de l'autre, auſſi doit-on dire la même choſe de la maniere dont ces deux parties ſont traitées dans la piece Dramatique de l'Enfant prodigue.

Voilà pour ce qui touche l'unité d'action. A l'égard de l'unité de jour, elle y eſt ſi regulierement obſervée, que l'action a pû ſe paſſer en auſſi peu de temps qu'il en faut pour la repreſenter, quelque peu d'intervalle qu'on mette entre les Actes. L'unité de lieu n'y eſt pas moins étroitement gardée, puiſque tout ſe paſſe au bout d'une petite avenuë qui joint la maiſon du pere.

L'ENFANT

L'ENFANT PRODIGUE.



ACTEURS.

LE PERE.

LE FILS AISNÉ.

L'ENFANT PRODIGUE.

ELIAB, voisin & ami du pere.

PHARÉS, confident du pere.

MANASSÉS, } amis du fils aîné.
AZARIAS, }

UN BERGER.

La Scene est dans un bois voisin de la maison du pere de famille.





L'ENFANT PRODIGUE.

ACTE I.

SCENE I.

LE PERE.



PHARE'S tarde long-temps ! cruelle incertitude !
Helas toûjours en proye à mon inquiétude,
Depuis qu'il est parti, chaque jour je l'attens ;
Je compte chaque jour les heures, les instans,
Rien ne paroît encor, quel desastre funeste,
Retarde si long-temps l'espoir seul qui me reste ?
Je crains tout : au milieu de ma juste douleur,

Un noir pressentiment vient alarmer mon cœur :
Pharés ne revient point ? mais non, pourquoi m'en
plaindre ?
Je presse son retour, & je devrois le craindre.
Peut-être sa lenteur ne fait que reculer
Le recit des malheurs qui doivent m'accabler.
S'il revenoit, helas, que pourroit-il m'apprendre ?
Des disgraces, des maux, où je dois trop m'attendre ;
Il viendra m'annoncer, qu'en proye à ses desirs,
Ce malheureux a fait son Dieu de ses plaisirs,
Que plongé dans le crime, & dans un luxe infame
A des feux criminels il a livré son ame,
Que dans ses passions prodigue & dereglé
Il a perdu les biens dont je l'avois comblé ;
Mais laissons cette perte ; & quel soin m'inquiéte !
Plût à Dieu que ce fût la seule qu'il eût faite ;
Et que dans tous les maux qui me font soûpirer
Pharés ne m'apprit rien de plus triste à pleurer !
Enfin, à quelque sort que ce recit m'expose,
Qu'il vienne de mon fils m'apprendre quelque chose,
Ah ! si du précipice on peut le retirer
J'ose tout entreprendre, & puis tout esperer.
En quelque état qu'il soit, qu'à mes vœux il se rende,
Qu'il revienne, c'est tout ce que mon cœur demande,

Fut-il nud, dépouillé, ſans biens & ſans honneur,
Je n'enviſage plus en lui que ſon malheur.
Malgré ſa faute indigne, & malgré ſa miſere,
Qu'il revienne, il ſera toûjours cher à ſon pere.
Que dis-je? en quelque lieu qui puiſſe le cacher,
J'y veux, j'y veux aller moi-même, & le chercher.
Oui, c'en eſt fait; en vain mon âge & ma foibleſſe
S'oppoſent au deſſein que forme ma tendreſſe,
J'irai, le fallut-il, au bout de l'univers;
Et qu'ai-je encore à craindre, helas ſi je le perds?
O mon fils? ô ſujet de mes tendres allarmes,
Que tu me vas coûter de ſoûpirs & de larmes!

SCENE II.

LE PERE, ELIAB.

ELIAB.

ARrêtez, c'en eſt trop, non je ne puis pour moi,
Soûtenir plus long-temps l'état où je vous voi;
Et voiſins depuis peu dans ce ſéjour champêtre,
Quoique nous commencions à peine à nous connê-
tre,
Le ſombre & noir chagrin où je vous vois plongé,

Fait qu'à vous secourir je me crois obligé.
Souffrez donc que je parle, & qu'à votre silence,
Je fasse à ce sujet un peu de violence.
Qu'est-ce encor, qu'avez-vous ? ne me le celez point,
Quel malheur si cruel vous afflige à ce point ?
Plus je vous examine, & plus je considere,
Moins de votre chagrin je perce le mystere :
Tout vous rit, ce me semble, & vous réussit bien,
Honneurs, santé, richesse, il ne vous manque rien;
Ne me direz-vous point le mal qui vous possede ?
Quelque grand qu'il puisse être, est-il donc sans remede ?

LE PERE.

Je suis pere, Eliab, mille soucis cachez
A ce tendre & doux nom sont toûjours attachez.

ELIAB.

Que dites-vous ? j'ai cru qu'au Ciel, à le bien prendre,
Vous n'aviez sur cela que des graces à rendre,
Et que ce nom de pere & si tendre & si doux,
N'avoit rien que d'heureux, & de charmant pour vous.
Je sçai qu'il est des fils d'un fâcheux caractere,
Qu'on diroit être nez pour le malheur d'un pere,

Et qui dans mille excès donnant avec fureur,
Le font rougir de honte, & mourir de douleur.
Mais, certes, pour le vôtre, à vous parler sans feindre,
Je ne vois pas en quoi vous pourriez vous en plaindre.
Peut-on voir un jeune homme & plus sage, & mieux né,
D'un naturel plus doux, d'un esprit mieux tourné ?
Assidu près de vous avec peine il vous quitte,
Sur vos sages conseils il regle sa conduite :
Des affaires lui-même ardent à se charger,
De mille soins fâcheux il sçait vous soulager ;
Et, si l'on ne m'a fait un rapport infidele,
Vous vous louez souvent des succès de son zele.
Je sçai que vous l'aimez, que discret & prudent,
Il est de vos secrets le plus cher confident ;
Que son cœur plein pour vous d'une amitié sincere
Met toute son étude, & ses soins à vous plaire.
Je le dis : quand on sçait de quel air en ce temps,
En usent la plûpart de tous nos jeunes gens,
Et ce que contre un pere on entreprend, on ose,
Tout cela, croyez-moi, n'est pas si peu de chose,
Et si de ce côté vous plaignez votre sort,

Pardonnez-moi ce mot, vous avez un peu tort.

LE PERE.

Cher ami, je ferois injuste, je l'avouë,
De me plaindre d'un fils, que tout le monde louë;
Et quand je vois combien partout on en fait cas,
J'aurois tort d'être seul à ne l'approuver pas.
C'est l'appui, le soûtien, l'honneur de ma vieillesse:
Il a tout mon amour, & toute ma tendresse,
Et dans le triste état qui m'accable aujourd'hui,
Mes pleurs, ni mes regrets ne tombent point sur lui.
C'est un autre en un mot, qui m'arrache ces plaintes,
Un autre fils, que j'ai, cause toutes mes craintes,
Que dis-je? je l'avois; ô regrets superflus!
En ce moment, helas, peut-être n'est-il plus!

ELIAB.

Un autre fils?

LE PERE.

L'auteur du mal qui me devore,

ELIAB.

Etranger dans ces lieux, je l'ignorois encore;
De ce second Enfant on ne m'a rien appris,
Et j'avois toûjours crû que vous n'aviez qu'un fils.
Mais ce que j'en apprens de votre bouche même,
De nouveau me rejette en une peine extrême;

Que me dites-vous là ? qu'incertain de son sort,
Vous ne pouvez sçavoir, s'il est vivant ou mort :
M'est-il permis d'entrer dans les secrets d'un pere,
Et ne voulez-vous point m'éclaircir ce mystere ?

LE PERE.

Pourquoi par le recit d'un si cruel malheur
Vous-même voulez-vous réveiller ma douleur ?

ELIAB.

Calmez pour un moment le souci qui vous ronge.

LE PERE.

Eh comment le calmer ? à tout moment j'y songe ;
A ma triste memoire il est toûjours present,
Et rien ne peut charmer un ennui si cuisant.
De ce fils malheureux la funeste avanture
Malgré moi dans mon cœur fait parler la nature,
Sans cesse en sa faveur j'entens sa voix crier,
Et tout ingrat qu'il est, je ne puis l'oublier.
Qu'il m'a causé de maux ! vous connoissez son frere ;
Helas, que n'étoit-il du même caractere ?
Mais pour notre malheur, je le dis en pleurant,
Et d'esprit & d'humeur il fut bien different.
Fier, hautain, violent, à tenir difficile,
Evaporé, volage, aux avis indocile,
Entier dans ses humeurs, fougueux dans ses desirs ;

Lent pour tous ses devoirs, ardent pour ses plaisirs:
J'entrevis ces défauts dès sa plus tendre enfance;
Dès-lors, comme aujourd'hui, j'en connus l'importance,
Et pour en prévenir les dangereux effets,
Quels soins n'ai-je pas pris, quels vœux n'ai-je pas faits!
Prieres, bons conseils, reprimandes, caresses,
Exemples & raisons, menaces & promesses,
Sages précautions, patience, douceur,
Tout ce qui peut toucher & ramener un cœur,
Je puis le dire ici, j'ai tout mis en usage,
J'ai tout tenté, tout fait pour fixer ce volage,
Et l'amour paternel ne pouvant faire plus,
Tous mes soins cependant ont été superflus.
Bien-tôt las d'une gêne, à son avis, trop grande,
Méprisant les conseils, bravant la reprimande,
Il a mis sous ses pieds & devoir & raison,
S'est regardé chez moi comme un homme en prison,
Aspirant au moment, que délivré d'un pere
Il pût à ses desirs donner libre carriere;
J'en gemissois tout bas, & percé de douleur
Je voyois où déja l'entraînoit son malheur.

ELIAB.

Hé bien, que produisit enfin cette conduite ?

LE PERE.

Tandis qu'elle m'alarme, & que j'en crains la suite,
Que ménageant son cœur, & son foible avec soin,
Un beau jour il m'aborde, & sans autre mystere,
D'un air évaporé me vient dire : Mon pere,
Je sens que je vous suis assez à charge ici,
Et pour vous parler franc, je m'y déplais aussi.
Je m'apperçois fort bien qu'à vous, comme à mon frere,
Mon humeur, mes façons n'ont pas le don de plaire ;
Ce sont des démêlez qu'il est temps de finir,
Voyez ce qui me peut de vos biens revenir,
Délivrez-moi ma part, & pourvû par avance,
Je sçaurai me bannir loin de votre presence ;
C'est une affaire faite, & sans déliberer
D'une façon ou d'autre il faut nous séparer.

ELIAB.

Quoi tenir à son pere un semblable langage,
En peut-on bien venir à cet excès d'outrage ?
N'étoit-ce pas vous dire en mots équivalents,
Qu'il trouvoit qu'à son gré vous viviez trop long-temps ?

Sans doute, & pour flater son humeur meurtriere,
Vous eussiez dû plutôt descendre dans la biere;
Mais encor, dites-moi, de quel air & comment
Vous reçûtes alors un pareil compliment?

LE PERE.

Moins choqué, qu'effrayé de ce discours horrible,
Pour lui toucher le cœur, je fis tout mon possible.

ELIAB.

Comment donc, s'il vous plaît?

LE PERE.

Loin d'user de rigueurs,
J'employai le secours des soupirs & des pleurs.
Je lui representai mon âge & ma vieillesse,
Cent fois je fis parler la plus vive tendresse,
Je le priai, pressai, je l'embrassai cent fois:
Insensible à mes pleurs, helas! sourd à ma voix
L'ingrat jusques au bout fut toûjours inflexible.

ELIAB.

Quelle horreur!

LE PERE.

Non jamais il ne me fut possible
D'amolir ce cœur dur, & d'en rien obtenir.
A tout ce qu'il voulut il fallut en venir.
Je cedai donc enfin, & de mon heritage

Entre ſon frere & lui je reglai le partage,
Je le chargeai de biens.

ELIAB.

Vous vous mocquez auſſi,
Je ne puis m'empêcher de vous blâmer ici.
Un pere devoit-il en uſer de la ſorte ?
À ſes déreglemens c'étoit ouvrir la porte ;
C'étoit en concourant à ſon mauvais deſſein
Vous-même lui plonger le poignard dans le ſein.
Dans le fond d'un cachot je l'euſſe fait conduire,
Et j'aurois bien trouvé moyen de le réduire.

LE PERE.

Helas, que voulez-vous ? ce n'eſt point mon humeur,
Et j'ai toûjours conduit mes enfans par douceur.
Jamais je n'ai ſçû prendre avec eux d'air ſévere,
C'eſt, ce me ſemble, ainſi qu'en doit uſer un pere.

ELIAB.

Erreur, abus, l'effet vous le fait aſſez voir.

LE PERE.

Il m'abandonne, il part, quel fut mon deſeſpoir !
Combien dans les tranſports de mes juſtes alarmes
Sur ce cruel Enfant fis-je couler de larmes !
Et depuis ce moment, j'en atteſte ces bois

Attentifs aux accents de ma plaintive voix,
Le cœur saisi, percé d'une douleur mortelle
Je passe tout le jour à pleurer ce rebelle.
Ce n'étoit pas assez : un bruit sourd & soudain
Est venu me plonger dans un nouveau chagrin.
La débauche, dit-on, le jeu, la bonne chere,
L'ont fait en peu de temps tomber dans la misere;
Ces biens dont en parlant il étoit ébloui
Ont bien-tôt disparu : tout est évanoüi.
Dépouillé, sans honneur, sans appui, sans ressource,
La fable du païs, qui termina sa course,
Lui-même enfin s'est vû forcé de s'en bannir;
Errant & vagabond, que va-t-il devenir !

ELIAB.

Peut-être est-ce un faux bruit.

LE PERE.

Je viens de vous le peindre,
Cet Enfant malheureux, jugez si je dois craindre.
Mon cœur en cette alarme a tout apprehendé.
J'ai pris un de mes gens, domestique affidé,
Le chargeant, s'il avoit du zele pour son Maître,
D'aller chercher partout où mon fils pourroit être,
De le bien rassurer, quelque crainte qu'il eût,
Et de le ramener en quelque état qu'il fût.

Il m'avoit tant promis de faire diligence,
Mais déja sa lenteur lasse ma patience ;
Aussi pourquoi charger autrui de cet emploi ?
Je devois de ce soin ne me fier qu'à moi,
J'irai, j'irai moi-même.

ELIAB.

Encor faut-il attendre,
Peut-être près de vous va-t-il bien-tôt se rendre ;
Peut-être votre fils, s'il a sçû le trouver,
Est-il dans ce moment sur le point d'arriver.

LE PERE.

Ami, laissez-moi seul ; ma sombre inquiétude
Demande du silence, & de la solitude.
Errant à l'avanture au fond de ces forêts,
J'y cherche des réduits écartez & secrets,
Où donnant à mes pleurs une libre carriere,
Mon ame à la douleur se livre toute entiere.

ELIAB.

J'ai peine en cet état à vous laisser ici,
J'y consens cependant ; puisqu'il vous plaît ainsi.
Mais quelquefois du moins permettez à mon zele
D'interrompre un moment cette douleur cruelle.
Faut-il à son chagrin se livrer pour toûjours ?
Du Seigneur, qui vous aime, esperez du secours.

Il ne peut, croyez-moi, même dans sa colere,
Refuser cet enfant aux larmes d'un tel pere.

LE PERE.

Helas, veuille le Ciel, qui connoît mon tourment
D'un présage si doux avancer le moment !

SCENE III.

LE PERE, LE FILS AISNE'.

LE PERE.

AH, mon fils, vous voilà ?

LE FILS.

Vous me voyez, j'arrive;
Vos ordres sont donnez, j'aurai soin qu'on les suive.
Tout est en bon état, à ce qu'il m'a semblé....
Mais qu'est-ce ? dites-moi, vous paroissez troublé.
Mon pere, qu'avez-vous, & quel sombre nuage
D'une triste pâleur couvre votre visage ?

LE PERE.

Je suis ravi, mon fils, que tout aille si bien.
C'est l'effet de vos soins, vous ne manquez à rien.

LE FILS.

Mais encor, dites-moi, quel sujet vous afflige ?

LE

LE PERE.

Ce n'eſt rien,

LE FILS.

Ce n'eſt rien !

LE PERE.

Non, ce n'eſt rien, vous dis-je.

LE FILS.

Vous ſoûpirez ; en vain vous voulez me tromper,
Des larmes, malgré vous, viennent de s'échaper.
Ces larmes, ces ſoûpirs me marquent quelque choſe,
Mon pere, au nom de Dieu dites-m'en donc la cauſe.
Vous ſerois-je ſuſpect ? vous cachez-vous de moi ?

LE PERE.

Moi, me cacher de vous ? ah, mon fils, & pourquoi ?

LE FILS.

Je ne ſçais, mais enfin de ce cruel ſilence,
Que voulez-vous ici, mon pere, que je penſe ?

LE PERE.

Mon cœur, vous le ſçavez dans ſes plus rudes coups
N'a jamais eu, mon fils, rien de caché pour vous.

LE FILS.

Mais ſi vous perſiſtez cependant à vous taire,
Ne me forcez-vous pas à croire le contraire ?

LE PERE.

Pour cette fois du moins laissez-moi vous cacher
Un secret qui vous peut vous-même vous toucher.
La prudence en ce jour veut que je le retienne;
Votre douleur, mon fils, augmenteroit la mienne.

LE FILS.

J'y pourrois apporter quelque soulagement.

LE PERE.

Non, rien ne peut, mon fils, adoucir mon tourment.

LE FILS.

Hé quoi donc, je ne puis, quoique je puisse faire,
Tirer de votre bouche un si profond mystere.
Ah votre cœur, mon pere, helas je le vois bien,
Commence à prendre enfin défiance du mien.
En quoi me pouvez-vous accuser d'imprudence?
Ai-je abusé jamais de votre confidence?

LE PERE.

Pourquoi me forcez-vous ici de reveler
Ce que jusques au bout j'aurois dû vous celer?
Vous le voulez, il faut malgré moi vous le dire
Oui, mon fils, le sujet qui cause mon martyre,
Et qu'en vain jusqu'ici j'ai voulu déguiser,
Viens de ce même Enfant, qui m'en doit tant causer.
Une nouvelle, helas, que je juge trop vraie,

Vient de saisir mon cœur, & de rouvrir ma plaie.
Ce n'est, jusques ici, qu'un bruit couvert & sourd,
Et peut-être est-il faux, mais c'est un bruit qui court,
Un bruit qui me desole : on dit que votre frere
Ruiné, dépouillé, réduit à la misere,
Du lieu de sa retraite est sorti presque nû,
Et qu'on ne sçait enfin ce qu'il est devenu.
Je voulois vous cacher cette triste nouvelle ;
Mais vous me l'arrachez, & le cœur avec elle.

LE FILS.

Quoi, mon pere ? & c'est-là le sujet important,
Voilà le coup fâcheux qui vous afflige tant ?
Un ingrat qui nous perd, & qui nous deshonore,
Vous êtes assez bon pour le pleurer encore !
Un perfide, un impie, un fils dénaturé,
Qui sortant de chez vous, vous a presque abjuré :
Par quels secrets ressorts, quels attraits & quels charmes,
Peut-il, le malheureux, vous arracher des larmes ?
Est-ce donc par son crime, & toutes ses horreurs,
Qu'il a sçû meriter votre amour & vos pleurs ?
Malgré toute sa honte, il doit me faire envie,
Quand je vois les bontez dont sa faute est suivie.
Mon tendre amour pour vous a beau se signaler,

Rien ne peut de sa perte ici vous consoler.
Pour lui seul votre cœur se trouble & s'interesse:
Il a tous les retours, & toute la tendresse;
C'est un lâche, un ingrat; mais je sens & je voi,
Que tout ingrat qu'il est, vous l'aimez mieux que moi.

LE PERE.

Ah, mon fils, pouvez-vous me tenir ce langage?
Vous faut-il de mon cœur encore un nouveau gage!
Cessez de m'accabler d'un reproche odieux,
Et pardonnez aux pleurs qui coulent de mes yeux.
Dans le tendre souci que j'ai pour votre frere,
Souvenez-vous, mon fils, que je suis deux fois pere.
Je vous le suis toûjours; ah du moins aujourd'hui,
Souffrez que je le sois encore un peu pour lui.

LE FILS.

Mais vous m'aviez tant dit, & vous m'aviez fait croire,
Qu'il étoit pour jamais hors de votre memoire:
Que de son crime affreux la honte & la noirceur,
L'avoit entierement banni de votre cœur;
Que la nature enfin cedant à la colere
Pour cet indigne fils commençoit à se taire,
Que desormais vos pleurs avoient fixé leurs cours;
Vous me trompiez, mon pere, & vous l'aimiez toûjours.

LE PERE.

Je vous trompois, mon fils, & me trompois moi-
même.
Croyez-vous en effet que cet amour extrême,
Que dans nous pour un fils la nature a tracé,
Jamais, quoique l'on fasse, en puisse être effacé?
Vous sçaurez quelque jour, mon fils, & je l'espere,
Ce que c'est que le cœur, & que l'amour d'un pere:
Il se plaint quelquefois, cet amour, il gemit,
Il s'irrite, il murmure, il menace, il fremit;
Et même quelquefois dans les coups qu'on lui porte,
Le couroux le saisit, la fureur le transporte:
Mais loin de s'affoiblir, je l'éprouve en ce jour,
Plus il est en fureur, & plus il est amour.

LE FILS.

Mais, mon pere, épargnez du moins votre vieillesse,
Essayez de calmer cet excès de tristesse,
Votre douleur vous mine, & peut vous accabler,
Et ce cruel état pour vous me fait trembler.

LE PERE.

Le mal est trop pressant, il faut que mon cœur cede,
Mais le tems y pourra donner quelque remede;
Ou si le temps ne peut en adoucir le coup,
Vos soins, votre tendresse y serviront beaucoup.

LE FILS.

Vous fuyez.

LE PERE.

Ma douleur ſe plaît en ces retraites,
Laiſſez-moi ſeul.

LE FILS.

Le puis-je en l'état où vous êtes ?

LE PERE.

Vous me ferez plaiſir, laiſſez-moi ſeul ici.

LE FILS.

Il faut vous obéïr, vous le voulez ainſi.

SCENE IV.

LE FILS AISNE'.

ENfant dénaturé, frere trop miſerable,
Ces larmes, ces ſoûpirs te rendent plus coupable.
L'horreur de tes forfaits n'a pû juſqu'à ce jour
Du cœur d'un ſi bon pere arracher tout l'amour ;
Malgré ta perfidie, & ta lâche retraite,
Il te cherit encor, te plaint, & te regrette ;
Et que ſeroit-ce donc, ſi par ta dureté
Tu n'avois point, perfide, outragé ſa bonté ?

Mais aussi c'en est trop, cet excès de tendresse
Après un trait si noir devient enfin foiblesse,
Puisque dans son malheur il s'est précipité,
Quoiqu'il souffre, l'ingrat, il l'a bien merité.

SCENE V.

LE FILS AISNE', AZARIAS, MANASSE'S.

MANASSE'S.

NOus allions vous chercher, & sans plus long mystere
Vous devinez assez ce que nous venons faire.
A la chasse tous deux vous nous voyez tous prêts,
On ne peut voir un temps plus serein & plus frais;
En fait de bons chasseurs, c'est tout ce qu'ils demandent;
Les filets sont tendus, & nos gens nous attendent.
Que vous en dit le cœur, vous êtes de loisir,
Et pouvez avec nous partager le plaisir.

LE FILS.

Helas, rien ne sçauroit m'en faire un plus sensible;
Je voudrois le pouvoir, mais il m'est impossible.

AZARIAS.

Le pouvoir ! comment donc ? voilà bien repartir,
On a toûjours le temps de se bien divertir ;
Et je ne sçache point, soit dit sans vous déplaire,
Qu'à notre âge l'on ait de plus pressante affaire.

MANASSE'S.

Oui, voilà justement de vos difficultez,
Je ne vous comprends pas, quand vous vous y mettez.

LE FILS.

Mon Dieu, pour cette fois, laissez-moi je vous prie,
Nous pourrons quelque jour renouer la partie.

MANASSE'S.

Mais quelle affaire encor, quel important souci
Vous dérobe à nos yeux, & vous retient ici ?

LE FILS.

Je ne chercherai point à vous donner le change ;
Mon pere me paroît dans un chagrin étrange ;
Et le laisser tout seul pour m'aller divertir,
C'est à quoi je ne puis, ni ne dois consentir.

MANASSE'S.

Voilà pour demeurer cette raison si forte !
Hé faut-il pour cela vous gêner de la sorte ?
Prétendez-vous avec vos assiduitez

Estre comme un enfant toûjours à ses côtez ?

AZARIAS.

Le bon homme est chagrin, chose bien merveil-
leuse !
La vieillesse est toûjours rechignée & facheuse,
Et je m'étonnerois qu'elle ne le fût pas,
Quand elle sent la mort s'avancer pas à pas.

LE FILS.

Ce n'est point tout cela.

MANASSE'S.

Mais quoi donc, quelle affaire ?

LE FILS.

Le bruit d'une disgrace arrivée à mon frere.

AZARIAS.

Quoi cet écervelé, qu'on vit si brusquement
Partir un beau matin de chez vous ?

LE FILS.

Justement,
Lui-même.

MANASSE'S.

Beau sujet d'avoir l'ame chagrine !
Et si votre bon homme à s'affliger s'obstine,
Faut-il que vous soyez assez simple, assez bon,
Pour l'approuver aussi dans son chagrin ?

LE FILS.

Moi ? non.

J'aurois tort ; mais enfin, à bien prendre la chose,
J'ai beau de sa douleur n'approuver pas la cause ;
En souffrira-t-il moins ; & contre mon devoir
Dois-je l'abandonner seul à son desespoir ?
Non, je sens près de lui que ce devoir m'appelle,
Et vous excuserez facilement mon zele.

AZARIAS.

Allez, puisqu'il vous plaît, & pleurez avec lui ;
Nous n'avons pas le temps de pleurer aujourd'hui.



ACTE II.

SCENE I.

L'ENFANT PRODIGUE *seul.*

Après avoir traîné si long-temps ma misere,
Je découvre à la fin la maison de mon pere.
Je reconnois ces lieux si beaux & si charmants,
Où je coulai jadis mes plus heureux moments,
Ces collines, ces bois, ces rives fortunées,
Qui firent le plaisir de mes tendres années;
Mais qui dans ce retour, lorsque je les revoi,
N'ont plus rien que de triste & d'affligeant pour moi.
Tout m'accuse: tout semble ici d'intelligence
Me reprocher mon crime & demander vengeance.
Chargé d'affronts, errant, & de tous lieux banni,
J'ose le dire, helas! je suis assez puni.
Dans ma prosperité que d'amis à ma suite!
Au bruit de ma disgrace ils ont tous pris la fuite;
De mes bienfaits passez nul ne s'est souvenu,
Et riant de mon sort ils m'ont tous méconnu;

Les traîtres, les ingrats, auteurs de ma ruine,
M'insulter ! .... une longue & cruelle famine
Vient encor de surcroît inonder le païs ;
Et pour sauver ces jours malheureux & maudits,
Oubliant mon honneur, oubliant ma naissance,
A quelle indignité m'a réduit l'indigence !
A garder des pourceaux ! ... je rougis d'y penser,
Lâche ! jusqu'à ce point ai-je pû m'abaisser ?
Que dis-je ? c'étoit peu. Pour comble d'infamie
Je me suis vû réduit à leur porter envie ;
Défait, demi-mourant, de misere épuisé,
Le gland qu'on leur prodigue, à moi m'est refusé,
A moi, qui dans le temps d'une heureuse jeunesse,
Vivois dans l'abondance & la délicatesse.
Frappé de ce cruel & triste souvenir
Qu'en vain de mon esprit je tâchois de bannir,
Combien de serviteurs, me disois-je à moi-même,
Dans la felicité d'une abondance extrême,
Chez mon pere aujourd'hui benissent leur destin,
Tandis que tout me manque & que je meurs de faim !
Heureux si je pouvois entre eux obtenir place ;
M'y souffrir, ce seroit encor me faire grace,
N'aspirons point plus haut : j'étois fils autrefois ;
Mais mon crime m'en ôte & le rang & les droits.

Ingrát, tu le ſens donc ? Mais n'importe j'eſpere,
Malgré tous mes forfaits, en la bonté d'un pere.
Si pour fils deſormais il veut me rejetter,
Pour eſclave du moins allons nous preſenter.
Partons. Sur ce projet en vain mon cœur balance;
Allons, allons d'un pere implorer la clemence:
Oui je ſuis, lui dirai-je, embraſſant ſes genoux,
Coupable envers le Ciel & coupable envers vous.
Le couroux contre moi n'eſt que trop legitime;
Deſeſperé, confus de l'horreur de mon crime
En qualité de fils je n'oſe plus m'offrir;
Mais pour eſclave au moins voudrez-vous me ſouf-
frir.?
Je parts dans ce deſſein, je me traîne, j'arrive:
A preſent je recule, & mon ame craintive
A l'approcher encor n'oſe ſe hazader;
Car enfin de quel front le pourrai-je aborder?
Helas! dans ce moment j'ai crû le voir paroître,
Ce n'étoit que de loin, je me trompois peut-être;
J'ai fui dans la frayeur, errant de toutes parts:
Et comment donc de près ſoûtenir ſes regards?
A travers ces haillons peut-il me reconnêtre?
Eſt-ce là l'équipage où ſon fils devroit être?
Eſtois-je en cet état en partant de chez lui?

Les biens qu'il m'a donnez où sont-ils aujourd'hui?
Et.... Mais j'entends quelqu'un qui vers ces lieux
s'avance.
Un Berger vient à moi. C'est un de ceux, je pense
Qui de mon pere ici font paître les troupeaux :
Je sens à son abord renouveller mes maux.
Dans l'état où je suis leur sort me fait envie ;
Ils coulent doucement les beaux jours de leur vie ;
Ils sont heureux, contents, ces Bergers, je le voi ;
Ici rien ne leur manque, & tout me manque à moi.

SCENE II.

L'ENFANT PRODIGUE, UN BERGER.

LE BERGER.

AMi, quelle avanture en ces lieux vous amene!
Seriez-vous égaré? vous paroissez en peine.
Je vous vois sur vos pas aller & revenir ;
Dites-moi quel chemin vous souhaitez tenir,
Des routes de ce bois je pourrois vous instruire ;
Et, si vous le voulez, je m'offre à vous conduire.

L'ENFANT PRODIGUE.

Je vous suis obligé, mais il n'est pas besoin,

Je sçai quelle est ma route, & je ne vais pas loin.
Au reste, ami Berger, un inconnu qui passe
Oseroit-il ici vous prier d'une grace.
Pourrois-je, sans paroître un peu trop curieux,
Vous demander quel est le Maître de ces lieux,
A qui sont tous ces bois, & les plaines voisines,
Et ce Château qu'on voit d'ici sur ces collines.

LE BERGER.

Celui de qui dépend tout ce qu'on voit ici,
Ce Château, ces forêts, & ces troupeaux aussi,
Reçût de ses ayeux tout ce vaste heritage,
Homme de qualité, veuf, & déja sur l'âge,
Puissant par les grands biens dont il est revêtu,
Mais bien plus respectable encor par sa vertu.

L'ENFANT PRODIGUE.

Que je vous trouve heureux de servir un tel Maître!

LE BERGER.

De meilleur sous le Ciel, je crois qu'il nen peut être.

L'ENFANT PRODIGUE.

Mais est-il sans enfans, n'en a-t-il point quelqu'un?

LE BERGER.

Helas! il en eut deux, mais il n'en a plus qu'un.

L'ENFANT PRODIGUE.

Plus qu'un!

LE BERGER.

C'est sa douleur, & c'est aussi la nôtre.

L'ENFANT PRODIGUE.

La mort apparemment vous aura ravi l'autre.

LE BERGER.

Ce n'est point elle, ami, vous l'accusez à tort,
Mais un desastre encor plus triste que la mort.
Ce malheureux Enfant pour vivre en volontaire
S'est voulu retirer loin des yeux de son pere;
Il l'a même forcé de lui donner son bien,
Et depuis ce temps-là nous n'en apprenons rien.

L'ENFANT PRODIGUE.

Que me dites-vous là? ce fait est-il croyable?
Quoi donc d'un trait si noir un fils est-il capable?
Peut-on contre un tel crime assez se récrier?
Quel supplice assez grand le pourroit expier?
Ah, l'horreur!... Après tout, le feu de la jeunesse,
La passion peut-être a séduit sa foiblesse;
Et s'il ne sent déja tout ce qu'il doit sentir,
Il est, n'en doutez pas, bien près du repentir.
Mais enfin, dites-moi, qu'a dit, qu'a fait le pere?

LE BERGER.

Il a pleuré son fils avec douleur amere.

L'EN-

L'ENFANT PRODIGUE.

O tendresse, ô bonté d'un cœur tout paternel!
Ces pleurs rendent le fils doublement criminel;
Il l'a pleuré, quel pere!

LE BERGER.

Et le pleure sans cesse.
Loin même que le temps ait calmé sa tristesse,
Ses pleurs ont depuis peu repris un nouveau cours,
Et sa douleur paroît s'augmenter tous les jours.
J'ignore quel sujet redouble ses alarmes,
Mais très souvent ici je vois couler ses larmes.

L'ENFANT PRODIGUE.

Puisse bien-tôt le Ciel mettre fin à ses pleurs;
Et vous combler aussi, Berger, de ses faveurs.

SCENE III.

LE BERGER.

PAuvre jeune homme, helas, quel état déplorable!
Il paroît meriter un sort plus favorable.
Mon récit l'a touché, je n'en suis pas surpris,
Tous ceux à qui j'en parle, en sont tous attendris.
Mais de mon Maître ici j'entens la voix plaintive.

Il ne m'apperçoit point, tant sa douleur est vive ;
Ma présence en ces lieux pourroit l'importuner,
Mon troupeau me rappelle, il faut y retourner.

SCENE IV.

LE PERE.

HElas, que la douleur est credule & trompeuse,
Et qu'à se tourmenter elle est ingenieuse !
Un jeune homme a paru, du moins j'ai cru le voir.
Mon cœur à cet objet a semblé s'émouvoir.
Je l'ai pris pour mon fils ; & de fait quand j'y pense
J'y trouvois avec lui beaucoup de ressemblance,
Il avoit de son air. J'y suis donc accouru ;
Mais en vain, tout d'un coup l'objet a disparu.
J'ai cherché dans le bois sans plus rien voir paroître,
C'est une illusion qui m'a trompé peut-être ;
Mais du sort de mon fils, quand serai-je éclairci?
Pharès ne revient point, &

SCENE V.

LE PERE, PHARE'S.

PHARE'S.

SEigneur, me voici.

LE PERE.

C'est toi, mon cher Pharès, ah ! tu me rends la vie,
Eh bien l'as-tu trouvé ? dis vîte, je te prie,
Revient-il avec toi, me l'as-tu ramené ?
Tu ne dis mot : d'où vient ce silence obstiné ?
Parle, explique-toi donc, à quoi faut-il m'attendre ?

PHARE'S.

Je n'ai rien que de triste, helas ! à vous apprendre,
Seigneur.

LE PERE.

Qu'entens-je là ? rien que de triste, ô Ciel !
Tu n'as rien que de triste à m'apprendre, cruel ?
C'est assez, c'en est fait, j'entens trop ce langage,
Mon fils, mon fils n'est plus, qu'attens-je davantage ?
Et je respire encor ? Pere trop inhumain,
C'est toi qui lui plongeas le poignard dans le sein.

Falloit-il écouter une aveugle jeunesse ?
C'est moi qui l'ai perdu par mon trop de molesse :
Devois-je le livrer à son égarement ?
C'étoit erreur dans lui, c'étoit aveuglement,
Foiblesse, passion ; mais dans moi c'est un crime.
O mon fils, de ma faute innocente victime,
Que ne m'est-il permis, en brisant mes liens,
De racheter tes jours même aux dépens des miens.

PHARE'S.

Mais, Seigneur, vous pleurez un malheur que j'ignore ;
Je ne vous ai point dit . . . .

LE PERE.

Mon fils vit donc encore ?

PHARE'S.

Je n'ai rien sur cela que je puisse assurer,
Mais j'ai lieu de le croire, & d'en bien esperer.

LE PERE.

Esperer ? quoi c'est-là tout le fruit de ta course ?
Un vain espoir est donc mon unique ressource ?
Ah, Pharès, ah pourquoi par un discours trompeur
Cherches-tu vainement à flater ma douleur ?
Parle, quoiqu'il m'en coûte, explique ce mystere,
Ne crains point d'accabler un trop malheureux pere.

En quels lieux est mon fils, dis, ne me cache rien,
J'irai, j'irai moi-même, & le trouverai bien.

PHARE'S.

Helas! si sur cela, durant ma course entiere,
J'avois pû parvenir à la moindre lumiere,
Me verriez-vous sans lui de retour en ces lieux?

LE PERE.

Comment oses-tu donc te montrer à mes yeux?

PHARE'S.

C'est à regret, Seigneur, mais pour vous satisfaire;
Après ce que j'ai fait; que pouvois-je encor faire?
Quels soins n'ai-je pas pris? que n'ai-je pas tenté?
Où mon zele pour vous ne m'a-t-il point porté?
Je m'informe, & déterre à grand' peine la Ville
Où sortant de chez vous il choisit son azile;
J'y cours, & là j'apprens ses desordres fameux,
Ses prodigalitez, & son luxe honteux,
De sa déroute enfin la déplorable histoire,
Et l'on m'en dit, Seigneur, plus que je n'ose en croire,
Pour surcroît de malheur, je ne le trouve plus,
Ce pauvre infortuné, de ce revers confus,
Dans quelque triste coin d'une terre étrangere,
Etoit allé cacher sa honte, & sa misere.
Quelle route a-t-il pris? C'est ce qu'on ne sçait pas.

Je vais partout cherchant la trace de ses pas ;
Enfin le désignant par son âge & sa mine,
J'apprens dans le réduit d'une obscure chaumine,
Que depuis quelque temps dans ce canton desert,
Cet Enfant à servir s'étoit lui-même offert ;
Et pressé par la faim, j'ai honte de le dire,
A garder des pourceaux avoit pû se réduire.

LE PERE.

A quoi donc, cher Enfant, étois-tu destiné ?
Pour un pareil emploi mon fils étoit-il né ?

PHARES.

Mais soit que rappellant son nom & sa naissance
D'un si vil ministere il sentit l'indécence,
Soit quelqu'autre motif, qu'on ne m'a point appris,
Il quitta brusquement l'emploi qu'il avoit pris ;
Et malgré tous mes soins, mes courses & mon zele,
N'en ayant pû depuis apprendre de nouvelle,
Desolé de sa perte, & me voyant à bout,
Je suis venu, Seigneur, vous informer de tout.

LE PERE.

Que deviendrai-je donc, & quel espoir me reste
Dans cette incertitude à mon cœur si funeste ?
Où te chercher, helas, Enfant trop malheureux ?
Quel lieu de l'univers te dérobe à mes yeux ?

Pourquoi te défiant de ma bonté facile
Autre part que chez moi cherches-tu quelque azile?
Ma tendresse, ma crainte, & ton fatal malheur
Ne t'en ouvrent-ils pas un plus sûr dans mon cœur?
Revien, mon fils, revien, ma maison est la tienne,
La honte te retient: que rien ne te retienne;
Ta faute est oubliée, & mon cœur alarmé
Se souvient seulement qu'il t'a toûjours aimé.
Revien, j'excuse tout; ta jeunesse séduite
Voyoit-elle les maux où t'engageoit la fuite?
Je te suis toûjours pere, enfant infortuné,
Retourne seulement, & tout est pardonné.

SCENE VI.

LE PERE, LE FILS AISNÉ, PHARÉS.

LE FILS.

QUoi dans le même état je vous retrouve encore;
Et rien ne peut calmer l'ennui qui vous dévore?

LE PERE.

Helas, ce que j'apprens doit plutôt l'augmenter.
Quoi n'est-ce encor un mal dont on puisse douter!

Mais il n'eſt que trop ſûr, mon fils . . . .

LE FILS.

Quoi donc, mon pere?

LE PERE.

Apprenez de Pharès le ſort de votre frere.

LE FILS *à Pharès.*

Di-moi donc ce que c'eſt, ne me déguiſe rien.

PHARE'S.

Après avoir perdu ſon honneur & ſon bien,
Mocqué, banni du lieu qui cauſa ſa ruine,
Pour comble de malheurs, preſſé par la famine,
Dans un canton deſert où la faim l'a conduit,
A garder des pourceaux il s'eſt trouvé réduit.
Mais d'un ſi vil emploi las & confus ſans doute,
Il diſparut un jour, ſans qu'on ait ſçû ſa route,
C'eſt tout ce que j'ai pû déterrer de ſon ſort,
Et je ne ſçais enfin s'il eſt vivant ou mort.

LE FILS.

Le lâche! s'abaiſſer à ce vil eſclavage.

PHARE'S.

La miſére confond le plus noble courage,
Il faut céder, que faire en cet état, Seigneur?

LE FILS.

Mourir plutôt cent fois, que trahir ſon honneur.

LE PERE.

Hé, mon fils, tout cela doit-il tant vous surprendre?
A ces coups affligeants nous devions nous attendre.
Quand une fois du Ciel on n'entend plus la voix,
Ah! les loix de l'honneur sont de bien foibles loix.

LE FILS.

Calmez donc desormais cette douleur extrême;
Il a voulu perir, il s'est perdu lui-même,
Le mal est fait, pourquoi vous affliger en vain?

LE PERE.

Il a voulu perir, mais il perit enfin.

LE FILS.

Quelle esperance encore à votre ame est ouverte,
Et que peuvent vos pleurs, pour empêcher sa perte?

LE PERE.

Non rien ne peut, mon fils, calmer mon desespoir,
Si la bonté du Ciel ne me le fait revoir.
En quelque lieu qu'il soit, j'irai, quoiqu'il en coûte.
Ma douleur sur ce point est tout ce que j'écoute.

LE FILS.

Après tous les forfaits qu'on peut lui reprocher,
Vous nous parlez encor de le vouloir chercher?
Lui, mon pere? excusez le dépit qui m'emporte,
Lui qui meriteroit qu'on lui fermât la porte,

Si dans ces mêmes lieux dont il se sçût bannir
Après sa faute indigne il osoit revenir.
Et quoi vous quitterez un fils soûmis, fidele,
Pour chercher un ingrat, fugitif & rebele ?
Que dirai-je ? Mais non, mon père, je me rends,
Vous le voulez, hé bien, suivez-le, j'y consens.
Allez-en écoutant vos bontez trop peu sages
Encourager l'ingrat à de nouveaux outrages ;
Mais en quels lieux du monde, au moins en quels climats
Irez vous au hazard reconnoître ses pas. ?

LE PERE.

Je ne sçais : ma douleur me servira de guide ;
Ou du moins sur cela, quoique le Ciel décide,
Si je ne puis rejoindre un jour ce cher enfant,
Je mourrai dans la peine & je mourrai content.

LE FILS.

Quel dessein ! quel projet ! y pensez-vous, mon pere ?
Avez-vous pû former une telle chimere ?
Faut-il que la douleur vous aveugle à ce point ?
Je ne le puis souffrir, vous ne le ferez point ;
Non, & quelque soûmis qu'à vos loix je veuille être
Votre amour sur cela ne sera point le maître.

LE PERE.

Laisse-moi donc aussi, Pharès, retire-toi,
Je rentre dans ce bois où je ne veux que moi.
En l'état où je suis ma juste inquietude
Ne trouve de douceur que dans la solitude.

SCENE VII.

LE PERE, L'ENFANT PRODIGUE.

LE PERE *seul.*

ENfin me voilà seul, parlez, mon cœur, parlez,
Et vous en liberté, tendres larmes, coulez.
Prenez les interêts d'un enfant miserable
Que tout condamne ici, que tout le monde accable,
Ne l'abandonnez point, il n'a plus aujourd'hui
Dans son triste malheur que vous & moi pour lui.
Ah, mon cher fils, pour toi n'est-il plus d'esperance?
Le Ciel a-t-il pour nous épuisé sa clemence?
Par mes vœux, par mes pleurs, si rien peut le toucher,
A ton malheureux sort ne puis-je t'arracher!
Ne verrai-je jamais le jour qui nous rassemble,
O mon fils... (*L'Enfant prodigue paroît, & se retire*

aussi-tôt.) Mais quelqu'un a paru, ce me semble,
Où s'est-il retiré, quelle confusion ?
Ma douleur me fait-elle encore illusion ?
J'ai vû quelqu'un pourtant, juste Ciel que j'implore,
Soûtenez... il revient, il reparoît encore.. (*Il paroît.*)
Qui que tu sois, approche, avance sans frayeur;
Mais quel trouble secret s'éleve dans mon cœur,
Plus il approche, plus je me sens l'ame émûë;
Que vois-je? est-ce mon fils qui vient fraper ma vûë.

L'ENFANT PRODIGUE *aux pieds de son pere.*

Coupable envers le Ciel, & coupable envers vous,
Souffrez qu'un malheureux embrasse vos genoux.

LE PERE.

Eh quoi c'est toi, mon fils?

L'ENFANT PRODIGUE.

Oui, c'est un infidele,
Un lâche, un parricide, un perfide, un rebele,
Digne de noms cent fois encor plus odieux,
Et qui rougit d'oser se montrer à vos yeux.

LE PERE.

Ah, mon fils! mon cher fils!

L'ENFANT PRODIGUE.

Honorez vous encore,
De ce doux nom un fils, si digne qu'on l'abhorre?

Ah, privez un ingrat de vos bontez confus
D'un nom que desormais il ne merite plus.

LE PERE.

Non, vous l'êtes toûjours, quoique vous puissiez faire ;
Levez-vous, cher enfant, embrassez votre pere,
Je ne puis plus long-temps vous voir en cet état.

L'ENFANT PRODIGUE.

Oubliez-vous si-tôt le crime d'un ingrat ?
Ah, quand après avoir erré de ville en ville
Je suis venu chez vous mendier un azile,
Au nom, au rang de fils je n'ai point prêtendu,
Je l'ai par mes forfaits trop justement perdu.
Ne traitez plus de fils qui ne le sçût pas être,
Ne me regardez plus qu'en Seigneur & qu'en Maître.
Trop heureux desormais, helas, si je me vois
Au rang des serviteurs qui vivent sous vos loix.

LE PERE.

Non, vous serez mon fils, tout autre nom m'outrage,
Et pour vous en donner encore un nouveau gage
Recevez aujourd'hui cet anneau de ma main. (*Il lui met un anneau au doigt.*)

L'ENFANT PRODIGUE.

Mon pere, c'en est trop.

LE PERE.

Vous résistez en vain,
Cedez au juste soin qui pour vous m'interesse.
Ce n'est pas tout, l'état où je vous vois me blesse:
Ces restes de misere offensent trop mes yeux,
Hola quelqu'un: Pharès n'est-il pas dans ces lieux?

L'ENFANT PRODIGUE.

Mon pere.

LE PERE.

Ici quelqu'un: ne viendra-t-il personne?

SCENE VIII.

LE PERE, L'ENFANT PRODIGUE, PHARE'S.

LE PERE.

PHarès, voilà mon fils, le Ciel me le redonne.
J'en desesperois presque, & le croyois perdu;
Mais le voilà, Pharès, & Dieu me l'a rendu.

PHARE'S.

O jour trois fois heureux! ô moment plein de charmes
Qui vous rend votre fils, & finit nos alarmes!

LE PERE.

N'arrête point, Pharès, & retourne au logis;

Qu'on prépare au plutôt des habits pour mon fils,
Et qu'un festin mêlé de danse & de musique
Rende mon alegresse éclatante & publique.
Sur-tout en arrivant fais tuer le veau gras.
Cours vîte, nous allons tous deux suivre tes pas.
Et toi, dont le retour me comble enfin de joie,
Toi pour qui tout mon cœur aujourd'hui se déploie,
O mon fils, si long-tems l'objet de mes douleurs,
Mais qui dans ce moment as fait tarir mes pleurs;
Toi qui seul rends la paix à mon ame éperduë;
Vien reprendre chez moi la place qui t'est dûë;
Partage mon bonheur, sur-tout songe à bannir
De tes malheurs passez le triste souvenir.
Vien, mon fils, par tes soins consoler ma vieillesse,
Vien goûter dans mon sein, pour toi plein de tendresse,
Un bien que tu voulus en vain ailleurs chercher,
Et que rien desormais ne t'en puisse arracher.

ACTE III.

SCENE I.

LE FILS AISNE', ELIAB.

LE FILS.

Oui, c'est le beau dessein qu'il s'est mis dans la
tête,
Ni crainte sur cela, ni raison ne l'arrête ;
Il veut malgré nous tous de son projet confus,
Aller chercher ce fils, qui peut-être n'est plus.

ELIAB.

Ne vous alarmez point de ce nouvel orage,
Il m'a tenu tantôt un semblable langage,
Et dans les noirs transports d'une extrême douleur
De Pharès trop tardif accusant la lenteur,
Pour recouvrer ce fils, qu'il regrette & qu'il aime,
Il parloit de tenter la chose par lui-même :
J'ai pris soin de calmer ces violens accès,
Et l'ai fait convenir d'attendre encor Pharès.
Il est enfin venu, m'avez-vous fait entendre ?

LE

LE FILS.

Oui.

ELIAB.

Quoi de votre frere il n'a pû rien apprendre ?

LE FILS.

A l'égard du malheur, il n'eſt que trop certain ;
Mais de dire en quel lieu l'a conduit ſon deſtin,
On l'ignore.

ELIAB.

Je ſens quelle alarme mortelle
Doit au tendre vieillard cauſer cette nouvelle.

LE FILS.

Sa douleur deſormais eſt au dernier degré,
Et, pour un tel ſujet, exceſſive à mon gré.

ELIAB.

Je le plains, mais auſſi je l'excuſe, il eſt pere.
Il voit que de ſon fils il faut qu'il deſeſpere :
Helas, tout eſt permis dans un ſi triſte ſort,
De l'amour paternel c'eſt un dernier effort ;
Prenons garde ſur-tout d'irriter la bleſſure,
Et dans ce tendre cœur ménageons la nature.

LE FILS.

Voyez-le, c'eſt en vous que je mets mon eſpoir.

ELIAB.

Repoſez-vous ſur moi, j'y ferai mon devoir.

Cependant il est bon que votre complaisance
Flate de sa douleur l'extrême violence.
Approuvez son chagrin, imitez son ennui,
Paroissez, s'il se peut, plus affligé que lui.
S'il parle encor d'aller pour chercher votre frere,
Offrez-vous de le suivre, animez-le à le faire;
Le tems calmera tout; je vous promets du moins
Que je vais de ce pas y mettre tous mes soins.

SCENE II.

LE FILS AISNE', AZARIAS, MANASSE'S.

MANASSE'S.

EH bien, encore ici ?

LE FILS.

Vous voyez.

MANASSE'S.

Quelle vie !
Vous auriez bien mieux fait d'être de la partie.
Chasse depuis long-tems n'a fait tant de plaisir,
Du gibier à foison, nous avions à choisir,
Pas un coup de perdu, nous avons fait merveille.
Une autre fois croyez ce que l'on vous conseille,

Et sans tant de façons sur le champ suivez-nous.

AZARIAS.

C'est dommage tout franc, il n'y manquoit que vous.
Vous avez tort. . . . Mais quoi ? votre philosophie
Vous fait envisager tout cela sans envie,
Nous vous faisons pitié. Quel plaisir en effet
D'aller se harasser comme nous avons fait ?
Et perçant le taillis, ou courant dans la plaine,
Perdre le plus souvent & ses pas & sa peine ?
Au lieu de demeurer en enfant bien appris
Auprès du vieux bon-homme à garder le logis,
Ecouter tout au long sa tendre doleance,
Et souvent avec lui pleurer par bienséance.
Bel exemple pour nous ! cela n'est-il pas mieux,
Que de courir les bois comme des furieux ?
Allez, de cet humeur, quant à moi je vous aime ;
C'est l'entendre cela, faites toûjours de même ;
Fort bien.

LE FILS.

Que vous avez tous deux peu de raison,
Et que la raillerie est là hors de saison !
Beaux discours à tenir ! je devois pour vous plaire
A l'ennui qui l'accable abandonner mon pere,
Le laisser tout le jour s'affliger à loisir,

Et braver sa douleur, en suivant mon plaisir.

AZARIAS.

Mais quoi? si sans raison le bon homme s'afflige,
A flater sa douleur, quel sujet vous oblige?

LE FILS.

Qu'il ait raison, ou non, puisqu'il est affligé,
En suis-je à l'assister, moi fils, moins obligé?
Dieu vous garde tous deux d'avanture pareille,
Mais s'il falloit..... Quel son vient fraper mon
oreille?

AZARIAS.

Ce son n'a rien de triste, ou je m'y connois mal;
Apparemment chez vous quelqu'un donne le bal.
Tandis qu'en sage fils, qui craint tout pour son pere,
Vous pleurez le bon-homme, & plaignez sa misere,
Lui, je pense, occupé de passetems plus doux,
Tâche de son côté de s'égayer pour vous.

LE FILS.

Hé, laissez ces discours, faut-il vous le redire?
Il est bien tems ici de railler & de rire.
Du mystere pourtant je veux être éclairci.
Attendez-moi tous deux, & demeurez ici....
Mais je vois un Berger qui pourra nous l'apprendre.

SCENE III.

LE FILS AISNE', MANASSE'S, AZARIAS, UN BERGER.

LE FILS.

REpondez-moi, Berger, quel bruit viens-je d'entendre ?

LE BERGER.

Vous ne sçavez pas ?

LE FILS.

Non, mais encore une fois,
Que veut dire ce bruit d'instrumens & de voix ?

LE BERGER.

Vous me surprenez bien d'en demander la cause,
Et si.....

LE FILS.

Veux-tu parler, & m'expliquer la chose ?

LE BERGER.

C'est une joie extrême, & toute la maison.....

LE FILS.

Quoi donc, à quel sujet ? quelle en est la raison ?
Mon pere n'est-il pas au logis ?

LE BERGER.

Chose sûre,
Je ne le vis jamais si content, je vous jure.
Il paroît desormais au comble du bonheur,
Et son exemple met tout le monde en humeur.

AZARIAS.

Hé bien je me trompois ?

LE FILS.

Encor .... songe à m'apprendre
Ce mystere étonnant, que je ne puis comprendre.

LE BERGER.

Très volontiers.

LE FILS.

Di donc, & dépêche en deux mots.

LE BERGER.

J'étois dans la campagne à garder mes troupeaux,
Quand le bruit éclatant, que vous venez d'entendre
Jusqu'aux lieux où j'étois, est venu se répandre.
De ce nouveau miracle émerveillé, surpris,
Je quitte mes troupeaux, je cours droit au logis,
Je ne trouve partout que chere, que bombance.
Encor plus étonné que je n'étois, j'avance,
Et demande à Pharès, que je trouve en chemin,
Pourquoi ce changement ? Il me prend par la main,

Me conduit dans la salle où votre pere à table
Se livroit aux transports d'une joie incroyable.
J'approche, & près de lui je vois un jeune enfant,
Qui dans cet endroit même une heure auparavant
M'avoit, comme en passant, avec douce maniere
Fait mille questions sur vous, sur votre pere,
S'interessant à tout d'un air plein d'amitié,
D'ailleurs si délabré que j'en avois pitié ;
Mais tout a bien changé vraiment dans cette fête !
Il est tout couvert d'or des pieds jusqu'à la tête,
Je l'ai pourtant d'abord assez bien reconnu :
Je m'informe du nom de ce nouveau venu,
Alors Pharès m'apprend que c'étoit votre frere,
Dont on avoit pleuré si long-tems la misere ;
Et qu'enfin votre pere a voulu qu'en ce jour
On tuât le veau gras pour son heureux retour.

LE FILS.

Ce que tu me dis-là, Berger, est-il croyable ?

LE BERGER.

J'ai tout vû de mes yeux, rien n'est plus veritable.
De revoir ce cher fils il ne peut se lasser,
Presque à chaque moment on le voit l'embrasser ;
Et dans le doux excès où son cœur se déploie,
Il n'attend plus que vous pour partager sa joie.

LE FILS.

Non, non, après le trait que j'apprens aujourd'hui,
Va, di-lui que jamais je n'entterai chez lui.

SCENE IV.

LE FILS AISNÉ, MANASSE'S, AZARIAS.

LE FILS.

O Ciel, à mon égard en uſer de la ſorte !

AZARIAS.

A vous dire le vrai, la choſe eſt un peu forte,
Et l'on vous traite-là bien cavaliérement ;
Mais vous avalerez tout cela doucement.

LE FILS.

Moi, je le ſouffrirois ?

MANASSE'S.

Ah, contre un ſi bon pere,
Vous ne pourrez jamais tenir votre colere.

LE FILS.

Certes je la tiendrai, je vous l'aſſure bien.

MANASSE'S.

Mon Dieu, ne gagez pas & ne jurez de rien.
Vous ? vous feriez le fier, & vous auriez l'audace

D'aller lui reprocher ſon injuſtice en face ?
Et moi je gagerois que ſi dès aujourd'hui
Le bon-homme vouloit vous chaſſer de chez lui,
On vous verroit ſortir ſans nulle réſiſtance,
Et lui faire peut-être au bout la reverence.

LE FILS.

Oh ! je n'attendrai pas qu'il m'en veuille chaſſer ;
Quand de rentrer lui-même il viendroit me preſſer,
Il ne gagneroit rien ſur mon ame offenſée.

MANASSE'S.

Puis-je ici franchement vous dire ma penſée ?
Ce traitement eſt dur, je ne l'approuve en rien ;
Mais après tout, ami, vous le meritez bien.

LE FILS.

Comment je le merite ! en quoi donc, je vous prie ?
Moi fils zelé, fidele, & qui toute ma vie,
Pour un pere cheri plein de docilité,
Jamais de mon devoir ne me ſuis écarté ?

MANASSE'S.

Et voilà juſtement ce qui vous rend coupable.
A force d'être bon, l'on devient mépriſable :
Ces reſpects infinis, ces devoirs aſſidus
Sont bien-tôt regardez comme ſoins qui ſont dûs.
Un pere qui vous voit ſoûmis, docile & ſage,

Sûr de vôtre ſageſſe en rien ne vous ménage;
Et ſe prévalant trop d'un eſprit ſimple & doux,
Ne vous fait pas l'honneur de rien craindre de vous.
Vous en voyez l'effet, & ce qu'il vous en coûte.
Votre cadet plus ſage a pris une autre route.
Ayant mis ſous les pieds tout devoir, tout égard,
Il demande ſon bien, monte à cheval & part;
Et ſans s'inquiéter de vous, ni de ſon pere,
Roule dans la débauche, & dans la bonne chere.
Le tout, ſi juſtement & ſi bien compaſſé,
Qu'en trois mois bravement il a tout fricaſſé.
Qu'arrive-t-il? défait, & ſe traînant à peine,
Au logis paternel la faim vous le ramene.
L'y ſouffrir, même après l'avoir long-tems maté,
Pour lui c'eût été grace, & dans vous charité.
Bon, point du tout: à peine a-t-il ouvert la bouche,
Et d'un ton de pleureur fait la ſainte-mitouche,
Arraché quelques pleurs en ſe frotant les yeux,
Qu'on rend de ſon retour mille graces aux Cieux.
Le bon-homme charmé ne ſe ſoûtient pas d'aiſe,
Il lui pardonne tout, il l'embraſſe, il le baiſe,
L'habille richement, fait tuer le veau gras,
Joint, ſans rien épargner, un concert au repas;
Avec vôtre ſoûmiſe, & pleine obéïſſance,

Quand a-t-on fait pour vous telle magnificence ?

LE FILS.

Ah, cela me confond, j'en ai le cœur percé.

AZARIAS.

Cependant votre frere à table bien placé
Jouit tranquilement de son bonheur extrême,
Et doit être à mon gré fort content de lui-même.
Pour vous assurément vous lui faites pitié;
Du bon-homme il a seul le cœur & l'amitié;
Le soin de le gagner fait toute son étude,
Et vous ne lui causez aucune inquiétude.
Vous direz: Qu'on lui fît un traitement si doux,
On devoit bien du moins m'attendre. Comment vous ?
N'allez pas, s'il vous plaît, vous faire ici de fête,
Et vous mettre à credit ces vanitez en tête;
Il faut baisser le ton de plus de la moitié,
Et vous allez vous voir réduit au petit pié.
Vraiment vous êtes bon, si votre esprit suppose,
Qu'on vous compte à present chez vous pour quelque chose.
C'étoit bon autrefois, passé; mais aujourd'hui
Votre frere est present, on n'écoute que lui.
Il trenche, il regle tout, & vous allez connoître

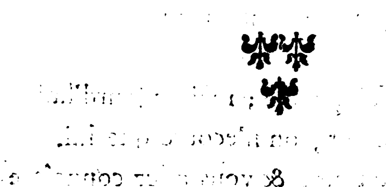
Que son heureux retour vous donne un nouveau maître.
Que deviendrai-je donc ? Ah, c'est à vous de voir,
Et le païs est grand, vous pouvez vous pourvoir.

MANASSE'S.

Comme il a par malheur perdu son heritage,
Vous voudrez bien qu'il rentre avec vous en partage;
N'allez pas avec lui chicaner sur vos droits,
Et qu'il ne faille pas vous le dire deux fois;
Autrement, croyez-moi, vous auriez beau vous plaindre,
Un sort pareil au sien seroit pour vous à craindre;
Dépouillé de tous biens & chassé sans retour,
Vous pourriez bien aller gueuser à votre tour.

LE FILS.

Ah, Pere trop injuste, est-ce la récompense,
Que je me promettois de mon obéïssance ?



SCENE V.

LE FILS AISNE', MANASSE'S, AZARIAS, PHARE'S.

PHARE'S.

MOn Maître n'eſt-il point en ces lieux ?

LE FILS.

Me voici.

Des plaiſirs de là-bas on vient m'inſtruire ici.
Tout va-t-il comme il faut, la joie eſt-elle pleine ;
Je vois bien que de moi l'on ſe paſſe ſans peine ?
Grand repas, beau concert, rien ne doit ennuier ?
Mais on ne m'a pas fait l'honneur de m'en prier :
Je ne merite pas qu'à ces ſoins on s'arrête,
Et ma vûë importune eût pû troubler la fête.

PHARE'S.

Ah, rejettez, Seigneur, un pareil ſentiment ;
Votre pere vous mande avec empreſſement,
Et lui-même vers vous à ce ſujet m'envoie.
Juſqu'ici votre abſence a ſuſpendu ſa joie,
Votre frere à vous voir n'eſt pas moins empreſſé,
Il aſpire au moment qu'il vous tienne embraſſé.

Ah, ne differez point, & par votre presence
Venez mettre le comble à la réjouissance.

LE FILS.

Oui, c'est donc pour cela qu'on vous a dépêché ?
Et mon frere à son char me veut voir attaché.
Peut-être il manqueroit quelque chose à sa gloire,
Si je n'étois encor témoin de sa victoire ;
Mais ce seroit pour lui trop de gloire en un jour,
Et je n'ai pas dessein d'aller grossir sa cour.

PHARE'S.

Helas ! à ces soupçons vous laissez-vous surprendre,
Et les écoutez-vous contre un pere si tendre ?
Ce qu'il fait aujourd'hui doit-il vous alarmer ?
Vous-même venez voir si l'on peut l'en blâmer ?
Croyez-moi, vous aurez en voyant votre frere
Plus de pitié pour lui, Seigneur, que de colere ;
Il n'est plus aujourd'hui ce qu'il fut autrefois,
Venez être témoin....

LE FILS.

Non, Pharès, je vous crois.
Vous pouvez retourner, j'approuve votre zele,
Mais je crains de troubler une fête si belle.

PHARE'S.

C'est la troubler, Seigneur, & plus cruellement,

Que de vous obſtiner à cet éloignement.
Avec quelle douleur, quelle alarme cruelle
Votre pere entendra cette triſte nouvelle !
Mais bien-tôt ſur mes pas, puiſqu'il vous plaît ainſi,
Lui-même il ſe viendra juſtifier ici.

SCENE VI.

LE FILS AISNE', MANASSE'S, AZARIAS.

LE FILS.

ENfin l'on penſe à moi, vous voyez qu'on m'invite;
Mais on ſe paſſera fort bien de ma viſite.

AZARIAS.

Voilà, voilà répondre, & parler comme il faut.

MANASSE'S.

Attendez-vous d'avoir encor plus d'un aſſaut;
Mais ſur le même ton ſoyez ferme à pourſuivre,
Et qu'une bonne fois ils apprennent à vivre.

AZARIAS.

Ah ! c'eſt trop en ſouffrir, & de votre bonté
On abuſe chez vous avec indignité.

MANASSE'S.

Quoi donc avec un fils si zelé pour lui plaire,
Est-ce là comme doit en user un bon pere ?
Si contre moi le mien en eût fait la moitié,
Je ne voudrois jamais chez lui mettre le pié.

SCENE VII.

LE FILS AISNE', MANASSE'S, AZARIAS, ELIAB.

ELIAB.

ALlons ferme, poussez jusques au bout, courage,
Vous joüez-là tous deux un fort beau personnage ;
Quelle fureur vous porte, infidelles amis,
A semer la discorde entre un pere & son fils ?

MANASSE'S.

En quoi meritons-nous un reproche semblable ?
La conduite du pere est-elle soûtenable ?
Nous lui verrons traiter un fils indignement,
Et nous pourrons tous deux l'approuver lâchement

AZARIAS.

Justifiez-lui donc, si cela peut vous plaire,
L'étrange

L'étrange traitement que l'on vient de lui faire ;
Mais puiſque vous blâmez notre ſincerité,
Nous allons vous laiſſer en toute liberté,
Dites-lui vos raiſons, & lui faites entendre,
Qu'à de ſemblables traits il doit ſouvent s'attendre.

SCENE VIII.

LE FILS AISNE', ELIAB.

ELIAB.

HE' quoi vous vous livrez à des amis pareils,
Au lieu de rejetter leurs perfides conſeils ?
A leur zele indiſcret laiſſez-vous moins ſurprendre,
Et diſcernez les gens que vous devez entendre.
Pour un pere autrefois aimé ſi tendrement,
D'où vient que votre cœur aujourd'hui ſe dément ?
Voulez-vous l'accabler par ce trait qui l'outrage,
Vous toûjours ſi ſoûmis, ſi moderé, ſi ſage ?
Rentrez dans ſa maiſon, venez vous réunir.

LE FILS.

Lui-même malgré moi me force à m'en bannir.

ELIAB.

Il vous y force, lui ? quelle erreur vous emporte,

Votre pere ?

LE FILS.

Oui, c'eſt lui qui m'en ferme la porte.

ELIAB.

Vous pouvez le penſer ? lui qui jamais ſans vous,
N'a goûté de plaiſir, n'a trouvé rien de doux ?

LE FILS.

Mon frere eſt de retour, il faut lui faire place.

ELIAB.

Le retour de ce frere eſt donc ce qui vous chaſſe ?
Et vous trouvez mauvais qu'un pere plein d'amour
Ait témoigné ſa joie à cet heureux retour ?

LE FILS.

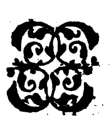
Digne ſujet de joie & de réjouiſſance !

ELIAB.

Et qu'a donc cette joie encor qui vous offenſe ?
Y penſez-vous, helas, c'eſt votre frere, & quoi ?

LE FILS.

Je n'y penſe que trop, & j'en rougis pour moi.



SCENE IX.

LE FILS AISNE', ELIAB, PHARE'S.

PHARE'S.

VOtre pere en alarme accourt ici lui-même.

LE FILS.

Je quitte....

PHARE'S.

Fuyez-vous un pere qui vous aime?

LE FILS, *en voulant s'échaper.*

Laissez....

PHARE'S.

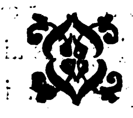
Mais, Seigneur....

LE FILS.

Non....

PHARE'S.

Il vient, vous le voyez.



SCENE X.

LE PERE, LE FILS AISNE', ELIAB, PHARE'S.

LE PERE.

EH, mon fils, est-ce moi, mon fils, que vous fuyez ?
N'êtes-vous plus mon fils, ne vous suis-je plus pere?
Depuis quand ma maison vous est-elle étrangere?
Qui vous force aujourd'hui d'en détourner vos pas?

LE FILS.

Vous-même malgré moi ne m'y forcez-vous pas?

LE PERE.

Moi, mon fils?

LE FILS.

Je le dis avec peine & contrainte,
Mais votre procedé m'arrache cette plainte.
Tous les devoirs qu'on peut exiger d'un bon fils,
Avec zele, avec soin je les ai tous remplis;
Et malgré mon respect, quoique j'aye pû faire,
Je n'ai pû parvenir au bonheur de vous plaire.

LE PERE.

Ah, mon fils! à ces soins, à ces tendres secours,
Je fus toûjours sensible, & le serai toûjours.

LE FILS.

Vous, mon pere? & comment puis-je aujourd'hui
le croire?
Helas, à vous servir j'ai mis toute ma gloire;
Fidele, exact, soûmis, vigilant, empressé,
A vous plaire dans tout je me suis efforcé,
Sans que le moindre écart, depuis ma tendre en-
fance,
Ait alteré le cours de mon obéïssance;
J'ai cent fois par mes soins, prévenant vos désirs,
Sacrifié pour vous mes plus tendres plaisirs:
Je vous en fais témoin; reprochez-moi vous même,
Si l'on peut faire plus pour un pere qu'on aime?
Et cependant jamais m'a-t-il été permis
De tuer un chevreau pour traiter mes amis?
Et je vois qu'aujourd'hui pour un indigne frere,
Qui devoit par son crime armer votre colere,
Oubliant sans raison toutes ses lâchetez,
Vous faites éclater vos plus tendres bontez.
Il faut qu'à son retour une fête publique
Rende ici notre honte & son crime autentique.

Pour lui seul rien ne coûte : il faut à grand fracas,
Remplir l'air de concerts, immoler le veau gras ;
Et moi lâche qu'on brave, à qui l'on fait injure,
Je verrai tout cela sans plainte & sans murmure ?

LE PERE.

Eh, mon fils, mes troupeaux ne sont-ils pas à vous ?
Usez comme il vous plaît, & disposez de tous :
Prenez, tuez, donnez, vous en êtes le maître,
Et le serez toûjours quand vous le voudrez être.
Tout ce que je possede est à vous comme à moi ;
Et vous pouvez ici donner en tout la loi.
Mais dans une avanture & si douce & si tendre,
De quelque excès de joie ai-je pû me défendre ?
Votre frere étoit mort, & le Ciel l'a sauvé ;
De perdu qu'il étoit, le voilà retrouvé.
Mais lui-même paroît, souffrez qu'il vous aborde.

SCENE XI. ET DERNIERE.

LE PERE, LE FILS AISNE', L'ENFANT PRODIGUE, ELIAB, PHARE'S.

L'ENFANT PRODIGUE.

MOn retour, je vois bien, met ici la discorde.
Sous quel astre cruel faut-il que je sois né ?
Au départ, au retour, toûjours infortuné,
Le sort qui me ramene, & celui qui me chasse,
De mon mauvais destin laisse partout la trace,
Et d'un trouble funeste empoisonnant les cœurs,
Semble sur tout le monde étendre mes malheurs.
C'est à moi de ceder au destin qui m'accable,
Je suis & le plus jeune, helas, & seul coupable.
La discorde avec moi va s'éloigner de vous ;
Coulez tous deux sans moi des jours heureux & doux ;
Le Ciel aux malheureux quelquefois secourable
Peut-être aura pitié de mon sort déplorable.
Ces mains pourront du moins m'aider à l'adoucir,
La misere au travail a sçû les endurcir ;
Ou bien la mort enfin sur mes maux attendrie
Finira mes malheurs, en finissant ma vie.

LE FILS.

Non, non, mon frere.....

L'ENFANT PRODIGUE.

Helas, autrefois je le fus.
Mais je n'en suis plus digne, & je n'y prétends plus.
Hé quoi donc croyez-vous que ma faute passée
Puisse jamais sortir de ma triste pensée ?
Fils ingrat, frere indigne, enfant dénaturé,
Je vous ai fui tous deux, tous deux deshonoré;
J'ai perdu tous les biens que j'eus pour mon partage,
Et j'en aurois perdu mille fois davantage
A ce qui reste ici je ne prétends plus rien,
Tout est à vous, ce sont vos droits & votre bien;
Et toute la faveur, la grace la plus grande,
Qu'après tous ses forfaits un malheureux demande,
C'est, mon pere le sçait, je l'en atteste ici,
Lui qui m'ordonne encor de le nommer ainsi,
C'est que vous permettiez que dans la servitude
J'expie auprès de vous ma noire ingratitude.
Heureux d'être souffert dans le plus bas emploi,
Le rang de serviteur est encor trop pour moi.

LE FILS.

Ah, mon frere, je cede, il faut rendre les armes.

Oui vous êtes mon frere ; & croyez-en mes larmes ;
Je prétens en ce jour faire encor plus pour vous,
Et veux que tous mes biens soient communs entre
nous.

L'ENFANT PRODIGUE.

Ah ! c'en est trop, souffrez qu'à vos genoux de
grace.....

LE FILS.

Non, levez-vous, venez qu'un frere vous embrasse,
Et que les doux liens d'une éternelle paix
Unisse nos esprits & nos cœurs à jamais.

LE PERE.

O Ciel à tes bontez, que de graces à rendre !
A des succès pareils aurois-je dû m'attendre ?
Tu me rends mes deux fils, & combles mes souhaits,
Je reconnois ta main à ces aimables traits :
Allons, & qu'une sainte & memorable offrande
Marque le jour heureux d'une faveur si grande,
Et benissons ce Dieu, qui prompt à nous sauver,
En permettant les maux, sçait nous en préserver.

FIN.

TABLE

Des Pieces contenuës dans ce Recueil.

EPITRES.

PIECES CRITIQUES.

PIECES MESLE'ES.

EPIGRAMMES CHOISIES, IMITE'ES DE MARTIAL.

Fin de la Table.

LIVRES NOUVEAUX,

Qui se vendent chez JACQUES ESTIENNE, *Libraire, ruë S. Jacques, à la Vertu.*

DIctionnaire œconomique, contenant divers moyens d'augmenter son bien, conserver sa santé & parvenir à une heureuse vieillesse, par M. CHOMEL. Seconde Edition, augmentée d'un très-grand nombre de secrets & de remedes éprouvez, & enrichie d'un grand nombre de figures pour la Pesche, la Chasse, &c. *in fol.* 2. vol. 30. l.

Les Agrémens du langage réduits à leurs principes, par M. DE GAMACHE, *in-douze.* 1. l. 15. s.

Le Directeur dans les voies du salut, *in-douze* 2. l.

Nouvel Essay d'Exhortations pour les differens états des Malades, où l'on trouvera un grand nombre d'Exhortations pour l'administration du Viatique & de l'Extrême Onction. On y a joint les gémissemens d'un pecheur touché de Dieu dans la maladie, tirez de plusieurs versets de l'Ecriture Sainte, dont on a fait une paraphrase. Par M. ANTOINE BLANCHARD, Prêtre, Docteur en Theologie, Prieur & Seigneur de Saint Marc lez-Vendôme, *in-douze*, 2. vol. 4. l.

Relation Historique & Theologique d'un voyage en Hollande, où l'on trouvera plusieurs faits remarquables, & des Entretiens de l'Auteur avec M. de Langallerie sur les principaux points de la Religion. Par M. GUILLOT DE MARCILLY, *in-douze*, 2. l.

Méditations sur les principaux points de la Morale Chrétienne suivant une nouvelle methode courte & facile, par M. HABERT Docteur de Sorbonne, *in-24. sous presse.*

Recueil de Poësies diverses. Seconde Edition, augmentée considerablement, par le R. P. D. C. *in-octavo*, 2 l. 10. s.

Regles pour l'intelligence des saintes Ecritures, avec l'application des mêmes au retour des Juifs, *in-douze.* 2. l. 10. s.

—Le même, *in dix-huit*, 2. l.

Principes de Philosophie, ou Preuves naturelles de l'Existence de Dieu & de l'immortalité de l'ame, par M. l'Abbé GENEST

de l'Academie Françoise, *in-octavo*, 2. l. 10 s.

Instruction d'un Pere à sa fille, sur les plus importans sujets concernant la Religion, les Mœurs, & la maniere de se conduire dans le monde, par M. Du Puy, *in-douze*, 2. l.

Dialogues sur les Plaisirs & les Passions, avec l'usage qu'on en doit faire, & sur le merite des femmes, par le même, *in-douze*, 1. l. 10. s.

La Vie de S. Cyprien, Docteur de l'Eglise, Evêque de Carthage & Martyr, dans laquelle on trouvera l'abregé des Ouvrages de ce Pere, des Notes critiques & historiques; & des Dissertations Theologiques sur les differentes contestations de son temps, *in-quarto*, 6. l.

La maniere de bien instruire les Pauvres; & en particulier les Gens de la Campagne. Seconde Edition, corrigée & augmentée, par M. Lambert, *in-douze*, 1. l. 15. s.

—*Du même*. Les Ordinations des Saints, ou la maniere dont les Saints sont entrez dans les Ordres sacrez, ou sont parvenus aux dignitez de l'Eglise, *in-douze*, 1. l. 15. s.

Instructions & Maximes pour les femmes & filles qui veulent vivre chrétiennement dans le monde; avec des sentimens des Peres de l'Eglise sur divers sujets de Morale, *in-douze*, 1. l. 10. s.

Entretiens de Ciceron sur la nature des Dieux, où on trouvera, outre la Traduction Françoise, des Notes du Traducteur, & ensuite le Texte Latin avec des Remarques de M. Bouhier President à Mortier au Parlement de Dijon; avec un choix des plus belles Notes des autres Auteurs qui ont travaillé sur ce sujet, *in douze*, 3. vol. *sous presse*.

Ouvrages posthumes de Messire François de Salignac de la Motte Fenelon, *Précepteur de Messeigneurs les Enfans de France, & depuis Archevêque Duc de Cambray, Prince du Saint Empire, &c.*

Les Avantures de Telemaque fils d'Ulysse. Premiere Edition conforme au Manuscrit original de l'Auteur, avec des augmentations très-considerables, & un beau Discours sur

la Poësie. Enrichie de 28. figures en taille-douce, *in-douze*, 2. vol. grosse lettre, 5. l.

—Le même de petit caractere, 1. vol. 3. l. 10. s.

—*Du même*. Dialogues sur l'Eloquence en general, & en particulier sur celle de la Chaire; avec une Lettre écrite à l'Academie Françoise, sur la Rhetorique, la Poësie, &c. *in-douze*, 2. l.

—*Du même*. Oeuvres Philosophiques, ou Démonstration de l'Existence de Dieu, tirée de la connoissance de la Nature, & proportionnée à l'intelligence des plus simples, troisiéme Edition, *in-douze*, augmentée d'une seconde Partie, qui traite des Attributs de Dieu, de l'Idée de l'Estre infini, &c. 2. l. 5. s.

—*Du même*. Nouveaux Dialogues des Morts, qui n'ont point encore été imprimez, avec un Recueil de Fables & morceaux d'histoires, faites pour l'éducation d'un jeune Prince, *in-douze*, 2. vol. 4. l.

—*Du même*. Oeuvres & Lettres spirituelles, sur divers sujets, 2. vol. 5. l.

—*Du même*. Lettres Theologiques sur la Religion, la Metaphysique, &c. 1. l. 10. s.

—*Du même*. Sermons choisis sur divers sujets, *in-douze*, 2. l. 5. s.

De l'Imprimerie de la veuve d'Antoine Lambin.

DÉPIT CONTRE LE JEU DU QUADRILLE.

MAUDIT soit mille fois le malavisé drille
Qui par quelque démon suscité contre moi,
Pour me faire damner inventa le Quadrille.
Ah! traître jeu, si j'étois Roi
Pour quelques cinquante ans seulement, sur ma foi,
Je te ferois bientôt rentrer dans ta coquille.
Oui, je t'interdirois par une bonne loi,
Sous peine au moins de la Bastille.
Comment! je n'en sors pas d'effroi;
On a trois mille devant soi:
Avec trois mille à l'Hombre on brille;
Au Quadrille? en trois coups, sans dire qui ni quoi,
On est réduit à la mandille.
Tant pour les Matadors & leur longue famille
Qui quelquefois bien loin s'étend:
Et puis pour le Sans-prendre, tant;

A la Vole, Dieu sçait comme l'on vous étrille !
Et toûjours des fiches d'autant ;
Car pour des jettons, fi, ce n'est qu'une guenille.
En moins de rien votre petit comptant
A droite, à gauche s'éparpille,
Chacun vous rançonne & vous pille,
Si bien que l'on se trouve à sec en un instant.
Quand je dis, on, c'est moi qui n'en suis pas content.
Je m'agite, je me tortille ;
Je dis, peste du jeu ! tout bas en grommelant :
J'y suis sur les charbons ainsi qu'un boudin blanc
Que l'on rissolle & que l'on grille.
Tout y vient à rebours, tout à contresaison.
Vous trouvez-vous Premier ? rien n'est à la maison,
Pas un Roy, pas une Manille,
Le jeu pour une fois vous vient-il à foison ?
Ah ! voyez comme en trahison
Un beau Sans-prendre vous requille,
Et vous rend sot comme un oison.
Enfin, je vas jouer, bon, mais je perds Codille,
Tant pis ; il faut payer vîte & sans barguigner
Une fiche de plus qu'on ne pouvoit gagner :
Autre nouvelle beatille,
Que pour amande il a plû d'assigner.
Je crie à l'injustice ! En vain je m'égosille ;

Sans égard à mon plaidoyer,
On rit, & l'on me fait payer.
Que chez vous & d'Atous & de Rois tout fourmille,
N'ayez pas peur d'être appellé.
Mais n'avez-vous qu'un Roi pauvre, seul, isolé ?
On vous iroit chercher au fonds de la Castille :
Vous serez de moitié, mais de perte, s'entend ;
Et fiches de sauter. Consolez-vous pourtant,
Car en deux ou trois coups, dit-on, tout se r'habille.
Pour surcroît d'agrément, c'est un très-grand hasard
Lorsque l'Appellant d'une part
Et l'Appellé de l'autre entre eux n'ont point castille.
On n'en est pas, au moins, quitte en payant sa part ;
On s'entend reprocher la moindre peccadille.
Ah ! s'écrie en grondant le premier tout en feu,
Pourquoi redoubler Trefle, étoit-ce-là le jeu ?
L'autre lui renvoyant la bille,
Eh que jouer ! je n'ai que mon Roy sans Atous ;
Aussi pourquoi m'appellez-vous ?
C'est un charme de voir comment on se houspille.
O le beau jeu ! jamais il n'aura son égal.
Mais pourtant, tel qu'il est, n'en disons point de mal ;
Le sexe s'y plaît fort, & la mere & la fille,
Et jusques à la mere-grand,
Chacune à le jouer trouve un plaisir très-grand,

Pourquoi ? c'est que l'on y babille.
Il durera, ce jeu, le Sexe en est garant,
L'invention en est trop belle & trop gentille.
Mais pour moi, si l'on m'y reprend,
Que je puisse jamais ne marcher sans béquille ;
Qu'avant l'âge mon corps en lui-même rentrant,
Se courbe comme une faucille ;
Que sans voir dans mon jeu ni Baste, ni Spadille,
Je sorte toûjours en perdant ;
Et qu'au sortir je n'aye à mettre sous la dent
Pas un petit morceau, pas la moindre croustille.
Non, je n'en veux jamais tater ni peu, ni prou ;
Et quand j'aurois à moi tout l'argent du Perou,
Je n'y risquerois pas le manche d'une étrille.
Par la mort !... Il alloit jurer sire Robin ;
Mais il eut dans l'instant peur de jurer en vain ;
Car malgré le couroux qui dans ses yeux petille,
Malgré tout ce qu'il dit dans un dépit soudain
Et contre le Quadrille, & contre le Destin,
Sçachez que le pauvre homme grille
D'y rejoüer encor demain.

A Paris, chez Jacques Estienne, ruë S. Jacques, à la Vertu, 1722.

